



GEO

À LA RENCONTRE DU MONDE



La Réunion
ÊTRE FACTEUR
À MAFATE, C'EST
L'AVENTURE !

N° 515. JANVIER 2022

OMAN

Le joyau préservé de l'Orient

ENTRE OASIS PERCHÉES
ET PALAIS FORTIFIÉS...

PLONGÉE DANS LA
«SUISSE DU MOYEN-ORIENT»

LE DHOFAR,
UN ÉTONNANT PARADIS VERT



Afghanistan



LES FLEURS, PLUS FORTES
QUE LES TALIBANS

Amérique du Nord



LE GRAND
RETOUR DES
BISONS A
COMMENCÉ



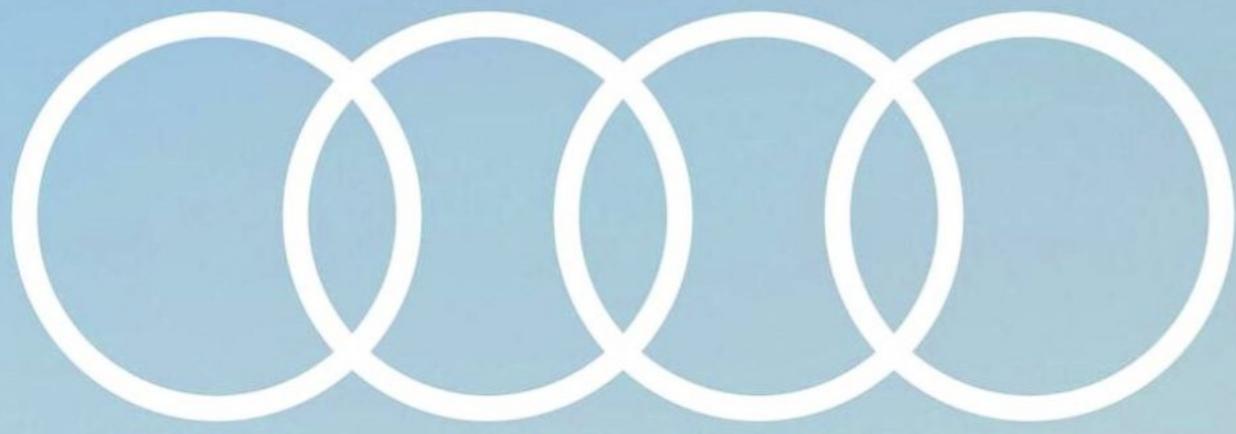
LA GOMME ARABIQUE,
L'OR DU SAHEL

Soudan

CPPAP

PRISMA MEDIA





Audi Vorsprung durch Technik

Gamme Audi Q4 Sportback e-tron : consommation mini/maxi en cycle mixte (kWh/100 km)* : 17,0 - 19,5. Émissions CO₂ (g/km) : 0 en phase de roulage. « Tarif » au 13/10/2021. Valeurs susceptibles d'évolution. Pour plus d'informations, contactez votre Partenaire. Depuis le 1^{er} septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure

Inspirée par le futur

Nouvelle Audi Q4 Sportback e-tron 100% électrique

Le futur nous anime.



progress.audi

d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée.
*Selon configuration. Volkswagen Group France, SA au capital de 198 502 510 €, 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts, RCS Soissons 832 277 370.
Vorsprung durch Technik = L'avance par la technologie.

Exposition
14 décembre
2021 —
10 avril
2022



LA
PART
DE
L'OMB-
BRE

Sculptures
du sud-ouest
du Congo



Exposition organisée en partenariat avec

AFRICA
museum

Avec le soutien de

TotalEnergies

connaissance
des arts

LE FIGARO

GEO

rfi

FRANCE
24

France
médias
monde

Revenir, c'est découvrir aussi

Elle est troublante, cette impression de déjà-vu, presque gênante. Devant un lieu exceptionnel, un paysage hors du commun. La première fois qu'on y vint, ce fut un émerveillement, un baptême de l'extraordinaire. Le voyage d'une vie, pensait-on. L'endroit où l'on ne reviendrait jamais. Et puis arrive un jour où la chance nous y ramène, une deuxième fois, une troisième, davantage pour certains. L'enthousiasme de la première rencontre s'est estompé. Le rêve d'origine, devenu réalité, s'est dissipé dans le souvenir. L'ombre de la routine guette. Pour un peu, on commencerait à se sentir chez soi, là.

En Antarctique, par exemple. A première vue, rien ne change dans cette fin du monde qui ressemble à un commencement. Le même océan qui grimpe aux falaises dans un ronflement venu des abysses. Le même vent fou qui déchire les vagues. Les mêmes manchots, par millions. Les visiteurs aussi, pareils. Quelques scientifiques, des réalisateurs de documentaires, des touristes passionnés de désert blanc. C'est alors que, soudain, le regard s'accroche à un détail jusqu'ici inaperçu. Un oiseau fin qui dérape sur la crête d'une lame. L'aileron d'une orque qui découpe la dalle noire de l'océan. Des perles d'hiver qui giclient sur la mer. Une écharpe émeraude qui entoure un iceberg. L'appareil photo alors reste dans le sac. L'obsession cesse de vouloir capturer en images chaque instant comme s'il était le premier et le dernier. L'émerveillement fait place à l'attachement. L'excitation à l'observation. A la comparaison aussi. Ici, un glacier qui rétrécit, l'empreinte inquiétante du changement climatique. Là, à l'inverse, des otaries à fourrure ou des baleines à bosse qui se portent à merveille, l'action réussie de l'homme pour protéger des espèces jadis en voie d'extinction. Revenir sur un lieu déjà visité permet de sentir et d'évaluer la marche de la planète. Mais une rencontre répétée avec l'extraordinaire amène surtout à se demander quel est le moteur de l'étonnement. Celui-ci, heureusement, ne provient pas seulement de la rencontre avec l'inédit, de la quête du «jamais vu», du voyage «jamais fait», autant d'antidotes, certes légitimes, au poison de l'habitude. Il naît du renouvellement et de l'approfondissement de notre regard sur des choses déjà vues. Revenir, c'est distinguer, sous le refrain de la nature, les notes de la différence, l'expression d'infinites interprétations. A la question «Quel est ton endroit préféré dans le monde?», j'ai récemment entendu un grand voyageur répondre : «Le prochain que je découvrirai.» Un jour viendra où il ajoutera : «Celui où je suis retourné.» ■

ÉRIC MEYER Rédacteur en chef

C. Meyer

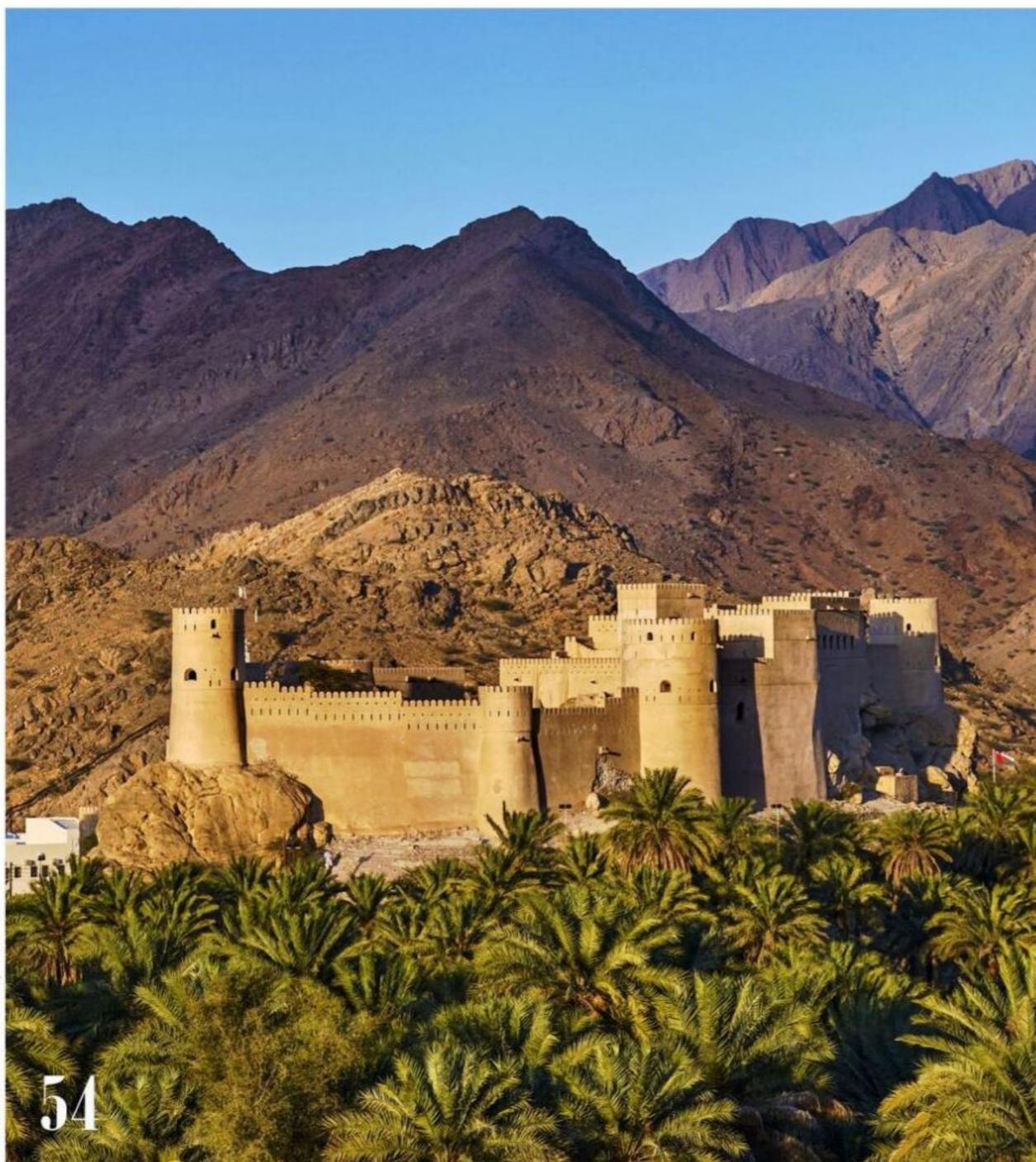
GEO



Thierry Suzan

SOMMAIRE

JANVIER 2022 - N° 515



Tuyl et Bruno Morandi / hemis.fr



Oriane Zerah

Couverture : Lukas Bischoff/Getty Images. En haut : Eugénie Baccot et Cyril Abad ; En bas et de g. à d. : Oriane Zerah ; Louise Johns ; Véronique de Viguerie. Encarts marketing : flyer Prismashop réab. 2021 jeté sur une sélection d'abonnés ; Post-it réab. 2021 collé sur une sélection d'abonnés ; booklet Welcome add Prismashop parcours client jeté sur une sélection d'abonnés ; Welcome adi parcours client 2021 jeté sur une sélection d'abonnés ; lettre extension hs parcours client 2021 jeté sur une sélection d'abonnés ; abo-lettre hausse des tarifs adi 2021 jeté sur une sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ

En janvier, comme tous les mois, retrouvez *GEO Reportage*, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 129. **arte**

5 ÉDITORIAL

7 RETOUR DE TERRAIN

10 BIEN VU !

Trois photographes racontent les dessous de leurs images fortes.

16 LE CHOIX DE GEO

18 Le grand entretien

Laurent Ballesta, biologiste et plongeur, observe et photographie depuis quinze ans les rivières et océans de la planète. Ce qu'il y voit l'émerveille toujours, l'effraie aussi parfois.

26 L'esprit d'aventure

La Réunion : les facteurs de l'extrême.

Dans l'époustouflant cirque de Mafate, difficile d'accès, deux énergiques fonctionnaires effectuent chaque semaine la tournée postale sans doute la plus physique au monde.

44 L'œil du photographe

Fleurs de Kaboul. Loin de l'image de violence que renvoie l'Afghanistan sous le joug taliban, la photographe Oriane Zérah s'est penchée sur la fascination de la population pour les fleurs.

54 Envie d'ailleurs

Oman, le joyau préservé de l'Orient. Baigné par la mer d'Arabie, cet ancien carrefour des routes de la soie et de l'encens surprend par la variété de ses paysages. Le pays captive aussi par son patrimoine et son esprit d'ouverture.

94 Ce monde qui change

Gomme arabique, l'or du Sahel. Nos reporters ont remonté la filière de la précieuse résine, des plantations du Kordofan, au Soudan, jusqu'aux labos high-tech de Normandie.

114 Une planète à protéger

Le retour du bison. L'animal totem des Premières Nations d'Amérique du Nord repeuple peu à peu les Grandes Plaines. Une renaissance qui ne fait pas l'unanimité.

128 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

En kiosque, en librairie, à la télé, sur Internet...

134 USAGES DU MONDE

La sieste givrée des bébés nordiques.

SUR LE WEB

Site **GEO** : www.geo.fr [@magazinegeo
\[@GEOmagazineFrance
\\[@GEOfr \\\[www.youtube.com/geofrance\\\]\\\(https://www.youtube.com/geofrance\\\)\\]\\(https://twitter.com/GEOfr\\)\]\(https://facebook.com/GEOmagazineFrance\)](https://www.instagram.com/magazinegeo)



DR



Soudan

Véronique de Viguerie

PHOTOGRAPHE

Véronique (à gauche) et la journaliste Constance de Bonnavenport (à ses côtés) ont enquêté au Soudan sur la filière de la gomme arabique. On les voit ici dans un bus en direction d'El-Obeid, la capitale de la gomme. «Nous venions de passer quelques jours avec des paysans, raconte la photographe. Nous les avions accompagnés très tôt le matin pour collecter la sève des acacias dans des paysages désertiques magiques. Ils vivent de presque rien, mais voient comme une manne providentielle cette ressource qui leur permet de gagner tout juste de quoi se nourrir. Ce fut la rencontre la plus marquante de notre reportage.» **p. 94**

RETOUR DE TERRAIN

NOS AUTEURS ET PHOTOGRAPHES RACONTENT LES COULISSES DE LEUR REPORTAGE.



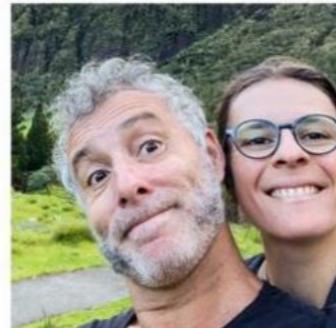
Oman



Sam Cheyns



France



Cyril Abad



Etats-Unis et Canada



Becca Skinner

Nora Schweitzer

JOURNALISTE

C'est le caractère multiculturel d'Oman qui a frappé Nora durant son reportage dans le sultanat. «Dans ce pays à la croisée de l'Inde, de l'Afrique et de l'Arabie, la plupart des Omanais ont, en plus de l'arabe, une langue héritée de leur histoire familiale, raconte-t-elle. Mon guide parlait swahili car il a des origines zanzibariennes. Dans les rues, on entend parler baloutchi, kutchi, kumzari... La gastronomie reflète ce métissage, avec beaucoup de riz, de curry et d'épices venues d'Inde.» **p. 54**

Cyril Abad et Eugénie Baccot

PHOTOGRAPHES

Suivre la tournée des deux postiers du cirque de Mafate, à La Réunion, n'a pas été de tout repos, explique Eugénie. «Nous avons crapahuté deux jours avec chacun d'eux. L'itinéraire de René-Claude fut le plus éprouvant, car il tient à rentrer chez lui chaque soir, ce qui rajoute trois heures de grimpette.» Cyril, lui, a été frappé par le peu de foyers desservis. «Cette tournée est la vitrine du service postal universel, dit-il. Mais que d'énergie et d'argent dépensés pour si peu de gens!» **p. 26**

Louise Johns

REPORTER ET PHOTOGRAPHE

«Malgré la colonisation, les tribus amérindiennes des Grandes Plaines ont réussi à se transmettre la "culture du bison"», se réjouit la reporter de 29 ans, qui documente depuis 2018 le retour de l'animal dans les réserves. Une enquête riche en émotions : «Je me souviens d'une femelle chargeant un cavalier car elle ne voulait pas franchir une clôture ! Les troupeaux sont désormais encadrés, mais le bison reste un animal sauvage, qui a besoin d'espace et n'aime pas être confiné.» **p. 114**



Retrouvez les témoignages de nos journalistes dans le podcast «Retour de terrain», disponible sur geo.fr et sur Castbox, Apple Podcasts, Spotify et Deezer.

CE QUE GEO
VOUS FAIT
DÉCOUVRIR,
AUJOURD'HUI
ON VOUS LE
FAIT VIVRE.



— LES VOYAGES —
GEO
BY VISITEURS

Au plus près du monde.

GEO inspire, fait rêver, instruit, invite depuis 40 ans tous ses lecteurs au voyage. Mais pas à n'importe quel voyage. C'est pourquoi nous avons imaginé une collection de circuits inédits dans la droite lignée de l'esprit curieux et moderne de notre magazine avec l'agence VISITEURS, référence du voyage immersif et responsable depuis 1986.

PROCHAINS DÉPARTS

Découvrez votre prochain voyage

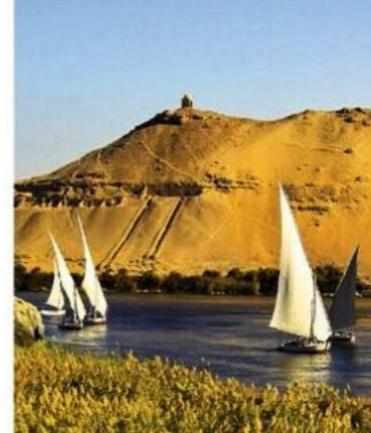
CIVILISATIONS
ET PARCS OUBLIÉS
DE L'OUEST
AMÉRICAIN

15 jours · 13 nuits
A PARTIR DE
5 890 € / personne



IMMERSION
SUR LE NIL
EN DAHABEYA

8 jours · 7 nuits
A PARTIR DE
2 399 € / personne



et retrouvez toutes nos destinations sur
site web : lesvoyagesgeo.visiteurs.fr
contact : geo@visiteurs.fr





PROVINCE DE FUJIAN, CHINE

Comme des voiles sans leur navire

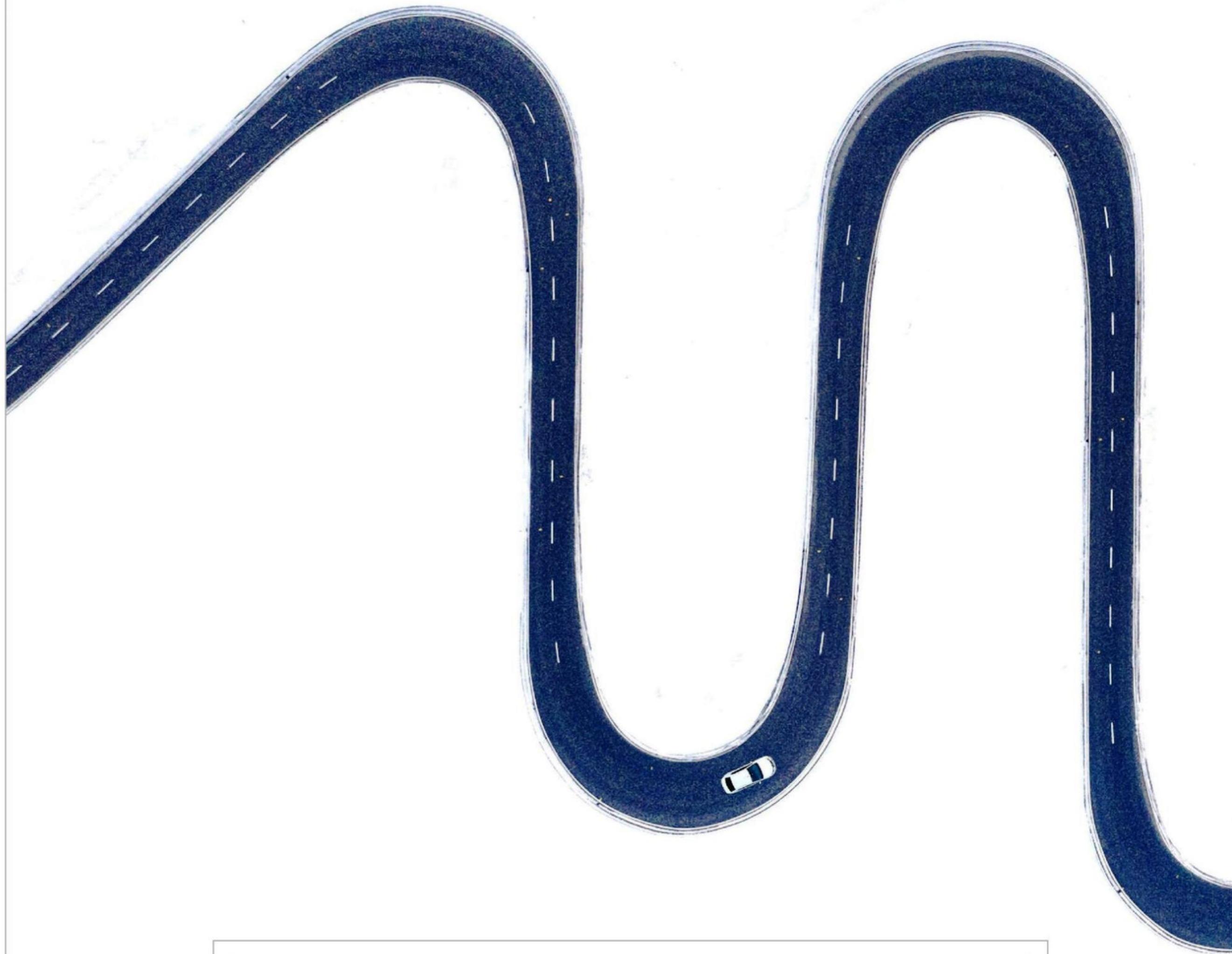
Dans le district chinois de Xiapu, les habitants ont développé des trésors d'inventivité pour se livrer à l'activité principale de la région : la pêche. Sur cette image, que l'on doit au Singapourien Chin Leong Teo, on voit un homme en barque sur une rivière, au milieu d'immenses filets verticaux attachés à des tiges et flottant dans le vent, comme des voiles sans leur navire. «C'est le côté artistique de cette scène qui m'a intéressé, confie Chin Leong. Son mouvement, son énergie et aussi la paix et la sérénité qui s'en dégageait.» Le photographe avoue une petite mise en scène : «J'ai dû attendre quelques heures que le vent souffle assez fort pour que la forme des voiles soit jolie, et j'ai demandé à un pêcheur de passer au milieu à ce moment-là !»

CHIN LEONG TEO

Ce photographe amateur de 43 ans, originaire de Singapour, a été souvent primé pour ses clichés de voyage.

[BIEN VU]





ROBERTO
MOIOLA

Ce photographe italien de 43 ans est à l'affût des curiosités du monde et de la nature.

CANTON DES GRISONS, SUISSE

Circuit miniature dans les Alpes

Cette succession d'épingles à cheveux est bien connue des conducteurs suisses qui descendent du col du Julier, dans la chaîne de l'Albula, en direction de la charmante ville de Coire. Vue depuis un drone, cette portion de la route n° 3 ressemble à un circuit miniature pour enfants. C'était la fin de l'automne, juste au lendemain d'une chute de neige, et après le passage d'un chasse-neige qui avait laissé derrière lui le ruban de bitume parfaitement noir, sur lequel les voitures avaient des airs de jouets. Le photographe, Roberto Moiola, s'est un peu amusé : «C'est une photo en couleurs, mais elle évoque évidemment une image en noir et blanc. Je trouve sa simplicité parlante, finalement.»



Roberto Moiola

Bien vu



ALEJANDRO PRIETO

Agé de 45 ans, ce Mexicain travaille sur les enjeux de protection de la vie sauvage.

ARIZONA, ÉTATS-UNIS

Bip-Bip voudrait bien faire le mur

Français, ce mur frontière d'une dizaine de mètres de haut, hérissé de barbelés qui bloquent son chemin ? Pour n'importe quel oiseau, ce serait une formalité, mais le grand géocoucou préfère de loin courir sur les chemins que voler ! Cette bizarrerie lui a valu d'inspirer le fameux personnage de Bip-Bip, de la série de dessins animés Looney Tunes. «A le voir, j'ai été saisi de tristesse mêlée de colère, mais surtout d'un sentiment d'impuissance», confesse le photographe Alejandro Prieto, qui, pendant qu'il documentait l'impact de la fameuse paroi qui sépare les Etats-Unis du Mexique sur la vie sauvage alentour, est tombé sur l'infortuné volatile non loin de la ville de Naco, dans l'Arizona.



Alejandro Prieto

L'INDE

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME, UN PAYS, UNE DESTINATION.



Steve McCurry

Continuité entre passé et présent à Agra : un instant saisi en 1983 par Steve McCurry.

EXPOSITION

Steve McCurry : les mille couleurs de l'Inde

Le sous-continent le fascine depuis l'enfance. A 11 ans, Steve McCurry avait été frappé par un reportage du magazine *Life* sur la mousson. Puis en 1978, alors âgé de 28 ans et collaborateur d'un journal de la banlieue de Philadelphie, le photographe américain décida de partir enfin à la découverte du pays de ses rêves. Mais il fallut attendre 1983 pour qu'il réalise en Inde plusieurs sujets de fond. Femmes chantant sous une tempête de sable au Rajasthan, nécessiteux voyageant sur le toit d'un train reliant le Pakistan au Bangladesh... Ses images mettent en lumière la force des habitants face à l'appréciation du quotidien. Etoile de l'agence Magnum, il est retourné quelque quatre-vingts fois sur cette terre qu'il juge «inépuisable», dans le chaudron de Mumbai comme sur les lacs du Cachemire, où les bateliers perpétuent leurs traditions en dépit du conflit avec le voisin pakistanaise. Des immersions qui prennent toute leur ampleur au sein de la rétrospective de 150 grands formats orchestrée par le musée Maillol.

Le Monde de Steve McCurry, au musée Maillol, à Paris, jusqu'au 29 mai. Contact : museemaillol.com

POLAR

Effervescent Bengale

Noël 1921, le capitaine Wyndham, policier anglais de Calcutta, enquête sur deux cadavres défigurés de la même manière, mais que rien ne relie : un caïd chinois et une infirmière. Avec son coéquipier indien, il doit travailler dans une ville en ébullition, où une visite du prince de Galles est compromise par la campagne de boycott de Gandhi. Le troisième volet de la fresque mordante d'Abir Mukherjee sur le déclin de l'Empire britannique.

Avec la permission de Gandhi, d'Abir Mukherjee, éd. Liana Levi, 20 €.

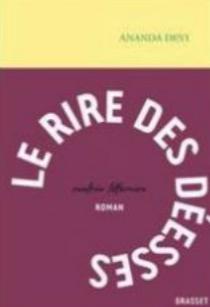


ROMAN

Les déesses de Bénarès

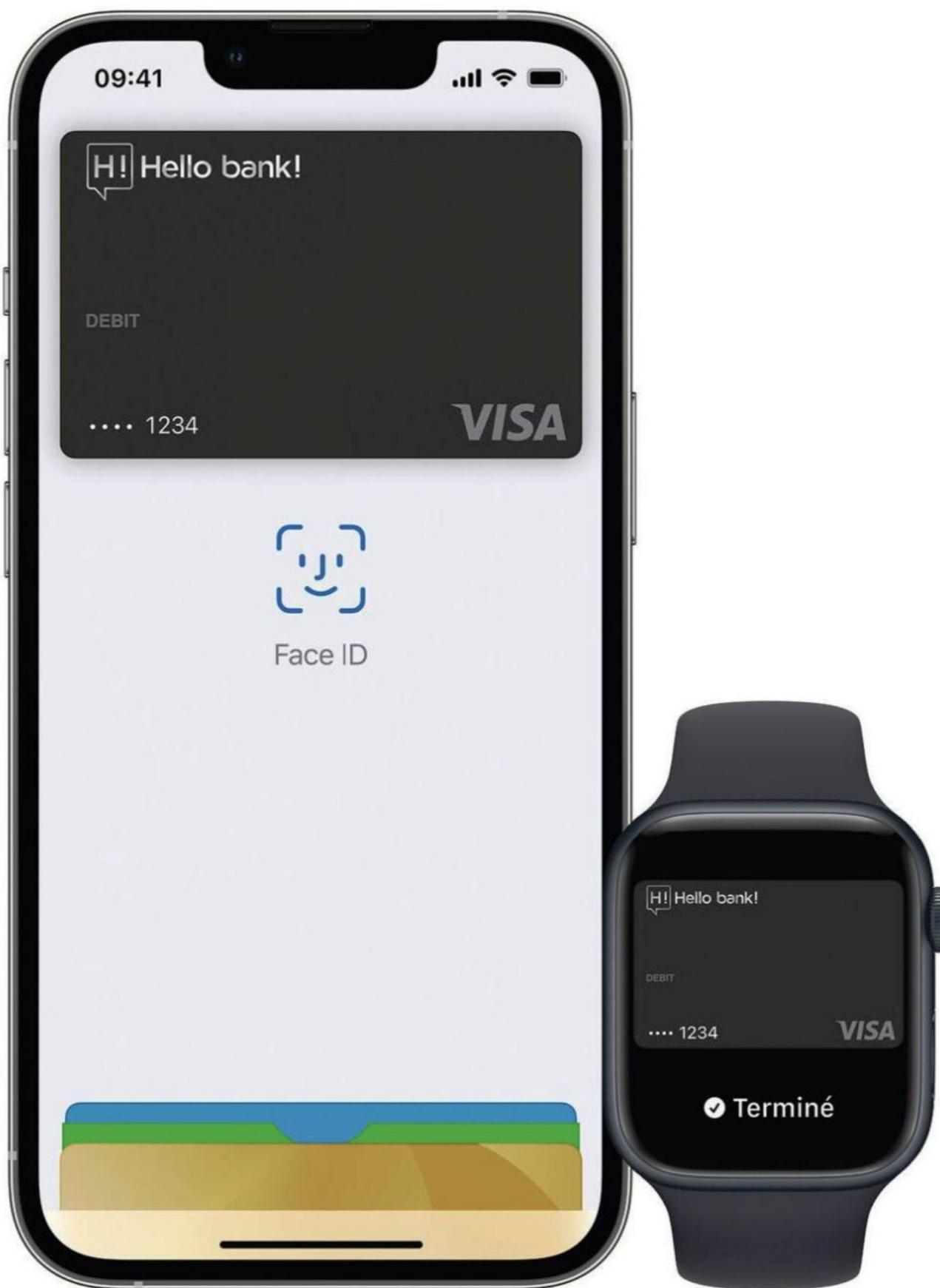
Dans un quartier miséreux de Calcutta, les prostituées jouent des coudes pour survivre. Seule la gracieuse Chinti, la fille de Veena, cristallise leur espoir d'un autre avenir. Lorsque l'enfant est emmenée à Bénarès par un maître hindou mégalomane, les ex-rivales s'unissent pour la secourir. Ce roman d'Ananda Devi, ethnologue de formation, est à la fois une plongée dans le quotidien de déshéritées et un récit d'émancipation féminine.

Le Rire des déesses, d'Ananda Devi, éd. Grasset, 19,50 €.



PAR FAUSTINE PRÉVOT

Sortir faire du shopping, sans sortir sa carte !



Chez Hello bank! on fait tout pour simplifier vos paiements avec Apple Pay.*



*Sous réserve de conditions d'éligibilité au service Apple Pay.
Hello bank! est l'offre 100% digitale de BNP Paribas SA - 16 bd des Italiens 75009 Paris - 662 042 449 RCS Paris.
Apple, le logo Apple, iPhone et Apple Pay sont des marques déposées aux États-Unis et dans d'autres pays.

[LE GRAND ENTRETIEN]

Laurent *Ballesta*

Le monde subaquatique, le biologiste et plongeur Laurent Ballesta, 47 ans, en est un observateur professionnel depuis quinze ans. Ce qu'il y voit – et photographie – l'émerveille toujours, l'effraie aussi parfois. Oui, rivières et océans évoluent sous l'action des hommes. Mais pas toujours pour le pire...

Le promeneur de bord de mer peut avoir le sentiment que l'océan est et restera toujours le même... Pourtant, vous, scientifique, photographe et plongeur, vous êtes aux premières loges pour affirmer le contraire. Quel est le bouleversement qui vous a le plus frappé en quinze ans d'explorations sous l'eau ?

Paradoxalement, ce n'est pas en mer que j'ai constaté les transformations les plus spectaculaires, mais dans les rivières. Là, c'est catastrophique. Il y a de plus en plus de rejets d'eaux traitées et d'eaux usées, et le débit de nos cours d'eau diminue. Là où j'avais de l'eau claire, au moins l'hiver, je nage désormais en eau trouble. Les carpes ou les carassins qu'on rencontrait en allant vers les estuaires remontent de plus en plus en amont, sur le territoire des truites et des autres salmonidés.

En mer également, on assiste à des déménagements d'espèces...

Oui, mais là, ce n'est pas forcément une catastrophe. Prenons l'exemple du barracuda. Ce n'est pas une espèce tropicale : on en a toujours ➤

**«FRANCHEMENT,
QU'EST-CE QUE
ÇA CHANGERAIT
À NOTRE
BONHEUR QU'IL
N'Y AIT PLUS
DE JET-SKIS ?»**



Boris Horvat / AFP

Laurent Ballesta, au hublot de la station bathyale qui lui permet d'effectuer des missions de plusieurs semaines à plus de 120 m de profondeur.

► rencontré dans le sud de la Méditerranée. Il y a vingt ans, à la fin de l'été, on en voyait quelques-uns apparaître du côté de l'île de Port-Cros, dans le Var. Aujourd'hui, même en plein hiver, on observe des bancs de centaines de barracudas, et l'été ils sont des milliers. On peut aussi parler des mérous. Sur la Côte d'Azur, on rencontrait parfois quelques vieux spécimens. Désormais, le mérou brun vient se reproduire au nord de la Corse. La rascasse volante, elle, n'est pas encore en Méditerranée occidentale, mais elle est déjà installée en Grèce. Est-ce que cela va être la calamité annoncée ? [La prolifération dans l'Atlantique et le sud de la Méditerranée de ce prédateur originaire des eaux indo-pacifiques, aussi appelé poisson-lion, représente pour les experts la plus importante invasion d'une espèce marine de l'histoire. Lire GEO n° 508-juin 2021]. Je ne sais pas. Ce qui est à craindre, ce n'est pas qu'il y ait une espèce en plus, mais c'est qu'on arrive à une homogénéisation des écosystèmes.

Les canicules marines, de plus en plus fréquentes, obligent les grands animaux marins à fuir parfois à des milliers de kilomètres de leur lieu de vie. Vous-même, quels «migrants sous-marins» avez-vous croisés ?

Cet été, j'ai vu à deux reprises une baleine à bosse en Méditerranée où normalement on n'en croise jamais. Et aussi, en mer Ligurienne, le petit d'une baleine grise – un cétacé plus habitué aux eaux de la Californie – amaigri au point qu'on voyait ses vertèbres. Il semblerait qu'avec le réchauffement climatique ces rencontres extrêmes augmentent en intensité et en périodicité. A l'inverse, certaines espèces s'en vont. Un de mes plus grands souvenirs de jeunesse, c'est d'avoir croisé un banc de requins-pèlerins au large de Palavas-les-Flots... J'avais 16 ans. Jusque-là quelques petits crabes, un poulpe avaient suffi à nourrir ma passion et à soulever mon entourage d'histoires à n'en plus finir. Et là, tout à coup, j'ai vu un aileron, puis deux, puis trois, puis dix ! Je me suis retrouvé face à ces colosses qui ouvraient une

énorme gueule toute ronde ! Je n'ai pas eu peur, car bien que je n'en aie jamais vu auparavant, j'avais lu tous les livres. Je connaissais *Cetorhinus maximus* et je savais que c'était un inoffensif mangeur de plancton ! Eh bien, depuis ce jour, je n'ai jamais revu les requins-pèlerins de ma jeunesse. Ils sont partis. C'est un des effets du réchauffement de la planète. Parce que cette espèce aime l'eau froide, et on la voyait plutôt en hiver dans le nord de la Méditerranée.

L'état de la flore est un autre indicateur de la santé des océans. Les décors que vous parcourez ont-ils changé ?

Vous vous souvenez de *Caulerpa taxifolia* ? La peste verte ! L'algue tueuse ! Apparue en 1984 sur la côte monégasque, on la présentait comme le fléau qui allait tout ravager. En 1990, elle avait envahi 15 000 hectares de littoral. Elle a presque disparu des fonds marins du nord de la Méditerranée sans que l'on sache comment. Peut-être à cause d'une dégénérescence génétique. Moi, quand je tombe dessus, je me dis «Tiens,

Taxifolia ! Ça faisait longtemps !» Et je la photographie. En revanche, il y en a une autre, *Caulerpa racemosa*, qui est arrivée doucement avec le réchauffement climatique, sans doute aussi avec l'enrichissement de l'eau en matières azotées. Aujourd'hui, elle est partout en Méditerranée sur les fonds entre trente et cinquante mètres. Est-ce une catastrophe écologique ? Elle marque le paysage sur les fonds meubles et profonds, c'est sûr. Mais on a déjà vu d'autres espèces invasives comme elle arriver, parfois de façon impressionnante, avant d'assister à une régulation.

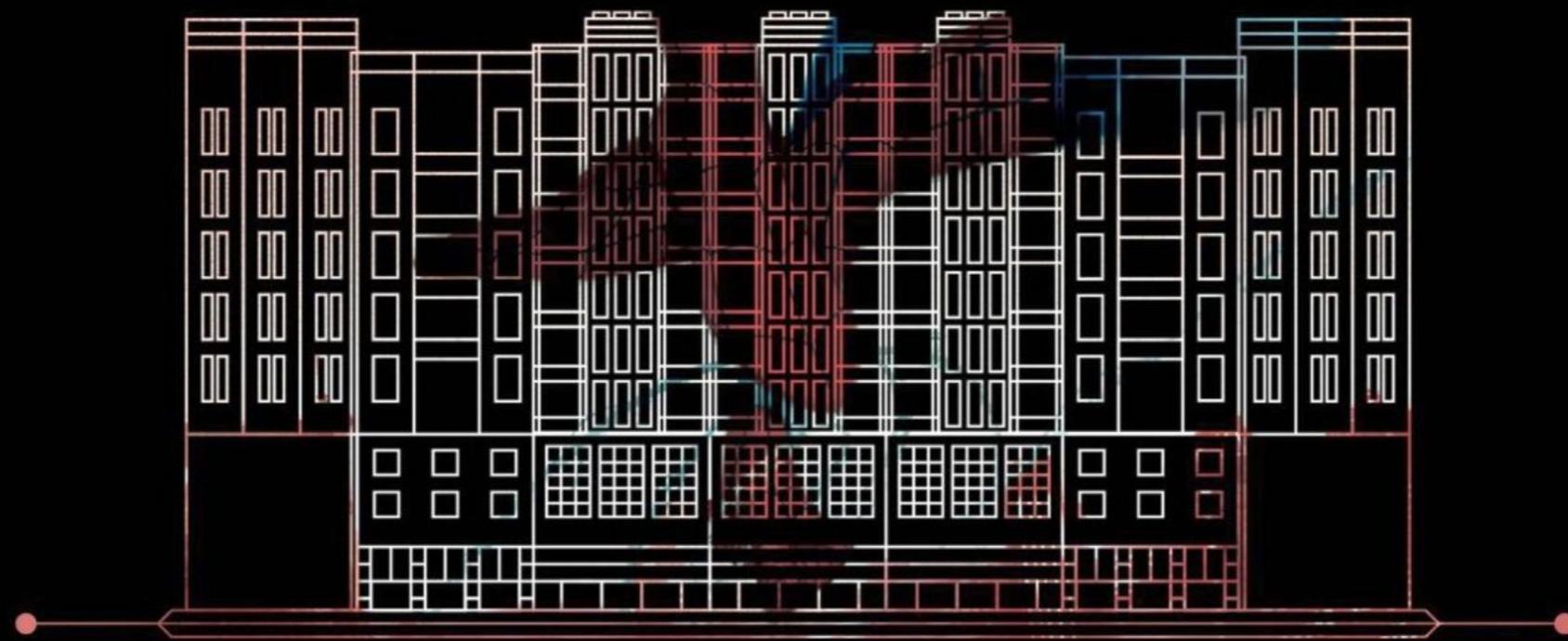
Dans le monde, l'équivalent d'un camion-poubelle de détritus est déversé chaque minute dans la mer. Ces déchets accumulés dans les océans contribuent à former un «septième continent» surnommé le vortex de plastique. Plastique qu'on trouve même à de grandes profondeurs...

Si on n'en trouvait qu'en eaux profondes, franchement, on aurait résolu le problème. Si j'avais le pouvoir de concentrer tout ce plastique pour le précipiter à 10 000 mètres, au fond de la fosse des Mariannes, la plus profonde connue à ce jour, dans le nord-ouest du Pacifique, je le ferais. Cela choquerait les admirateurs de cet endroit et quelques privilégiés comme James Cameron, qui sont allés y faire un tour. Moi aussi je trouverais cela dommage, mais à choisir... Le problème ce n'est pas de trouver le plastique à 2 000 ou à 5 000 mètres, c'est d'en trouver partout dans la colonne d'eau. Parce ce que la bouteille en plastique qui flotte, c'est moche, c'est vraiment moche, mais ce n'est pas grave. Dans dix ou vingt ans, on aura résolu ce problème. Le vrai danger, ce sont les microparticules qu'ingurgitent les poissons et les crustacés. On croit souvent que ces minuscules débris sont le résultat de la dégradation d'un sachet plastique de supermarché. Oui, un peu. Mais ils proviennent aussi de bien plus loin : de nos vêtements synthétiques passés à la machine à laver. Il faudrait peut-être rendre obligatoire l'installation de filtres à la sortie des lave-linge. ►



«LA BOUTEILLE EN PLASTIQUE QUI FLOTTE, C'EST VRAIMENT MOCHE, MAIS LE DANGER EST AILLEURS»

PLUS QUE UN HÔTEL



UN CHEF-D'ŒUVRE

Donnez de la hauteur à vos prochaines vacances : découvrez la plus grande collection d'œuvres d'art MARVEL au monde dans un hôtel au style typiquement new-yorkais. Réservez sur DisneylandParis.com

PLUS D'INFOS

DISNEY'S
HOTEL NEW YORK®
THE ART OF
MARVEL



©Disney © 2021 MARVEL.

DISNEYLAND® PARIS

► Justement, les déchets jetés dans les rues – et qui ne sont pas forcément constitués de plastique – représentent 80 % de la pollution marine. Les gens qui vivent loin des côtes sont-ils assez sensibilisés à la protection des océans ?

Les gamins, oui. On leur fait assez la leçon à l'école. Pour les adultes, je me pose la question. Dans des villes très éloignées des côtes, comme Dijon, j'ai observé des plaques posées en face des regards d'égouts, portant l'inscription «Ici commence la mer. Ne rien jeter». Ce genre d'acte poétique peut provoquer une prise de conscience de la population. D'autres villes devraient diffuser ce message. Je suis persuadé, comme le dit le poète Jean-Pierre Siméon, que «la poésie sauvera le monde».

En Méditerranée, la posidonie, une plante aquatique indispensable à tout l'écosystème, est menacée. Avez-vous constaté une détérioration des herbiers, ces prairies sous-marines près des côtes ?

Nous avons des raisons de nous inquiéter. Un mètre carré de posidonie produit autant d'oxygène qu'un hectare de la forêt amazonienne, et ces plantes capturent plus de CO₂ que les forêts du monde entier. Or les herbiers, dont se nourrissent déjà les saupes (*Sarpa salpa*) qui vivent là, sont menacés par le poisson-lapin (*Siganus*) – une des rares espèces exclusivement herbivores –, venu de la mer Rouge, et que l'on voit de plus en plus en Méditerranée. Si la population des deux espèces finit par se réguler, l'herbier subsistera, simplement taillé à ras à la fin de l'été. Mais les herbiers sont aussi abîmés par les plaisanciers, de plus en plus nombreux, qui arrachent les plantes avec l'ancre de leur bateau ou déversent leurs eaux usées. Ces deux exemples montrent qu'à long terme, face aux bouleversements climatiques, la biodiversité souffre mais s'adapte, et que le seul problème, c'est l'être humain qui, lui, ne renonce à rien ! Il n'a pas la modestie du monde sauvage de s'effacer quand cela ne va pas. Il a cette arrogance de survivre. Et plus que de survivre, de bien vivre !

QUATRE RÉVOLUTIONS SOUS LES MERS



Biodiversité : un bestiaire chamboulé

En Méditerranée, de nouvelles espèces apparaissent et s'acclimatent.

- Rascasses volantes ;
- Mérous adultes ;
- Poissons-lapins ;
- Baleines à bosse.



Plastique : l'intrus omniprésent

On trouve aujourd'hui du plastique à toutes les profondeurs.

- 76 % sont des macroplastiques : bouteilles, sacs, emballages...
- 24 % sont des microparticules : résidus de vêtements passés au lave-linge, de cosmétiques, de pneus...



Bruit : adieu, monde du silence...

Les sources de tapage sous-marin d'origine humaine sont multiples.

- Trafic maritime ;
- Eoliennes ;
- Opérations de reconnaissance géophysique des fonds marins ;
- Activités de plage (jet-ski...).



Plongeurs : de plus en plus nombreux

Difícile à évaluer, le nombre de pratiquants est en hausse constante.

- 98 000 en France en 1988, année de la sortie du film *Le Grand Bleu*.
- 360 000 en 2020, dont 160 000 licenciés.

Vous avez remarqué que la pollution sonore a aussi des effets néfastes. Le «monde du silence» du commandant Cousteau est donc devenu... bruyant ?

En effet ! Le bruit du trafic maritime, toujours plus important, désoriente les animaux et provoque des collisions. En Méditerranée, on estime que c'est un télescopage par jour. Et pas forcément avec des rorquals de vingt mètres, cela peut être des dauphins, des tortues, des poissons-lunes... C'est peut-être aussi la cause des échouages de cétacés qui viennent mourir sur les plages. Plus marginal, on peut parler aussi du bruit des éoliennes ou des missions de reconnaissance géophysique des fonds marins... Et puis, il y a le tapage de la plage ! Le littoral concentre 90 % de la vie sous-marine, or c'est là que les nuisances sont les plus importantes – celles du jet-ski par exemple, cette horreur de bord de mer. Franchement, qu'est-ce que ça changerait à notre société, à nos loisirs, à notre bonheur, qu'il n'y ait plus de jet-skis ? En Suisse, ils sont interdits sur les lacs. Les Suisses sont-ils moins heureux que nous ?

D'ailleurs, les équipements de plongée que vous employez ne rejettent pas de bulles et sont silencieux...

J'utilise un recycleur qui régénère les gaz respirés. D'abord parce que cela permet de plonger plus profond et plus longtemps. Mais aussi parce que, ne rejetant pas de bulles, je suis plus discret. Je peux entendre les poissons, le mouvement d'un banc alarmé par l'approche d'un prédateur... En Méditerranée, dans certaines cavités, on distingue le grognement des corbs. La nuit, en plongée dans l'herbier, on perçoit la rascasse, qui coasse comme une grenouille. Ce qui est étonnant, c'est que les ornithologues connaissent les chants de tous les oiseaux alors que les experts du monde sous-marin n'en sont encore qu'aux balbutiements pour les sons de la faune aquatique. A l'aide de micros à large spectre, ils savent capter le bruit d'une crevette qui communique avec une de ses congénères à trente mètres de là. Mais le plus souvent, ils enregistrent des sons sans pouvoir dire de quelle espèce ils émanent. ►

PLUS QUE UN HOTEL



UN CHEF-D'ŒUVRE

Plongez au cœur d'un univers sophistiqué, dans un authentique style new-yorkais qui transcende le temps... et parfois même l'espace.

Réservez dès maintenant sur DisneylandParis.com

PLUS D'INFOS

DISNEY'S
HOTEL NEW YORK®
THE ART OF
MARVEL



©Disney © 2021 MARVEL.

DISNEYLAND® PARIS

► Les experts affirment que sanctuariser 30 % du littoral mondial suffirait à sauver le monde marin. Que pensez-vous de cette solution ?

Si quelque chose fonctionne, c'est bien cela ! Dans une zone où l'on ne chasse plus, on ne pêche plus, on interdit la plongée de loisir et les jet-skis, il n'y a pas besoin d'un siècle : en dix ans, on assiste à une amélioration fantastique ! Mieux : l'effet bénéfique déborde, se prolonge tout autour. Sous l'eau, on n'installe pas de clôture pour empêcher les animaux de s'échapper. Une réserve marine, ce n'est pas un aquarium. Alors les poissons prolifèrent et se répandent aux alentours... Le problème, c'est qu'on nous illusionne avec les «aires marines protégées» (AMP), appellation qui recouvre tout et n'importe quoi. Cela va de la réserve intégrale, le sanctuaire absolu que je viens de décrire, au «parc régional», à l'intérieur duquel presque tout est permis. Le chalutier, le plus destructeur des systèmes de pêche, passe. La plaisance passe. Le chasseur sous-marin descend ! Prenons l'exemple du parc naturel marin du golfe du Lion : 400 000 hectares d'AMP ! A l'intérieur, on a la réserve naturelle marine de Cerbère-Banyuls, 650 hectares seulement, qui est une «zone protégée». Les activités humaines y sont réglementées : on a le droit de plonger, mais pas de chasser. Les petits métiers, c'est-à-dire les artisans pêcheurs exploitant seuls un petit bateau, sont autorisés dans un nombre limité, mais pas les chalutiers. Et à l'intérieur de cette «zone protégée», on a la «zone de protection renforcée» : 65 hectares, c'est tout, où personne ne peut aller.

Difficile, dans ces conditions, d'obtenir ce fameux débordement...

Eh bien si, il y en a ! Ce n'est pas très important, et cela prend du temps, mais les 65 hectares débordent bien sur les 650 hectares. Quand j'étais étudiant et que je plongeais dans la zone protégée, je ne voyais pas grand-chose. De temps en temps, un petit corb. Rarement un mérou. Aujourd'hui, je vois la même chose que dans la zone de protection ren-



«LES PLONGEURS D'AUJOURD'HUI, PLUS MILITANTS, RESPECTENT MIEUX LA NATURE QUE CEUX D'HIER»

forcée : des corbs superbes, des mérous énormes, des serrans, des molettes... C'est magnifique, mais ce n'est pas suffisant. La France compte un peu plus de 10 % d'aires marines protégées pour 0,2 % de zones de protection renforcée. En septembre 2021, le président Macron s'est engagé à atteindre 10 % de zones de protection renforcée d'ici à 2030.

En 1988, année de la sortie du film *Le Grand Bleu*, 98 000 Français pratiquaient des activités sous-marines. Ils sont 360 000 aujourd'hui. Voyez-vous plus de plongeurs sous l'eau ?

Beaucoup plus, oui ! Le tourisme sous-marin aura sans doute des conséquences négatives, mais je crois qu'il y aura davantage d'effets positifs. Je le constate avec la nouvelle génération de plongeurs, qui est dix fois plus naturaliste que ne l'étaient les précédentes. Ils font des photos parce que certains smartphones vont sous l'eau ou qu'on peut s'équiper d'un boîtier étanche. Et quand ils remontent, ils vont se renseigner sur Inter-

net. Tout à coup, ils mettent un nom sur ce qu'ils viennent de voir. Je crois qu'on assiste à la naissance de plongeurs-cocheurs, l'équivalent des cocheurs, ces ornithologues, amateurs ou professionnels, qui recensent les oiseaux, et c'est très bien. Parce qu'ils sont très vite militants pour la protection de la biodiversité. C'est comme cela : quand on emmène les yeux, on emmène le cœur.

Vous avez déclaré : «On imagine que la Méditerranée n'a plus de secrets, mais elle est plus énigmatique que jamais.» Y a-t-il encore beaucoup de mystères à élucider sous l'eau ?

Plus j'explore et plus je mesure mon ignorance. Dire que je suis considéré comme un spécialiste... Quelle imposture ! La Méditerranée, c'est 5 000 ans d'observation naturaliste, et pourtant, quand je descends, je continue d'aller de surprise en surprise. Il y a dix ans, par exemple, j'avais entendu parler d'étranges cercles concentriques repérés au nord du cap Corse par sonar. Personne n'était allé vérifier de quoi il s'agissait, car les conditions de plongée y sont très périlleuses. C'est loin et vraiment compliqué de plonger là-bas. L'année dernière, lors d'une mission pour le parc marin du cap Corse, j'ai profité d'une fenêtre météo pour aller y jeter un œil. Je suis resté vingt-huit minutes au fond. Mais quand j'ai vu ces cercles de vingt-cinq mètres de diamètres, il ne m'a pas fallu vingt-huit minutes pour dire qu'il fallait monter une expédition. Le mystère est aujourd'hui presque résolu. On tient une théorie, et j'attends les résultats des analyses pour en dire davantage. Je rêve d'y retourner l'été prochain pour documenter la faune et la flore associées à ce phénomène. Pour le moment, je travaille sur une autre découverte intrigante : des nids de poissons qui couvrent là-bas des centaines et des centaines d'hectares. Je pense que c'est un bouleversement écologique de la zone qui n'a jamais été mis en lumière. J'ai eu une chance incroyable de tomber dessus au printemps dernier. Et cela devrait m'occuper durant les deux ou trois ans à venir. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CYRIL GUINET



INSPIRER, C'EST PARTAGER DES SOLUTIONS POUR QUE LA PLANÈTE AILLE MIEUX.

C'est cette vision de l'écologie que nous portons avec Fanny Agostini sur Ushuaïa TV, seule chaîne dédiée à la protection de la planète depuis plus de 15 ans, et à travers les portraits de la Génération Ushuaïa que nous partageons chaque semaine sur TF1.

Retrouvez toutes nos actions pour **inspirer positivement la société** sur www.groupe-tf1.fr/rse

TF1
LE GROUPE

LA RÉUNION
**LES FACTEURS
DE
L'EXTRÊME**

CES SONT LES SHERPAS DE LA POSTE CRÉOLE ! EN PLEIN CŒUR DE L'ÎLE, DANS L'ÉPOUSTOUFLANT CIRQUE DE MAFATE, UNIQUEMENT ACCESSIBLE À PIED OU EN HÉLIQUILLE, DEUX ÉNERGIQUES FONCTIONNAIRES EFFECTUENT CHAQUE SEMAINE LA TOURNÉE POSTALE SANS DOUTE LA PLUS PHYSIQUE AU MONDE. HARASANTE ET SUBLIME, ELLE SUPPOSE DE CRAPAHUTER PLUSIEURS JOURS AVEC QUINZE À VINGT KILOS DE COURRIER SUR LE DOS.

René-Claude Augustine parcourt un chemin de crête entre Aurère et l'îlet Cayenne. Il est au début de sa tournée. En trois jours, il ne croisera que quelques marcheurs.







**C'EST UN CHAOS DE VÉGÉTATION
ET DE BASALTE, DE FALAISES
ALTIÈRES ET DE MONTAGNES
D'ALLURE ANDINE**

Chaque lundi, Cyril le facteur traverse la plaine des Tamarins. Souvent nimbé de brume, ce plateau doit son nom aux arbres qui le peuplent : les tamarins des Hauts (*Acacia heterophylla*). ▶





LES BOÎTES AUX LETTRES SONT RARES. ALORS LE COURRIER S'ÉCHANGE LE PLUS SOUVENT DE LA MAIN À LA MAIN

Depuis dix ans, René-Claude livre 160 foyers répartis sur neuf îlets. Ici, il se trouve au point de départ de sa tournée, à Aurère (930 mètres d'altitude), où vivent vingt familles.

C

yril Maillot ajuste sa casquette bleue siglée du logo jaune de La Poste, resserre les lacets de ses baskets de trail, puis soupèse son imposant sac à dos. «Cette semaine, il y en a pour un bon quinze kilos de courrier ! » grimace-t-il. Comme tous les lundis matin, le facteur de 32 ans débute sa tournée là où le monde semble s'arrêter : au col des Bœufs, à 2 011 mètres d'altitude, porte d'entrée d'une enclave à nulle autre pareille. C'est ici, loin, très loin des vagues de l'océan Indien et du brouhaha de la modernité, que l'île de La Réunion montre sa démesure. Une ultime route forestière s'arrête net sur un gigantesque précipice. Au fond, s'étend Mafate, son chaos de végétation et de basalte, ses falaises altières et ses montagnes d'allure andine. Un cirque rocheux inaccessible, sauf à pied ou en hélicoptère. Pourtant, 700 personnes s'échinent à y vivre. A plusieurs heures de marche de la première voiture, disséminées sur de rares replats, leurs modestes cases «en

bois sous tôle» essaient en contrebas sous le fouillis des bananiers, des filaos, des tamarins et des goyaviers. Des hameaux lilliputiens nommés ici «îlets» (prononcer «ilettes»). «Pas le choix, pour distribuer le courrier, faut plonger en bas là-bas», dit Cyril, avant d'aspirer une première gorgée d'eau par la pipette de sa gourde.

Le jour se lève à peine. Des milliers d'oiseaux forestiers pépient, les chants suraigus des coqs remontent des profondeurs, et le soleil de l'été austral aiguise déjà les contours du paysage. L'ampleur du paysage laisse sans voix. La zone cœur du parc national de La Réunion, soit 42 % de sa surface, est inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco. Epoustouflant de beauté, Mafate en est le joyau. Mais Cyril n'est pas là pour s'adonner à la contemplation. La boucle qu'il accomplit entre les îlets Marla et La Nouvelle, au sud du cirque, s'étale sur presque trente kilomètres, avec un dénivelé positif cumulé de 1 450 mètres. Le tout à avaler en deux jours chrono. La première descente ressemble à un vertigineux plongeon. Une heure trente à se casser les genoux sur ce que l'autochtone appelle abusivement «des marches», mais qui n'est rien d'autre qu'un semblant d'escalier pour jambes de géants, un interminable raidillon taillé à la hache à travers des éboulis. Tel un cabri, le fonctionnaire de La Poste dévale la pente. Ses pieds agiles semblent connaître la moindre pierre stable. Au même moment, de l'autre côté du cirque, le vrombissement d'un hélicoptère se fait entendre : René-Claude Augustine, 39 ans, est à bord, avec du courrier en provenance du centre de tri de La Possession, sur le littoral. C'est l'autre facteur de Mafate. Il habite dans le cirque, à l'îlet des Orangers, où avec sa femme Christelle il tient un gîte, baptisé Chez le facteur. Mais il passe tous ses week-ends à La Possession. Les vendredis après-midi, il récupère sa voiture sur un parking en bordure de Mafate et revient les lundis matin se garer au même endroit. De là, il se fait héliporter dans

TEL UN CABRI, IL DÉVALE LA PENTE. SES PIEDS AGILES SEMBLENT CONNAÎTRE LA MOINDRE PIERRE OÙ SE POSER

Chaque lundi, René-Claude débarque en hélicoptère à Aurère, en lisière du cirque. Dans son sac, le courrier qu'il est allé chercher sur la côte, à La Possession (nord-ouest de l'île).





le cirque avec sa cargaison. Après quoi, trois jours de cavale l'attendent : il dessert Aurère, Ilet-à-Malheur, Grand-Place, Roche-Plate... Les îlets du nord-ouest, les plus isolés. Soit trente kilomètres à pied s'il s'y prenait d'une traite.

Mais il tient à remonter chez lui chaque soir, ce qui porte son périple à soixante-dix kilomètres !

Lors d'une tournée, il s'est amusé à prendre un podomètre, pour voir. «Par jour, je fais 35 000 pas et monte l'équivalent d'un immeuble de 350 étages», s'amuse-t-il. De quoi user ses baskets. D'ailleurs, une allocation pour l'achat de deux paires par an leur est accordée par la Poste réunionnaise. Pour le reste, traitements et salaires sont les mêmes que pour les confrères «d'en bas».

Sous des pluies diluviales comme sous le soleil brûlant, dans la purée de pois des fins d'après-midi, par 30 °C dans la moiteur de janvier ou par 5 °C dans les frimas matinaux d'août, les deux collègues parcouruent au total 6 000 kilomètres à pied chaque année afin de distribuer quelque deux tonnes de missives. Ensemble, ils accomplissent la tournée postale sans doute la plus sportive du monde. Même physique trapu, même pas résolu, même bonne humeur. A quoi s'ajoutent les mêmes épaules carrées, des cuisses en acier trempé, des chevilles comme montées sur ressort, et cette foulée souple qui se joue de tous les obstacles. L'un au nord, l'autre au sud, ces drôles de marathoniens se ressemblent mais ne se rencontrent jamais. Long de quatorze kilomètres et large de sept, le chaudron mafatais est en effet cloisonné en son sein par des entailles infranchissables. Bien qu'ils

Pour Cyril, ici sur la première partie de son trajet entre le col des Boeufs et Marla, devenir postier à Mafate était un rêve qu'enfant il n'osait pas s'autoriser, car il était asthmatique.

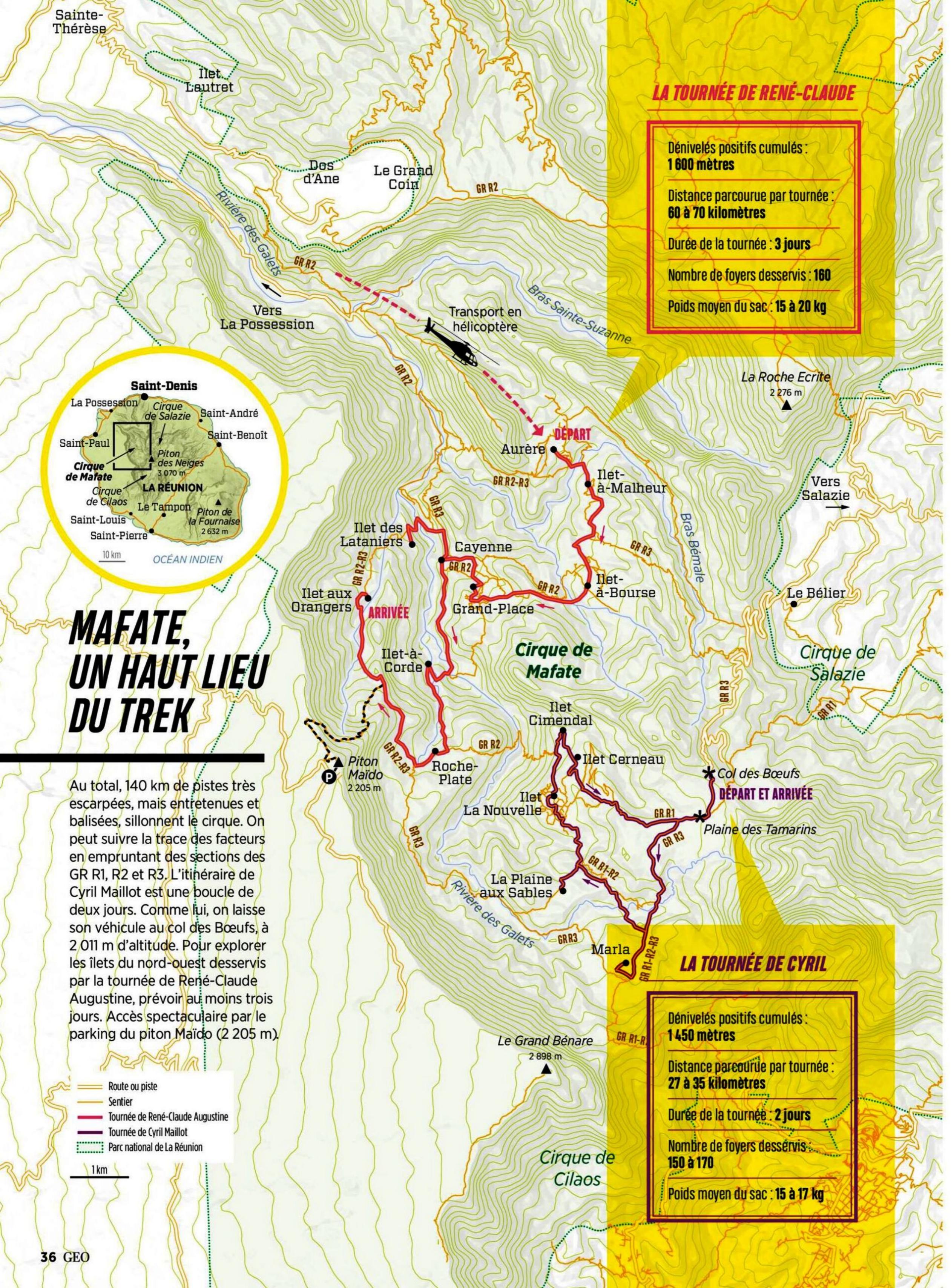
soient deux, dans toute l'île, on dit toujours «le» facteur de Mafate. Comme s'il ne pouvait exister qu'un seul spécimen humain suffisamment timbré pour accomplir un tel effort. C'est ainsi depuis des lustres, ces messagers sont des vedettes, des héros. «Nous sommes un peu l'emblème de la poste créole», justifie Cyril. «Ce n'est pas une tournée comme les autres, on ressent de la fierté à la faire, et le contact humain là-haut est quelque chose d'unique», renchérit René-Claude. Souvent, les randonneurs en goguette lesarrêtent sur le sentier pour les photographier. Et alors que le portable passe désormais partout, même dans les coins les plus reculés, que le mail remplace de plus en plus souvent la carte manuscrite, une aura spéciale continue d'entourer leur mission. Car, dans la psyché réunionnaise, le service public qu'ils fournissent incarne le principe sacré de la continuité territoriale, ce qui pour un département d'Outre-Mer à 10 000 kilomètres de Paris est aussi précieux qu'un bon rougail saucisses mitonnant sur le feu de bois. Il existe même une chanson célèbre, composée par le groupe local Bat'Ker, qui rend hommage à ce fonctionnaire hors norme. Les paroles disent ceci : « Quarante kilos de lettres, c'est parti pour des kilomètres / Mes vieilles pompes, ma casquette et le cuir de ma musette / J'traverse tranquille dans ce monde paisible / [...] Pas de moteur ni même de vélo / [...] Je suis le facteur de Mafate. » Ainsi vont ces sherpas infatigables, endurants et humbles. Les noms des anciens résonnent encore dans les mémoires. Parmi ceux que tout le monde ou presque ➤





**LA TOURNÉE PASSE PAR DES
HAMEAUX LILLIPUTIENS ENGLOUTIS
SOUS LA VERDURE, QU'ON
NOMME ICI ÎLETS**

Avec ses quelque 700 habitants pour plus de 100 km², Mafate est l'un des territoires les moins denses en France. Cette femme vit dans une case isolée située sur la tournée de René-Claude.



► peut citer à La Réunion, il y eut Angelo Thiburce, Théophane Thomas, mais surtout Ivrin Pausé. Décédé en 2019 à l'âge de 91 ans, ce dernier est celui qui a tourné le plus longtemps : quarante ans, de 1951 à 1991, année où il prit une retraite bien méritée après avoir parcouru 253 000 kilomètres au cours de sa vie de labeur, l'équivalent de plus de 1 500 Grands Raids, la célèbre course d'ultratrail de La Réunion. Sa statue, taillée dans la roche grise de la rivière des Galets, le fleuve côtier qu'il traversait chaque semaine lors de sa tournée, trône aujourd'hui au centre de Grand-Place, îlet où il a vécu toute sa vie.

Sur le plateau d'Aurère, à 930 mètres d'altitude, l'hélicoptère vient de déposer René-Claude. Moins de vingt familles vivent dans les parages, cachées sous un manteau végétal aux multiples nuances de vert. Le facteur sort de sa besace une liasse de courrier, puis chemine vers les premières cases. «Na'moun' par ici ?» lance-t-il à la cantonade avec ce créole suranné typique des Hauts. Bien sûr qu'il y a du monde ! Quand le porteur de nouvelles ne passe qu'une fois par semaine, on l'attend plus fébrilement qu'en ville. «Nous lé déjà lundi ?» feint de s'étonner une voix perdue sous les frondaisons. Occupé à défricher son minuscule Carré de terre, l'homme arrête un instant de manier son sabre à canne, le coupe-coupe local, et réajuste le bonnet que gonflent de longs cheveux tressés en dreadlocks. Puis il poursuit dans un éclat de rire : «Moin n'a pas besoin

out'factures, monsieur le Postier ! [«Inutile de me donner les factures»] Pour le reste, dépose tout sous la véranda.» Dix ans que René-Claude livre 160 foyers repartis sur neuf îlets. Rien à voir avec sa vie d'avant – il était postier sur la côte. Car, comme dit encore la chanson, ici, il n'y a pas de rues, pas de numéros. Les boîtes aux lettres, certes plus nombreuses qu'autrefois, ne sont pas la norme. Ici, le facteur remet le plus souvent la correspondance en main propre. «Selon les habitations, on est là pour rompre l'isolement, aider aux tâches administratives, faire la lecture d'une lettre reçue à un *gramoun* (un ancien), voire rédiger pour lui la réponse...» explique-t-il. Des gestes bénévoles qui créent du lien... et s'ajoutent au compteur du temps passé sur les chemins.

A l'extrême sud du cirque, Cyril arrive, pour sa part, à Marla. En cette fin de matinée, le ciel est tendu de bleu. Il fait déjà 25 °C. Dans la lumière rasante, le rempart immense du Maïdo ressemble à du papier kraft froissé. Vers le sud, un panorama beau à se tordre le cou dévoile le Gros Morne (3 019 m), le Grand Bénare (2 898 m) et les pointes des Trois Salazes (2 132 m). Plus loin encore, le piton des Neiges (3 070 m), plus haut sommet de l'île, dresse sa canine étincelante. «Bientôt dix années que je passe sous ces montagnes. Parfois je vois à peine mes pieds tant c'est brumeux, mais chaque semaine le décor est différent», s'émeut Cyril. Devant la minuscule chapelle en tôle ►

Les itinéraires des deux facteurs leur réservent des points de vue spectaculaires. Voici ce que Cyril a sous les yeux lorsqu'il emprunte le sentier sinuieux qui plonge vers Marla.





LEURS CONSEILS POUR DOMPTER MAFATE

Y ALLER TOUT DOUX, TOUT DOUX

«Tout randonneur peut s'attaquer à Mafate, il faut juste prendre son temps», promet le facteur René-Claude Augustine. D'où l'importance d'étaler l'expédition sur plusieurs jours : deux au minimum, cinq si l'on veut visiter tout le cirque. D'autant que, les après-midi étant souvent brumeux, il faut marcher le matin pour en prendre plein la vue.

SE RAVITAILLER SUR PLACE

L'altitude dessèche, sans parler de la chaleur. «Ayez une gourde à pipette dans le sac à dos, de manière à pouvoir boire sans vous arrêter», insiste Cyril, qui conseille une gorgée toutes les demi-heures. Les épiceries de Mafate manquent de produits frais. Emportez quelques provisions mais, pour le soir, réservez dans une table d'hôte un authentique cari coq ou rougail saucisses cuit au feu de bois, pour faire vivre les habitants du coin.

S'ÉQUIPER LÉGER

Le relief escarpé et accidenté ne sied pas forcément aux classiques chaussures de marche. L'idéal, c'est la basket de trail, crantée et souple.

Genoux sensibles ? Utilisez des bâtons de marche. Voyagez léger : poncho de pluie, polaire, lampe de poche, savates pour le soir, huile d'arnica pour les massages et sac de couchage pour le gîte.

NE PAS SOUS-ESTIMER LE TRAJET

«Le balisage est bon, mais munissez-vous toujours d'une carte ou d'un topoguide, et préparez votre itinéraire», conseille Cyril. Et réservez le gîte. Beaucoup pensent que le kilométrage est un bon indicateur des temps de marche. Erreur ! Le dénivelé et la météo dictent la durée. Bon à savoir : les temps indiqués sur les bornes sont pour des marcheurs aguerris sans sac à dos. Prévoir un peu moins de route que ce que l'on se croit capable de faire est une sage idée.

SACRIFIER À CERTAINS RITUELS

Envoyez-vous une lettre ! Elle sera tamponnée d'un beau cachet créé par les enfants du cirque de Mafate : le dessin d'une montagne avec une case, des traces de pas et un hélicoptère. Et partout où vous passerez, repartez en emportant vos déchets.

► blanche, il enlève sa casquette et se signe. Un rituel qui le protège, précise-t-il. Le village possède une épicerie, un petit bar, une école qui accueille dix élèves, des gîtes de randonnée, et s'éparpille en une flopée de maisonnettes. Il faut bien deux heures pour y distribuer tous les plis. On vit ici du tourisme, de la culture des lentilles, de la production de miel, de l'élevage de bovins et... de cerfs ! Introduits dans les années 1980, ces derniers se promènent en semi-liberté, en contrebas de l'îlet, dans un vallon forestier ceint de clôtures, et fournissent en viande les habitants. Arrêt chez Mme Cadet et Mme César. Deux petites cases colorées posées côté à côté. Dans la cour gambadent quelques poules. Le boucan, cette cuisine séparée du reste de la demeure où l'on cuit tout au feu de bois, comme dans le tan lontan (jadis), laisse s'échapper les bonnes odeurs du cari qui mijote. Le jardin où poussent fruits et légumes, mais surtout une débauche de fleurs, est tiré à quatre épingles. A l'intérieur, l'ameublement est rudimentaire – une table, des chaises, un lit, une photo de la Vierge Marie, quelques autres de la famille. Tout est rutilant, briqué de neuf chaque matin.

Une main bienveillante glisse une canette de Coca-Cola bien fraîche dans la poche extérieure du sac du facteur. Discret cadeau hebdomadaire qui vaut presque de l'or. A Mafate, on vit de peu. Aucun habitant, à quelques exceptions près, n'est propriétaire de son terrain : pour pouvoir s'installer, il faut louer une concession à l'Office national des forêts. Par ailleurs, il n'y a ici aucun raccordement aux réseaux publics d'eau et d'électricité. On use de panneaux solaires, de groupes électrogènes, d'un système de captage des rivières et de cuves de récupération de l'eau de pluie. Malgré ces contraintes, depuis une bonne dizaine d'années, de plus en plus de jeunes, en quête d'un mode de vie moins

stressant et plus proche de la nature, choisissent d'emménager ici. Un vrai changement. «On le voit à la masse du courrier à distribuer qui augmente au fil des ans, observe Cyril. Les randonneurs aussi sont plus nombreux, si bien qu'il y a davantage de petits boulots dans les gîtes et les refuges.» Autre raison pour laquelle la jeunesse arrive : «De nos jours, les provisions ne parviennent plus comme jadis à dos de porteurs ou en «charrette-boeuf», remarque Yolande Hoareau, 64 ans, une autre habitante chez qui le postier s'arrête souvent pour boire le café. Dans les années 1990, une compagnie mafataise d'hélicoptères s'est créée pour assurer le ravitaillement. La rotation coûte une petite fortune (vingt-sept euros la minute), ne fonctionne que lorsque la météo le permet et ne charrie qu'une cargaison de 800 kilos maximum, mais l'on trouve désormais de tout ou presque dans cette contrée reculée. Pour les deux facteurs, les pauses chez les habitants sont bienvenues pour ménager la monture. Un adage le dit : «A Mafate, quand tu descends, c'est que tu vas remonter.»

Aussi surprenant que cela puisse paraître, ni René-Claude ni Cyril n'étaient à l'origine spécialement sportifs. Le premier est originaire de Saint-Paul, une ►



Souvent, les postiers rendent de menus services. Cette habitante d'Aurère demande à René-Claude de déposer un document pour elle «à la ville».



Franchir la rivière des Galets à gué, comme le fait Cyril, n'est pas toujours aussi aisé. Lorsque le cours d'eau déborde après les grosses pluies, il doit faire un détour d'une heure pour traverser sur une passerelle.

ICI, UN ADAGE DIT : «QUAND TU DESCENDS, C'EST QUE TU VAS REMONTER.» IL FAUT FAIRE DES PAUSES, C'EST INDISPENSABLE

► agglomération de la côte ouest. Devenir messager des montagnes ? Il n'y avait jamais songé ! C'est sa femme qui, un jour de 2011, lui a mis une petite annonce sous le nez : il fallait remplacer le légendaire Jean-Marie Timon, parti à la retraite après dix-neuf ans de tournée. Pour le second, né dans le cirque voisin de Salazie, la Poste a toujours été une histoire de famille. Chez les Maillot, le paternel, Yoland, a longtemps assuré des remplacements à Mafate. Seulement voilà... Enfant, Cyril souffrait d'asthme. «Alors, même si j'en rêvais, je n'ai jamais pensé que je pourrais faire le même métier que mon père», raconte-t-il. Aujourd'hui, le jeune homme participe même au redoutable Grand Raid (également appelé Diagonale des fous) qui traverse l'île ! «C'est mon boulot qui m'a donné la condition physique pour la compétition, et non l'inverse, ajoute-t-il. En tournée, pour durer, il ne faut surtout pas se prendre pour un sprinteur.» Ne jamais forcer. Poser le sac vers 14 h 30, moment où les nuages

C'est une routine : à chaque tournée, Cyril passe la nuit chez Paulina Giroday-Hoareau. Cette femme de 67 ans fut l'une des premières à ouvrir un gîte à Mafate, dans l'îlet Marla.

remplissent le cirque, où l'humidité gripe les articulations, pompe l'énergie. Le professionnel sait qu'il est temps de ne pas faire le pas de trop. Car, le lendemain, c'est à l'aube qu'il lui faudra repartir, après une nuit à Marla, dans l'auberge de Paulina Giroday-Hoareau, 67 ans, qui de l'aveu de Cyril mitonne des caris hors du commun. Direction la Plaine aux Sables, village où vivent quatre familles, avant de mettre le cap sur La Nouvelle, à 1 470 m d'altitude, principal site touristique et «capitale» autoproclamée de Mafate, avec une quarantaine de familles à visiter.

En rentrant dormir chez lui, René-Claude, pour sa part, s'impose donc un effort supplémentaire, mais, compensation, il s'allège en laissant des paquets de courrier là où il devra repasser. Ces harassants allers-retours suivent des chemins qui furent au XVIII^e siècle des lignes de fuite. Celles des «marrons», les esclaves échappés des plantations pour prendre le maquis. Mafate tire son nom de cette époque sombre, sans doute d'un certain Maa'faty («celui qui donne la mort» en malgache), un chef de bande qui multipliait les razziyas. De nombreux hameaux rappellent, eux, les traques incessantes : Ilet-à-Malheur où les fugitifs tombèrent sous les balles des «chasseurs de Noirs», Ilet-à-Bourse, où ces mercenaires recevaient la récompense attendue... Quand tombent les pluies diluviennes dont l'île a parfois le secret, le cirque, jusque-là thébaïde tropicale, se fait volontiers inquiétant. Les torrents grondent. Les arbres prennent l'allure de monstres préhistoriques, agitant leurs bras de lichen ►



RIVIÈRE DU MÂT



CRÉATEUR
D'ARRANGÉS





Lorsqu'ils relèvent le courrier, les facteurs trouvent parfois de l'argent, déposé par les habitants, pour l'achat de timbres. Ou des enveloppes qui ont été grignotées par les escargots, friands de colle !

► jaunâtre dans une brume à couper au sabre. Les chemins se changent en bourbier. Un temps, La Poste songea à équiper ses valeureux facteurs de ceintures GPS afin de pouvoir les tracer en cas de pépin... L'idée fut abandonnée. A quoi bon ! Outre que l'équipement les alourdirait encore, servirait-il à quelque chose ? L'isolement et l'escarpement du site rendent difficiles les sauvetages. Et puis les habitants qui, chaque semaine, attendent de pied ferme leur courrier le jour dit sont là pour donner l'alerte. «Aucun facteur de Mafate n'a jamais eu d'accident», insiste Cyril. Dans les îlets, on jure que c'est grâce à un certain saint Expédit, un martyr habillé en légionnaire romain qui n'est vénéré qu'à La Réunion. Bien que son existence ne soit pas avérée et que son caractère saint ne soit pas reconnu par l'Eglise, sa statue surgit au bord des chemins et des routes. On aime raconter ici que son nom provient d'un fâcheux malentendu postal, qui eut lieu au tout début du XX^e siècle. Des religieuses de l'île auraient reçu de Rome un colis contenant des reliques, avec l'inscription SPEDITO, en lettres capitales : «expédié» en italien. Ainsi serait né le protecteur qui, dit-on, escorte discrètement les facteurs de Mafate dans leur odyssée postale. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +

POUR PRÉPARER CE VOYAGE

► **La compagnie Corsair**, qui nous a aidés à réaliser ce reportage, opère des vols directs à destination de La Réunion au départ de Paris-Orly (un vol chaque jour), mais aussi de Lyon et Marseille (départs les jeudis et samedis). Durée de vol de 11 h 30, décalage horaire de trois heures en hiver et de deux heures en été. A partir de 828 € AR. flycorsair.com

► **Le site de l'office de tourisme de La Réunion**, qui nous a également apporté son soutien, est une mine d'or pour organiser son périple. Il propose des expériences à vivre selon ses envies : observation des baleines, découverte de la cuisine créole, itinéraires de randonnée dans les cirques de Mafate, Cilaos ou Salazie, ou encore sur les pentes du volcan star de l'île, le piton de la Fournaise. Pratique, le site sert aussi de centrale de réservation pour les hébergements et les activités de pleine nature. reunion.fr

**ARRANGÉ SAVEUR
BANANE FLAMBÉE**
**L'ARRANGÉ N°1
EN FRANCE***



ISAUTIER.COM

*N°1 DES PARTS DE MARCHÉ EN VALEUR DES VENTES SUR LES RHUMS ARRANGÉS ET AROMATISÉS À LA RÉUNION, SOURCE : PANEL IPSOS RÉUNION CAM T3 2021 ET DES ARRANGÉS EN FRANCE MÉTROPOLITaine, SOURCE : PANEL NIELSEN FRANCE CAM P9 2021 (HM+SM+PROXI).

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

L'Afghanistan tombé sous le joug taliban renvoie d'abord une image de violence. Pour ses habitants, cela ne fait qu'ajouter au chagrin. Certains trouvent alors du réconfort dans les images récentes d'Oriane Zérah, qui montrent d'eux un trait culturel méconnu en Occident : la fascination pour les fleurs. La photographe française, qui vit là-bas depuis dix ans, raconte.



Fleurs rouges et bicyclette bleue : «Ce jeune homme de la province de Parwan, à deux heures de la capitale, a de lui-même pris la pose. Généralement, les Afghans adorent être photographiés», explique Oriane Zérah.

FLEURS DE KABOUL





◀ Aux portes de Kaboul, le lac

Qargha et le parc d'attractions installé sur ses rives attirent les familles en quête de divertissement. Les jeunes mariés, eux, viennent s'y promener et admirer le coucher de soleil. Une aubaine pour ce vendeur de couronnes de fleurs. Des "symboles d'amour et de paix", m'a-t-il précisé.»



Je connais Khan Agha depuis longtemps. Cet amoureux des roses est au cœur de mon projet photographique. Aussi, alors que les talibans gagnaient du terrain, je suis allée le voir dans son jardin, en redoutant que cela soit la dernière fois. Je l'ai trouvé assis devant une fenêtre, à contre-jour, une fleur à la main. La beauté de cette scène m'a littéralement saisie.»



*Comme un rameau fleuri incliné sur la tête,
Je suis là près de toi*

Sayd Bahodine Majrouh (poète afghan, 1928-1988)

*Ton blanc visage est un bouquet de fleurs,
Tes tresses noires sont un bouquet d'hyacinthes*

Ghazal de Bahrân (chant populaire afghan)

« La rose trônaît, solitaire, dans la boutique, éclat rouge profond qui répondait au bleu du bâtiment et à la blondeur des miches de pain. Lorsque j'ai demandé à ce petit boulanger de Kaboul si je pouvais prendre une photo, il a porté la fleur à son nez pour en respirer le parfum et a regardé mon appareil avec naturel.»

« Les temps sont durs pour les marchands ambulants des rues et des marchés de la capitale. Ce jeune vendeur de jus de grenade frais a vu partir de nombreux clients depuis que les talibans se sont rendus maîtres de Kaboul. Il continue néanmoins de décorer sa petite échoppe de guirlandes de roses, comme au temps de la paix.»





« Les chiffonniers sont nom-

breux à silloner les rues au guidon de leur rickshaw.

Sur leur porte-bagages, ils entassent les objets recyclables glanés dans les décharges sauvages.

Ce jeune Kabouliote, qui passe sa journée à fouiller dans la crasse des déchets, a décoré son véhicule de fleurs artificielles. Une façon d'embellir son quotidien avec un minijardin nomade.»



« Cette image est pour moi

un symbole : cet homme contemple Kaboul, qui s'étire en contrebas, depuis l'un des cimetières en surplomb de la capitale. Il fait face à la vie et tourne le dos à la mort. Le bouquet qu'il tient dans son dos est-il destiné à fleurir une tombe ? Pas nécessairement. Ici, on apporte plus souvent des fleurs aux vivants qu'aux défunt.»



*Je me suis faite belle dans mes habits usés,
Comme un jardin fleuri dans un village en ruine*

Sayd Bahodine Majrouh (poète afghan, 1928-1988)



◀ Ce policier en faction dans

un poste de contrôle près de Jalalabad, à 150 kilomètres à l'est de Kaboul, se tient fièrement derrière les jardinières qui ornent l'enceinte de sa casemate. Avant l'arrivée des talibans, de nombreux checkpoints étaient ainsi décorés, comment si, face à la violence, la beauté avait un rôle crucial à jouer.»



De ce pays ne nous arrivent ces derniers mois que des informations effrayantes, avec le retour aux ténèbres d'une dictature religieuse qui prive chacun, et singulièrement les femmes, de libertés essentielles. Mais les Afghans souffrent d'une autre douleur : pris par l'effroi de l'actualité, on oublie leur culture, attachée à la poésie et... aux fleurs. Ici, il est d'usage, en offrant un bouquet, de prononcer cette phrase rituelle : «Puissiez-vous avoir la beauté d'une rose, mais vivre plus longtemps !» Dans ce pays dont l'un des emblèmes est la tulipe, la passion des fleurs fait partie de la tradition populaire. Et n'est pas l'apanage des femmes. Ici, les hommes ne craignent pas d'écorner leur image virile en fleurissant leur environnement quotidien. De nombreux prénoms masculins se construisent d'ailleurs avec le suffixe -gul, ou -gol, c'est-à-dire «fleur».

«Tous les photographes qui ont travaillé en Afghanistan ont une image de fleur dans leur portfolio, explique Oriane Zérah. La plus célèbre est celle de Roland et Sabrina Michaud, intitulée *Le Vieil homme à la rose*. Voilà deux ans qu'Oriane, des terrasses enivrantes des jardins de Babur, dans le sud-ouest de Kaboul, aux faubourgs de la capitale, documente cet attachement : un octogénaire, visage parcheminé et regard baissé sur deux boutons pourpres, explique la «sensation de plénitude» qu'il tire de la contemplation de ses

massifs ; un soldat, lui, arbore de délicates roses sang et or qui détonnent avec la lourdeur de son armement «parce qu'elles apportent de la douceur». «Mais ce n'est pas parce que je photographie les roses que je ne vois pas les armes», précise Oriane Zérah. Sous la botte des talibans, les parcs de Kaboul avaient été laissés à l'abandon de 1996 à 2001. Puis, à la chute du régime, comme par enchantement, les rosiers avaient repris vie dans les cours des bâtiments administratifs, contre les façades des villas réquisitionnées, dans les ruines des maisons bombardées.

ORIANE ZÉRAH | PHOTOGRAPHE

Née à Paris, âgée de 45 ans, elle a découvert l'Afghanistan en 2011, munie de son premier appareil photo. Son séjour sur la «terre des cavaliers» ne devait durer que trois mois, elle n'en est plus repartie. Evacuée de Kaboul lors de l'arrivée des talibans au mois d'août dernier, elle y est retournée pour poursuivre ses projets et documenter la situation actuelle.



dées. Et l'une des premières décisions du président Hamid Karzai fut la restauration de la roseraie de l'Arg («la citadelle»), la résidence officielle du chef de l'Etat.

C'est, dit-on, d'Afghanistan, carrefour entre l'Orient et l'Occident sur une ancienne route de la soie, que la rose serait partie à la conquête du monde, où elle s'est imposée comme l'essence du sentiment amoureux. Ici, elle reste le symbole de la beauté fragile et de la résilience. C'est peut-être la raison pour laquelle, alors que leur pays venait de tomber à nouveau entre les griffes des islamistes, que ce sont des Afghans eux-mêmes qui ont insisté sur l'importance de publier maintenant les photos d'Oriane Zérah. Les fleurs sont le reflet de l'âme afghane. Elles sont plus fortes que les kalachnikovs. ■

CYRIL GUINET

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +

[ENVIE D'AILLEURS]

DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME





P. 70

L'EXCEPTION OMANAISE

P. 72

LE DHOFAR, PARADIS VERT DU SULTANAT

P. 82

UN PEUPLE DE NAVIGATEURS

P. 88

DANS LES COULISSES DES COURSES
DE DROMADAIRES

P. 93

OMAN, MODE D'EMPLOI

OMAN

Le joyau préservé de l'Orient

CANYONS VERTIGINEUX, WADIS LUXURIANTS, VASTES DÉSERTS DE SABLE...

LA VARIÉTÉ DES PAYSAGES EST LA PREMIÈRE SURPRISE DU SULTANAT.

BAIGNÉ PAR LA MER D'ARABIE, CET ANCIEN CARREFOUR DES ROUTES DE LA SOIE ET
DE L'ENCENS FASCINE AUSSI PAR SON PATRIMOINE ET SON ESPRIT D'OUVERTURE.





LES OASIS PERCHÉES DU DJEBEL AKHDAR

Flirtant avec le vide à 2 000 mètres d'altitude, le village d'Al-Ayn, avec ses maisons de pierre et de pisé, est un des trésors du djebel Akhdar, la «montagne verte» en arabe. Situé au cœur des monts Hajar, dans le nord du sultanat, ce fief de la tribu des Bani Riyam est réputé pour ses cultures en terrasses irriguées depuis des siècles par d'ingénieux aqueducs souterrains appelés *falaj*. Oliviers, grenadiers, rosiers... s'épanouissent à flanc de falaise dans ces jardins suspendus.

Marc Guitard/Getty Images



À MASCATE, LE CHARMÉ DU FRONT DE MER

La corniche de Mutrah, baignée par les eaux chaudes du golfe d'Oman, est une des promenades favorites des habitants de Mascate, la capitale. Adossée au massif du Hajar, elle est aussi un bijou d'architecture : autour de la mosquée du Grand Prophète (XV^e siècle) coiffée de mosaïques bleu et or, les façades blanchies à la chaux ornées de balcons ouvragés témoignent de la richesse des Lawati. Ces marchands chiites, venus d'Inde au XVIII^e siècle, comptent aujourd'hui quelque 30 000 descendants dans le pays.

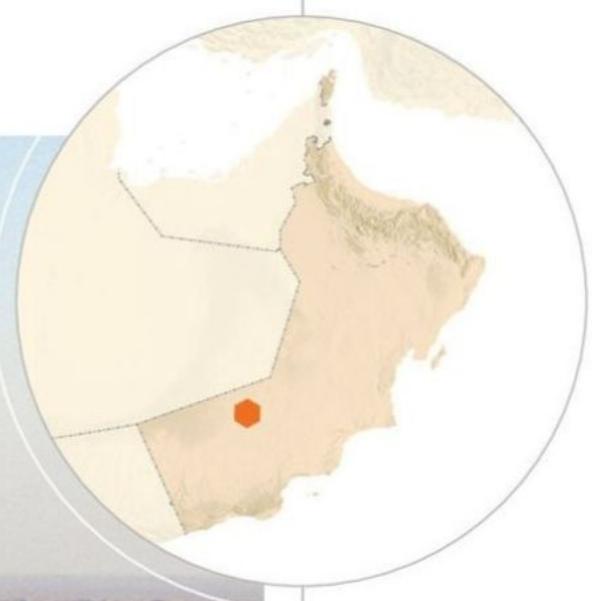


Lukas Bischoff / EyeEm / Getty-Images



[ENVIE D'AILLEURS | OMAN]





DANS L'OCÉAN DE DUNES DU RUB AL-KHALI

Gare à ne pas perdre de vue la seule piste qui, après l'oasis de Shisr, traverse le Rub Al-Khalid, le «Quart vide» en arabe ! Seule une petite partie de cet immense désert de sable (l'équivalent de la superficie de la France) partagé entre l'Arabie saoudite, le Yémen et les Emirats arabes unis s'étend sur le territoire d'Oman. Jadis, les caravanes de dromadaires franchissaient cette mer de dunes sans cesse redessinées par le vent pour transporter l'encens vers le nord de la péninsule Arabique.

Ahmed Altoqi

[ENVIE D'AILLEURS | OMAN]





LE FASTE DE LA MOSQUÉE DU SULTAN QABOUS

Il a fallu six ans pour construire la Grande Mosquée du sultan Qabous, lequel régnait sur Oman de 1970 à sa mort en 2020. Inauguré en 2001 à Mascate, le lieu de prière accumule les superlatifs. Capable d'accueillir 20 000 fidèles, il arbore cinq minarets en référence aux cinq piliers de l'islam, et, suspendu au dôme central (orné de vitraux *made in France*), un lustre de huit mètres de diamètre et de quatorze mètres de haut. Le mastodonte, qui pèse huit tonnes, est serti d'or et de cristal Swarovski.





LE FORT NAKHAL, UN BASTION IMPRENABLE

Cette sentinelle de pierre adossée aux monts Hajar est l'une des plus grandes forteresses d'Oman, qui en compte environ cinq cents. Son nom viendrait de *nakheel*, qui signifie « datte » en arabe. Edifiée sur un promontoire rocheux, elle semble surgir de la palmeraie ! Ses fondations remontent à l'ère préislamique, mais elle fut maintes fois transformée, le pays ayant souvent affaire aux raids des Ottomans autour du XVI^e siècle. Ses six tours et ses remparts hauts de trente mètres datent, eux, du XVII^e siècle.



Tuili et Bruno Morandi / hemis.fr





À NIZWA, LE NÉGOCE ÉLEVÉ AU RANG D'ART

Tous les vendredis matin, le même rituel se déroule sur le marché aux bestiaux de Nizwa. Cette ville, située à 150 kilomètres au sud-ouest de Mascate, fut la capitale du sultanat aux VI^e et VII^e siècles. Là, non loin du fort du XV^e siècle, les éleveurs, vêtus de la *dishdash* – l'habit traditionnel des Omanais –, font parader chèvres, moutons ou dromadaires et en négocient âprement le prix. Dans un manège dont eux seuls connaissent les codes, les hommes marchandent tout en exécutant des tours de piste avec leurs bêtes.



Maude Bardet

[ENVIE D'AILLEURS | OMAN]





LES «FJORDS» TROPICAUX DE MUSANDAM

Pour atteindre la crique enchanteresse de Khor Nadj, pas d'autre choix que de se lancer à l'assaut de cette route pleine de lacets. Un littoral dentelé qui évoque les fjords scandinaves et qui a valu à Musandam

le surnom de «Norvège d'Arabie».

Cette péninsule omanaise enclavée en territoire émirati forme une pointe faisant face au détroit d'Ormuz.

L'Iran est de l'autre côté, à cinquante kilomètres. Les fonds marins préservés sont le domaine des dauphins, des raies manta et des requins.



Cristian Andriana / Getty Images



Le nom de Haitham ben Tariq se trouvait à l'intérieur d'une enveloppe scellée, qui ne fut ouverte que le 11 janvier 2020, un jour après la mort de son cousin Qabous ben Saïd à l'âge de 79 ans. Sans descendance, l'ancien sultan d'Oman, avait, par ce document posthume, confié le trône à son parent parmi quelque quatre-vingts prétendants. Depuis, le portrait de Haitham ben Tariq s'affiche, immense, le long des routes et jusque dans le hall des hôtels... Mais sur bon nombre de ces photos au fond rouge, blanc et vert – les couleurs nationales –, figure aussi son illustre prédecesseur qui, après un règne d'un demi-siècle, est considéré par les Omanais comme le père de la nation. Signe qui ne trompe pas : le 23 juillet, jour de l'accession de Qabous au pouvoir, continue d'être fêté comme le jour de la Renaissance. Lors de son premier discours, le nouveau monarque, âgé de 67 ans, a d'ailleurs promis de marcher dans les pas de son illustre cousin : «Nous allons suivre la voie tracée par le sultan défunt», a-t-il affirmé ce jour-là.

Une voie qui a valu à Oman une réputation : celle d'être la «Suisse du golfe Persique». Le pays n'est pourtant pas une référence en matière de démocratie, toute critique du sultan

L'exception omanaise

OMAN CULTIVE SON IMAGE DE «SUISSE DU MOYEN-ORIENT». DIPLOMATIE, SOCIÉTÉ, RELIGION... À LA FOIS PAISIBLE SULTANAT ET RÉGIME AUTORITAIRE, CE PAYS DU GOLFE NE FAIT RIEN COMME LES AUTRES.

y étant possible de prison. L'expression fait plutôt allusion à l'exception omanaise au sein des pétromonarchies du Golfe. D'abord, le pays n'a pas transformé son or noir en forêt de gratte-ciel tape-à-l'œil. Avec ses nombreux petits édifices blanchis à la chaux, embellis d'arches et de dômes, entourés de jardins et de palmiers, la capitale, Mascate, cultive au contraire une tradition architecturale héritée de son riche passé maritime, quand le sultanat dominait, à son apogée (entre les XVIII^e et XIX^e siècles), un vaste empire commercial de Zanzibar au sous-continent indien. Les Omanais d'aujourd'hui sont le reflet de cette mosaïque de cultures et nombre d'entre eux mêlent les origines arabes, indiennes, baloutches, africaines... Sur le plan religieux aussi, le pays est une exception, car la majorité des habitants, ni sunnites ni chiites, se réclament de l'ibadisme, religion officielle à Oman et courant très ancien de l'Islam, dont les tenants rejettent ouvertement le fanatisme.

Surtout, le sultanat a choisi de jouer la carte de la neutralité dans une région troublée. A l'écart des conflits armés entre Israël et le monde arabe depuis 1948, il est aussi resté en retrait lors du conflit Iran-Irak (1980-1988) et fut l'un des rares pays arabes à conserver des relations avec l'Irak lors de la guerre du Golfe, ainsi qu'avec la Syrie depuis le début de la guerre civile en 2011. Oman est également le seul Etat membre du Conseil de coopération du Golfe à ne pas participer à la coalition militaire au Yémen contre les rebelles houthis, des chiites soutenus par Téhéran. Ceci explique peut-être cela, il partage avec l'Iran les côtes du très sensible détroit d'Ormuz, par lequel transite un tiers du trafic maritime pétrolier mondial. «Sa position stratégique le place sous la protection de grandes puissances comme les Etats-Unis», souligne Jean-Paul Ghoneim, chercheur à l'Institut des relations internationales et stratégiques, spécialiste des pays du Golfe. Le sultanat a d'ail-



Balkis Press/Abacapress.com

Haitham ben Tariq

A 67 ans, le nouveau sultan d'Oman est monté sur le trône en 2020, après la mort de son cousin, Qabous ben Saïd. Coiffé du traditionnel *muzzar* (turban de laine), il porte à la ceinture le *kandjar*. Ce poignard à lame recourbée figure, avec deux épées croisées, sur le drapeau et les armoiries du pays.

Leurs accueilli des négociations secrètes entre Washington et Téhéran, qui ont abouti en 2015 à la signature de l'accord sur le nucléaire iranien. Protectorat britannique de 1891 à 1970, Oman entretient aussi des liens étroits avec le Royaume-Uni : Qabous étudia à l'Académie royale militaire de Sandhurst, et l'actuel sultan est diplômé d'Oxford.

Dans les années 1970, c'est le pétrole qui plaça ce pays, jadis très peu développé et isolé sur la scène internationale, sur la liste des puissants. L'exploitation de l'or noir avait débuté dans les années 1960, mais elle fut accélérée par Qabous, qui utilisa ensuite cette manne pour sortir Oman du Moyen Age, moderniser le système de santé, l'éducation (le sultanat affichait 96 % d'alphabetisation en 2018) et bâtir routes, ports, et aéroports. L'espérance de vie des Omanais est passée de 50 ans en 1970 à 78 ans en 2020. Le sultan a également accordé certains droits aux femmes, qui n'ont pas l'obligation

de porter le voile, même si la plupart d'entre elles le font, peuvent voter et être élues depuis 1997, conduire (mais pas véhiculer un homme) ou s'opposer à un mariage arrangé (mais pas voyager hors des frontières du sultanat sans l'autorisation d'un homme de la famille).

OBJECTIF D'ICI À 2040 : QUADRUPLER LE NOMBRE DE TOURISTES

A Mascate, à quelques pas des eaux chaudes du golfe d'Oman, se dresse l'Opéra royal, un édifice majestueux inspiré du fort de Jabrin, célèbre forteresse édifiée au XVII^e siècle non loin du djebel Akhdar. Inauguré en 2011, il ouvrira cette année sa dixième saison avec *Rigoletto*, de Verdi. C'est Qabous, féru de culture et grand mélomane, qui avait lancé la construction de cet écrin de 1 100 places, premier opéra du golfe Persique. Et les projets de ce type, l'homme n'en manquait pas. Tourisme (objectif, onze millions de visiteurs à l'horizon 2040, presque quatre fois plus qu'en 2018),

agriculture, pêche, extraction minière, logistique portuaire, économie verte... Conscient de la dépendance du pays aux hydrocarbures (pétrole et gaz), qui représentent environ 75 % des recettes budgétaires du pays, l'ancien sultan avait lancé en 2019 un plan de diversification économique baptisé Vision 2040. Le chômage des jeunes, officiellement de 15 % – la Banque mondiale évoque plutôt 49 % –, est préoccupant pour le pouvoir, d'autant que le pays fut lui aussi secoué par un mouvement de protestation dans la foulée des «printemps arabes» de 2011 avec comme revendications l'emploi et la lutte contre la corruption. A l'époque, la répression fit au moins trois morts, et quelque 200 militants, blogueurs, journalistes et avocats furent arrêtés. Le sultan lâcha cependant du lest en créant des emplois, certains étant réservés aux Omanais (les taxis par exemple).

Ces derniers temps, la chute des prix du pétrole ainsi que les restrictions sanitaires dues à la pandémie de Covid-19 ont mis à mal les caisses de l'Etat. Le pouvoir envisage même aujourd'hui d'établir un impôt sur le revenu, une mesure inédite dans le Golfe. Les défis ne manquent pas pour le nouveau sultan, qui, un an après son accession au trône, a désigné son héritier : son fils aîné et actuel ministre de la Culture, de la Jeunesse et des Sports, le prince Sayyid Theyazin, 31 ans. Comme son père diplômé d'Oxford (en sciences politiques), le jeune homme partage entre autres avec lui la passion du football. «Cette désignation lève toute spéculation sur son successeur, comme ce fut le cas lors de la longue fin de règne de Qabous», souligne Jean-Paul Ghoneim. Et elle assure continuité et tranquillité au sultanat d'Oman. La recette de la prospérité. ■

NORA SCHWEITZER



De juin à septembre, la mousson couvre le Dhofar d'un tapis émeraude, qui s'effacera ensuite pour ne laisser qu'un sol nu et ocre.



Le Dhofar, paradis vert du sultanat

ENTRE MER ET DÉSERT, L'ÉTÉ, CETTE PROVINCE MÉRIDIONALE EST UN PETIT PARADIS : ALORS QUE LE RESTE DU GOLFE SUFFOQUE, ON Y VIENT POUR SON CLIMAT, SA DOUCEUR DE VIVRE, MAIS AUSSI POUR SON PATRIMOINE, LIÉ AU COMMERCE DE L'ENCENS.

En quelques semaines, les pluies du *khareef* métamorphosent le paysage

C
haude et transparente, la rivière s'écoule paisiblement sous un ciel azur, entre des berges où la nature foisonne. Soudain, des cris et de brèves mélodies retentissent au loin, puis un bruit de cavalcade, annonçant un troupeau de dromadaires, qui s'engouffre au petit trot dans le cours d'eau, éclaboussant tout sur son passage. Fusil à l'épaule, cartouchière autour de la taille et turban sur la tête, Abdallah al-Mashani surgit à son tour de l'épaisse végétation. En cette après-midi torride, l'éleveur a emmené ses cinquante bêtes s'abreuver dans le *wadi* Darbat, l'une des plus belles vallées du Dhofar. «Par ces sons, je leur ai indiqué qu'il y a de l'eau et qu'ils pouvaient venir en sécurité», explique l'homme.

En ce mois d'octobre, les montagnes du Dhofar bouillonnent de vie. Partout, sur les sentiers comme sur les routes goudronnées, on croise des dromadaires, des chèvres et même des vaches laitières. Comme Abdallah, des centaines d'éleveurs réunissent leurs trou-

peaux pour profiter des riches pâturages laissés par les pluies du *khareef*, la saison des pluies de mousson qui s'étend entre juin et septembre dans cette région, la plus vaste d'Oman, située dans l'extrême sud du sultanat, à la frontière avec le Yémen et l'Arabie saoudite. Une rareté dans l'aride péninsule Arabique. Les montagnes du Dhofar, le djebel Samhan, le djebel Al-Qara et le djebel Al-Qamar, qui culminent à 1 800 mètres, sont alors noyées sous les nuages. En trois à quatre semaines, le *khareef* métamorphose le paysage. Le sol d'ordinaire des plus secs se recouvre d'une végétation d'un vert éclatant, impensable le reste de l'année : on y trouve alors certaines graminées poussant très vite, comme *Themeda quadrivalvis*, qui produit des fleurs dans les cinq semaines suivant la germination, *Sporobolus spicatus*, qui forme des tapis de touffes vertes, ou encore *Dichanthium annulatum*, reconnaissable à ses fleurs pourpres.

ABDALLAH PORTE UN FUSIL, AU CAS OÙ IL CROISERAIT UN LÉOPARD D'ARABIE

Durant cette période, les précipitations et la boue rendant le terrain montagneux impraticable pour les dromadaires, les éleveurs font descendre leurs bêtes vers la plaine côtière. Et ce n'est qu'à l'issue de la mousson, lorsque la terre s'assèche et que le soleil est revenu, qu'ils s'accordent sur la date de la *khatla* : le jour où tous remontent dans les hautes terres afin que les troupeaux profitent équitablement des pâtures. Comme aujourd'hui,

les milliers de dromadaires convergent alors vers les vallées verdoyantes, guidés par les éleveurs perpétuant cette transhumance au rythme des chants traditionnels [voir encadré].

A 47 ans, Abdallah al-Mashani ne manquerait pour rien au monde cette saison des pâturages, appelée *sarb*. Pendant des siècles, l'élevage a constitué la principale activité des Jabbali comme lui, les populations tribales des montagnes du Dhofar. Aujourd'hui, même s'ils occupent aussi des postes dans l'Administration ou dans le secteur privé, ils restent attachés à leur culture et parlent couramment le jabbali shehri, une langue sémitique non écrite aux origines antérieures à l'arrivée de l'arabe. En temps normal, Abdallah est responsable commercial dans une banque à Taqah, à trente kilomètres du *wadi* Darbat, mais il prend tous ses congés à cette période pour accompagner son troupeau. «Le *sarb* est le plus beau moment de l'année, assure-t-il. Quand je vois mes animaux rassasiés et en pleine santé, je suis heureux.» Ses quatre fils partagent la même passion : de Khaled, l'aîné de 24 ans, à Ahmed, le cadet de 10 ans, tous s'occupent des bêtes après l'école ou le travail. Comme leur père, ils arborent la *sabeegha*, un tissu teint à l'indigo qui s'enroule autour des épaules, et le *shemagh*, un turban orné de pompons. Abdallah et son aîné portent aussi des fusils, par précaution, pour tirer en l'air au cas où ils croiseraient un léopard ou un loup d'Arabie, deux espèces menacées d'extinction, qu'il est rare de rencontrer. Pour le ➤



La source de Sahalnawt est l'une des plus belles du Dhofar. La région en compte 360, alimentées chaque année par la mousson.



En été, hommes et animaux cherchent la fraîcheur dans le Dhofar. Les touristes affluent de tous les pays du Golfe, comme ici dans le *wadi* Darbat.



Durant le *khareef*, le paysage est cotonneux, nimbé de brouillard par les pluies venues d'Inde. Pour les Omanais qui se réfugient dans les djebels boisés près de Salalah, c'est une période de répit et de pique-niques.

► père de famille, maintenir sa présence sur ces terres est une question de survie : «J'ai hérité ce troupeau de mes parents, explique-t-il. Ces dromadaires représentent l'âme de mes ancêtres, et j'espère que mes enfants continueront dans cette voie. Sans chameaux dans le Dhofar, notre vie serait terminée. On perdrait notre identité. J'espére que l'équilibre sera maintenu entre éleveurs et visiteurs pour que tout le monde profite de ces lieux.»

Si Abdallah évoque les touristes, c'est parce que le *wadi* Darbat est un site très fréquenté pendant le *khareef* : le microclimat exceptionnel de la mousson a fait du Dhofar une destination privilégiée des pays du Golfe. En plein été, pendant que le reste de la péninsule Arabique étouffe sous une chaleur frisant 50 °C, la température n'y excède pas 30 °C, et les reliefs couverts de brume, les cascades et les rivières débordantes attirent des milliers de Saoudiens, Emiratis, Qatari et Koweïtiens en manque de fraîcheur.

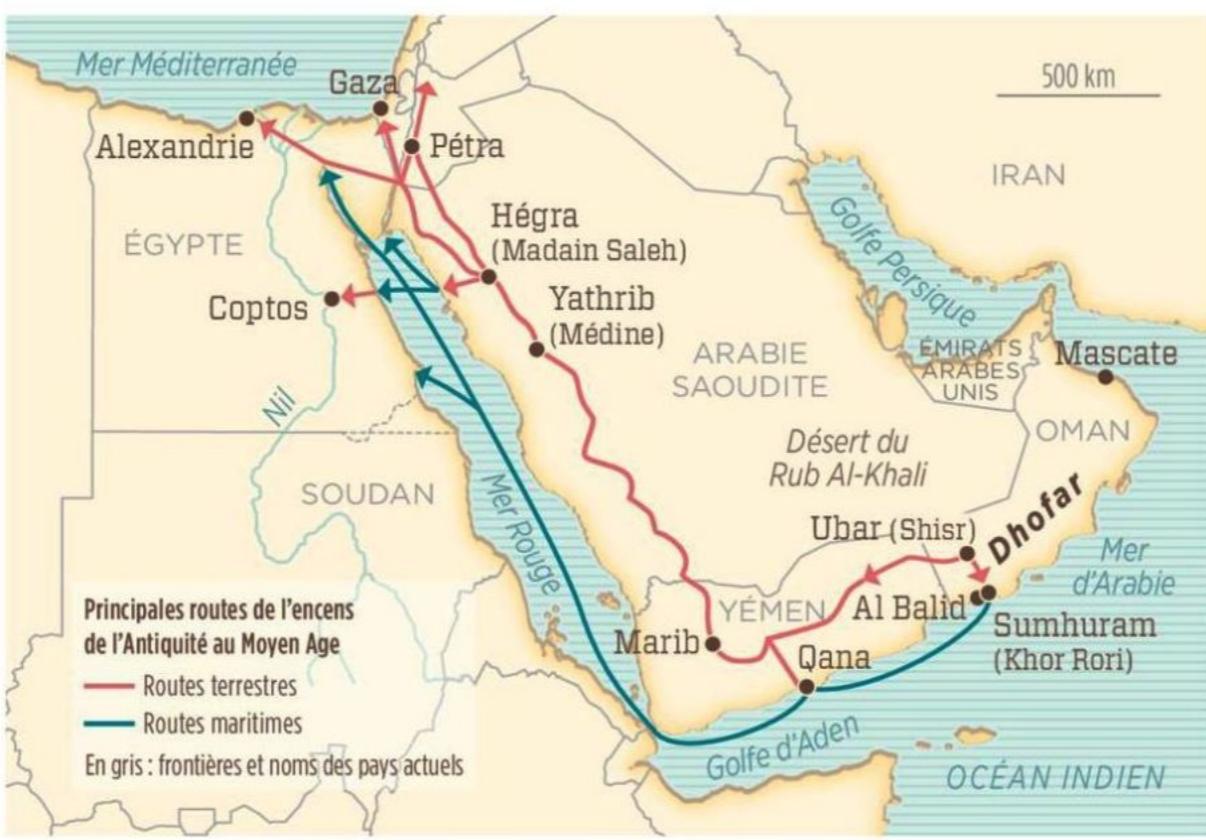
Le *wadi* Darbat se transforme en parc d'attractions géant pour les familles, qui se pressent pour pique-niquer sous la bruine ou faire un tour de pédalo. «On se croirait en Suisse ou en Ecosse, s'amuse Ahmed al-Mahri, 30 ans, guide touristique natif de la région. A partir de 10 heures, la police bloque la route du *wadi*, car c'est la cohue.»

LES PLANTATIONS DU BORD DE MER EMBAUVENT LE COCO ET LA PAPAYE

En 2019, Salalah, la capitale du Dhofar, a reçu plus de 766 000 touristes pendant le *khareef*. Avec la pandémie de Covid-19 et la fermeture des frontières, l'été 2021 a surtout vu des Omanais y affluer, en provenance du nord du pays. En cette mi-octobre, le Dhofar a retrouvé son calme. Les loueurs de barques et les marchands de souvenirs, souvent des immigrés bangladais, ont du mal à trouver des clients. Seuls le blattement des dromadaires et le meuglement des vaches résonnent dans la vallée. Pourtant, sous le

ciel azur, avec son eau turquoise et translucide, le *wadi* Darbat ressemble à un lagon de carte postale.

A une cinquantaine de kilomètres à l'ouest, Salalah a elle aussi retrouvé sa sérénité. Entre deux saisons, la deuxième ville du pays (200 000 habitants) a des airs de station balnéaire tropicale assoupie, avec ses allées de cocotiers et ses plages de sable blanc désertes baignées par la mer d'Arabie. Les températures sont délicieuses pour un mois d'octobre : 32 °C en journée, 27 °C la nuit. Dans le centre-ville, les larges artères sont presque vides. Aérée, à taille humaine et débordante de végétation, Salalah est une ville où l'on respire. Les plantations du bord de mer embaument le coco et la papaye. Très fertile, la plaine de Salalah nourrit le pays grâce à sa riche production agricole. Les ouvriers indiens escaladent les cocotiers à mains nues et font descendre les régimes de noix à l'aide de cordes. Les fruits se dégustent aussitôt, dans les petites ➤



L'ENCENS, UN TRÉSOR MILLÉNAIRE AUX EFFLUVES ITINÉRANTS

Perchée sur une colline du parc Al-Riyam, au-dessus de la corniche de Mutrah à Mascate, se dresse une étonnante structure de béton blanc : un brûleur à encens haut de vingt-cinq mètres. Le gigantisme du monument indique l'importance que revêt la précieuse résine dans le sultanat. Car son commerce fit la fortune

des cités antiques d'Oman. Entre le IV^e siècle av. JC et le XVI^e siècle apr. JC, les navires chargés d'encens partaient des ports de la côte du Dhofar – d'abord Sumhuram (aujourd'hui Khor Rori), puis Al Balid – et remontaient la mer Rouge vers l'Egypte et la Méditerranée. A terre, ce sont les caravanes de dromadaires qui transportaient les cristaux parfumés à travers l'immense désert du Rub Al-Khalî, via l'antique Ubar (Shisr), puis l'actuel Yémen.

► échoppes installées sur les trottoirs. On sirote l'eau de coco à la paille, dans la noix fraîchement ouverte, en savourant de petites bananes acidulées.

Toute autre ambiance sur la route 47 qui file vers l'ouest : là, des portiques gigantesques et d'énormes grues manipulent des milliers de conteneurs dans le terminal de Salalah, l'un des plus grands ports en eau profonde au monde. Stratégiquement situé sur la voie maritime reliant l'Asie à l'Europe, il dessert aussi les marchés d'Afrique de l'Est, du Golfe et du sous-continent indien. New York n'est qu'à quinze jours de navigation, Singapour à huit.

Et le sultanat ambitionne d'attirer plus d'investisseurs, grâce à la zone franche créée en 2006. Le temps où le Dhofar était enclavé et sous-développé est révolu : longtemps délaissée par le pouvoir central, la région fut frappée par la guerre civile qui opposa de 1964 à 1976 les communistes du Front de libération du Dhofar au gouvernement. Aujourd'hui, elle semble prendre sa revanche sur le passé.

En continuant trente kilomètres à l'ouest, d'abruptes falaises ocre tombent à pic dans la mer d'Arabie. Sauvage et peu urbanisée, cette côte recèle de très belles plages prisées pour leur

sable fin. A Mughsayl et Fazayih, on se baigne au milieu de l'immensité, avec pour seule compagnie de grandes colonies d'oiseaux aux noms poétiques, comme le grand-verdier d'Arabie, aux ailes d'or, ou le blongios de Chine, au long bec. Grâce à ses eaux chaudes et à son climat doux toute l'année, le littoral de Salalah est devenu une destination hivernale appréciée de la clientèle européenne. Sur la côte, les hôtels de luxe ont poussé, d'autres sont en projet. A vingt kilomètres à l'est de la ville, le village balnéaire de Hawana Salalah compte un millier de chambres d'hôtel et des villas de luxe à vendre ou à louer. Porté par l'entreprise publique Omran, premier investisseur national dans le domaine hôtelier, ce complexe haut de gamme est la vitrine des ambitions du Dhofar en termes de tourisme, lequel est devenu l'un des principaux secteurs économiques du pays. Et ce n'est pas fini. «Nous souhaitons accroître les infrastructures et promouvoir la destination à l'étranger, explique Hamid al-Shahri, membre du conseil d'administration de la Chambre de commerce et d'industrie locale. Notre objectif est de pérenniser la saison hivernale en développant la randonnée en montagne et la pêche en mer. Nous avons des paysages variés dans un rayon de 200 kilomètres : mer, montagne et désert. Pendant le khareef, nous sommes la seule région verte du Golfe, et, en hiver, nous avons à la fois les plages et l'ambiance désertique avec le Rub Al-Khalî. C'est exceptionnel.»

Dans le souk Al-Hafah, au cœur de Salalah, les vendeurs se demandent quand les bateaux de croisière accosteront à nouveau. Avant la pandémie, ce marché était une halte très fréquentée par les voyageurs. Sur ses étals se trouve le trésor millénaire du Dhofar : l'encens. De jour comme de nuit, sa subtile fumée embaume les allées de son odeur entêtante. Cette résine extraite de *Boswellia sacra*, un petit arbre abondant dans les vallées du Dhofar, a rendu la région célèbre dans le monde entier bien avant ses plages ➤



Le parfum entêtant des cristaux d'encens, issus de la résine du *Boswellia sacra*, emplit les allées du souk Al-Hafah de Salalah.



Noix de coco, bananes, papayes... Côté mer, les routes du Dhofar sont bordées d'étals débordant de fruits tropicaux. La plaine de Salalah, très fertile grâce au microclimat local, exporte sa production dans tout le sultanat.

► et ses cocotiers. Dans l'Antiquité, ce produit prisé des Egyptiens, des Grecs et des Romains [voir encadré] était chargé dans le port de Sumhuram, puis transporté vers la Méditerranée. Aujourd'hui, l'encens est toujours une institution du sultanat ancrée dans la vie quotidienne. Dans sa boutique du souk, Khouloud al-Taysiriya, 34 ans, voit passer des Occidentaux en hiver, des clients du Golfe pendant le *kharraf* et des Omanais toute l'année. «L'encens est présent dans chaque maison du pays, dit-elle. On le brûle pour purifier nos intérieurs et parfumer nos vêtements.» La résine de qualité supérieure, appelée *hojari*, reconnaissable à sa couleur claire et dont le prix peut atteindre soixante-dix euros le kilo, est surtout appréciée pour ses propriétés médicinales. «On l'utilise pour traiter les problèmes respiratoires chez les personnes âgées et les enfants, ou pour renforcer le système immunitaire, affirme la commerçante. On le mâche comme du chewing-gum ou

on plonge un morceau dans une bouteille d'eau et on le laisse reposer une nuit. Ensuite, on boit un verre matin et soir.» Dans les échoppes d'Al-Hafah, à côté des sacs de *hojari*, les étagères débordent de flacons brillants et colorés. Crèmes, lotions, parfums... l'huile obtenue à partir de la résine se décline désormais en une multitude de cosmétiques. De remède du quotidien, l'encens du Dhofar s'affiche désormais comme un produit haut de gamme.

6 000 JEUNES ARBRES À ENCENS ONT ÉTÉ PLANTÉS DANS LE WADI DAWKAH

Amouage, maison de parfums de luxe fondée à Oman en 1983, en a fait l'un de ses ingrédients phares. «L'encens omanais est exceptionnel d'un point de vue olfactif, souligne Renaud Salmon, le Monsieur «expérience client» de cette entreprise, de passage à Salalah pour faire découvrir ce produit à des parfumeurs français. Il présente à la fois des notes de tête – les plus fugaces –, des notes de cœur – de

densité moyenne – et des notes de fond, qui peuvent persister vingt-quatre heures. Ce caractère évolutif le rend unique. C'est une sorte de mini-parfum à lui seul.» L'encens utilisé par Amouage vient à 30 à 40 % du Dhofar, «le reste, du Yémen et de Somalie, où la filière est beaucoup plus organisée, poursuit Renaud Salmon. Nous espérons, en partenariat avec les communautés locales et les autorités, développer à Oman une filière plus professionnelle et plus industrialisée pour produire un encens de très haute qualité et à forte valeur ajoutée, en respectant l'environnement.»

En attendant, Oman peut déjà compter sur les revenus touristiques liés au précieux trésor du Dhofar. Depuis l'an 2000, quatre sites sont inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité sous l'appellation «Terre de l'encens». Sur la côte, les ruines des anciens ports d'exportation de Sumhuram (IV^e siècle av. JC-V^e siècle apr. JC) et d'Al Balid (VIII-XVI^e siècle) ont été

aménagées pour recevoir les visiteurs. Dans des salles modernes du musée attenant, à travers des films et des maquettes en 3D, on découvre l'histoire de cette résine miracle qui a fait la prospérité du Dhofar. Mais pour voir les fameux arbres à encens de ses propres yeux, rien de plus simple. A partir de Salalah, on suit la route 31 en direction de Thumrait. Très vite, on quitte la plaine côtière pour grimper à l'assaut des montagnes du djebel Al-Qara. Deux voies de chaque côté, du goudron neuf, et quasiment personne, à part quelques dromadaires insouciants. Au bout de quarante kilomètres apparaît la réserve naturelle du *wadi* Dawkah. Dans la vallée se dressent plus de 6 000 jeunes arbres plantés par les autorités, et environ 1 200 spécimens anciens, dont certains poussent ici depuis plus d'un siècle. Le climat unique, à la fois humide grâce aux nuages de la mousson et désertique avec des températures élevées, a favorisé leur croissance. Créée en 2005, cette réserve destinée au tourisme et à la recherche scientifique pourrait servir de modèle à d'autres projets. «Le gouvernement veut créer de nouvelles plantations ouvertes aux investisseurs pour exploiter l'encens, explique Ahmed al-Awaid, directeur de la réserve. Ce produit va acquérir de plus en plus de valeur pour ses propriétés cosmétiques et médicales. Notre objectif est d'en faire une ressource économique majeure pour le Dhofar.»

Pour poursuivre le voyage sur la route de l'encens, il faut rouler sur 130 kilomètres en direction du nord. On entre alors dans les plateaux désertiques, troisième grand ensemble géographique du Dhofar après le littoral et les massifs montagneux, sillonné par des troupeaux de dromadaires noirs, en liberté dans ces espaces infinis. Puis soudain surgit le site de Shisr. Riche en eau, cette oasis a joué un rôle important dans l'Antiquité, car elle était la dernière étape des caravanes chargées d'encens avant la traversée du désert du Rub Al-Khali, «le Quart vide» en arabe, une des plus



Nora Schweitzer

DANS LES MONTAGNES, APRÈS LA MOUSSON, VIENT LE TEMPS DES POÈTES

Pendant le *sarb*, la saison qui suit la mousson où les troupeaux profitent des pâturages, les vallées du Dhofar résonnent de puissantes voix aiguës. Les Jabbali, tribus d'éleveurs vivant dans les montagnes (*djebel*, en arabe), se réunissent alors à la nuit tombée pour des veillées poétiques. Par groupes de deux, les hommes dialoguent en vers chantés *a cappella*. Dans cette coutume ancestrale, appelée *enana*, il convient de manier l'art de la métaphore :

«On compare, par exemple, l'être aimé à un nuage gorgé de pluie, car la pluie symbolise chez nous le bonheur», explique Ali al-Mashani, spécialiste des arts populaires du Dhofar. Aujourd'hui, les vers s'envoient même sur des groupes de réseaux sociaux : «Un seul poème peut recevoir jusqu'à 200 réponses !» souligne le chercheur.

grandes étendues de sable au monde. En effet, seule une partie de la précieuse résine était acheminée par bateau, le reste était transporté à dos de dromadaire vers Shabwa (dans l'actuel Yémen), Médine et Hégra (aujourd'hui en Arabie saoudite), Pétra (Jordanie) puis Palmyre et Damas (Syrie), Bagdad et Bassorah (Irak), le long de multiples routes. Aujourd'hui, il ne reste que des vestiges de la cité identifiée par les archéologues comme l'antique Ubar, que Lawrence d'Arabie appelait «l'Atlantis des sables». A partir d'ici, plus de route goudronnée. Le 4 x 4 s'engouffre sur une piste interminable.

De chaque côté, l'horizon vide et impénétrable. Enfin apparaissent les dunes du Rub Al-Khali, l'un des lieux les plus inhospitaliers de la planète, qui s'étend surtout de l'autre côté de la frontière, en Arabie saoudite. Devant nous se dressent les dunes orange, telles des montagnes infranchissables. Au premier obstacle, le 4 x 4 s'enlisit comme un jouet ridicule. Il nous faudra plus de deux heures pour le désensabler. Le temps de contempler l'immensité et d'imaginer les caravanes d'encens transportant l'or du Dhofar, écrin de verdure aux portes du désert. ■

NORA SCHWEITZER



Aujourd'hui, c'est pour le plaisir que les Omanais embarquent sur ces boutres aux voiles triangulaires, qui firent autrefois la fortune du sultanat.

Un peuple de navigateurs

OMAN ET LA MER, C'EST UNE VIEILLE HISTOIRE D'AMOUR. FORT DE CETTE CULTURE MULTIMILLÉNAIRE, LE PAYS S'EST FAIT UN NOM DANS L'UNIVERS DE LA VOILE. AVEC DÉSORMAIS DES FEMMES POUR FIGURES DE PROUVE.

Penchée en arrière, la moitié du corps au-dessus de l'eau, Marwa al-Khaifi tire avec vigueur sur l'écoute de la grand-voile. Les yeux cachés sous sa visière noire, elle surveille l'orientation du trimaran rouge et blanc par rapport au vent. A ses côtés, sa coéquipière, Ibtisam al-Salmi, tient la barre. Sous les rayons du soleil couchant, ces deux navigatrices professionnelles de 27 et 30 ans s'entraînent au large de Mussanah, dans les eaux chaudes

du golfe d'Oman, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Mascate. Elles font partie de l'équipe de compétition internationale d'Oman Sail, une organisation créée en 2009 par le sultan d'alors, Qabous ben Saïd, pour raviver le patrimoine maritime omanais et promouvoir le sultanat dans le monde à travers la voile.

UN OUTIL DE *SOFT POWER* UTILISÉ DEPUIS DES SIÈCLES

En 2012 a ainsi été constituée une équipe féminine omanaise, une première dans le pays et dans le Golfe. «Nous avons ouvert la voie, c'était une idée nouvelle pour la société, se souvient Ibtisam al-Salmi, qui en fait partie depuis le début. Nous avons inspiré nos voisines : maintenant, des femmes pratiquent la voile à Bahreïn, au Koweït... C'est une fierté immense pour nous.» Donner une image jeune et ouverte du sultanat, tel est l'objectif revendiqué : «Nous avons voulu casser des stéréotypes sur la place de la femme dans le

monde arabe», affirme Assim al-Saqri, directeur de la communication d'Oman Sail, organisation devenue une vitrine du pays. Ici, la navigation est d'ailleurs un outil de *soft power* depuis bien longtemps...

Ancré au carrefour de la péninsule Arabique, de l'Afrique et de l'Inde, le sultanat d'Oman, qui possède environ 1 800 kilomètres de côtes, est historiquement tourné vers la mer. Déjà au III^e millénaire av. JC, des textes cunéiformes sumériens évoquaient le «pays de Magan» – situé par les archéologues dans le Nord, sur le golfe d'Oman –, un territoire riche en cuivre, qui exportait son minerai par voie maritime vers la Mésopotamie, le pays de Dilmun (actuels Bahreïn et Koweït) et la vallée de l'Indus. Les navigateurs utilisaient alors les vents de mousson pour se déplacer entre ces côtes. Au fil des siècles, ils voyagèrent de plus en plus loin sur les mers grâce aux bouteurs, des voiliers en bois «cousus», c'est-à-dire dont les éléments de la coque étaient liés entre eux par ➤

► des fibres végétales. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le sultanat dominait un vaste empire maritime qui s'étendait du Baloutchistan (actuel Pakistan) au littoral de l'Afrique orientale. Sous le règne du sultan Saïd ben Sultan al-Busaidi (1804-1856), Oman s'enrichit grâce au commerce des épices, des pierres précieuses, de l'or, de l'ivoire, mais aussi des esclaves, qui transitaient entre Afrique, péninsule Arabique et Asie. La flotte comptait plus de cent navires, faisant d'elle la deuxième plus importante du Golfe et de l'océan Indien après la flotte britannique.

Deux siècles plus tard, passée des boutres de bois aux trimarans en carbone, la navigation omanaise est entrée dans l'ère de la haute technologie. Et le sultanat s'est fait une place dans le circuit de la voile. «Quand c'est l'hiver en Europe, nous avons des conditions idéales pour naviguer : 10 à 15 noeuds de vent, soleil, mer calme et une moyenne de 30 °C», souligne Assim al-Saqri. Une cité sportive a été construite à Mussanah. Avec son hôtel quatre étoiles de 320 chambres et sa marina capable d'accueillir cinquante-six bateaux, ce complexe permet à Oman d'organiser de nombreux événements autour des sports nautiques : championnats asiatiques de planche à voile en octobre dernier ou championnat du monde de voile pour les jeunes (un millier de participants de soixante-cinq pays) en décembre. Oman Sail s'offre même le coaching de grands marins, comme le Français Franck Cammas en 2019.

A travers des compétitions de haut niveau, comme Sailing Arabia-The Tour, organisée chaque année au large des côtes omanaises, Oman Sail entend accroître les compétences des habitants dans un sport indissociable de l'histoire du pays. Dans le quartier d'Al-Mouj, à Mascate, le portrait de Mohsin al-Busaidi s'affiche dans le hall d'entrée de l'organisation, à côté de ses trophées. En 2009, cet Omanais est devenu le premier Arabe à faire le tour du monde à la voile sans escale. Une fierté pour un pays qui cherche à mettre en valeur son riche passé maritime. *Baghla, ghanjah, sambouk, bhum, shu'i, badan...* L'histoire de la navigation à Oman s'est écrite à travers ces différents bateaux à voile, développés au fil du temps. Commerce, pêche, transport de passagers, chaque embarcation avait sa fonction.

Aujourd'hui, pour voir les derniers exemplaires de ces navires, il faut prendre la route de Sour, à 200 kilo-

A Sour, les boutres des frères Al-Araimi sont «cousus main»

mètres au sud-est de Mascate. Avec sa corniche agréable, sa longue plage et sa lagune bordée de maisons blanches, c'est une cité entièrement ouverte sur la mer, où le bleu contraste avec l'ocre des montagnes environnantes. Situé sur la côte du golfe d'Oman, cet ancien grand port de commerce avec l'Afrique orientale reste réputé pour son savoir-faire en matière de construction de boutres. Jusque dans les années 1990, il y avait plus de dix chantiers navals sur cette plage. Mais faute de commandes, ils ont fermé les uns après les autres. Désormais, la plupart des pêcheurs utilisent des bateaux en fibre de verre, moins chers et nécessitant moins d'entretien. Quant aux voiliers

de commerce, ils ont été remplacés par les cargos. Les boutres traditionnels en bois ne servent plus qu'au tourisme. De nombreuses agences proposent des croisières à la journée ou de plusieurs jours, dans les environs de Sour, mais aussi au large de Mascate, dans les criques de Bandar Kheiran, ou encore dans les fjords du Musandam, péninsule située à l'extrême nord d'Oman, sur le détroit d'Ormuz. «Les sorties en boutre sont idéales pour observer les dauphins et les tortues, se baigner et pratiquer la pêche, souligne Saleh al-Araimi, 53 ans, qui a repris le chantier familial avec ses deux frères. En revanche, plus personne ne navigue avec le vent. Maintenant, les



Emily Marie Wilson / Alamy / Hemis.fr



Dans le port de Sour, sur le golfe d'Oman, la plupart des bateaux en circulation sont désormais équipés de moteurs.

boutres sont équipés de moteurs. On est entré dans l'ère de la vitesse et des machines. Si on sort les voiles, c'est juste pour faire joli.» Sur le sable blond au bord de la lagune, le chantier de la famille Al-Araimi s'éveille aux premières lueurs du jour. Les coups de marteau se mêlent aux bruits de machine cisaillant le bois. Partout, des empilements de planches et des monticules de copeaux jonchent le sol. Ici, le teck est roi. Les ouvriers s'affairent sur les deux bateaux actuellement en construction : un immense *ghanjah* de cinquante mètres de long, un voilier traditionnellement taillé pour les grandes traversées, et un *shu'i*, utilisé pour la pêche. «Ils ont été commandés

par deux Omanais qui souhaitent organiser des circuits touristiques, explique Saleh al-Araimi. Le *shu'i* permet de naviguer le long des côtes, tandis que le *ghanjah* sera utilisé pour des croisières jusqu'en Afrique, en Inde et dans les pays du Golfe. Son propriétaire souhaite remettre à l'honneur les voyages lointains du temps de nos ancêtres.»

DANS L'ÉPAVE, DES OBJETS EN OR ET DES PORCELAINES CHINOISES

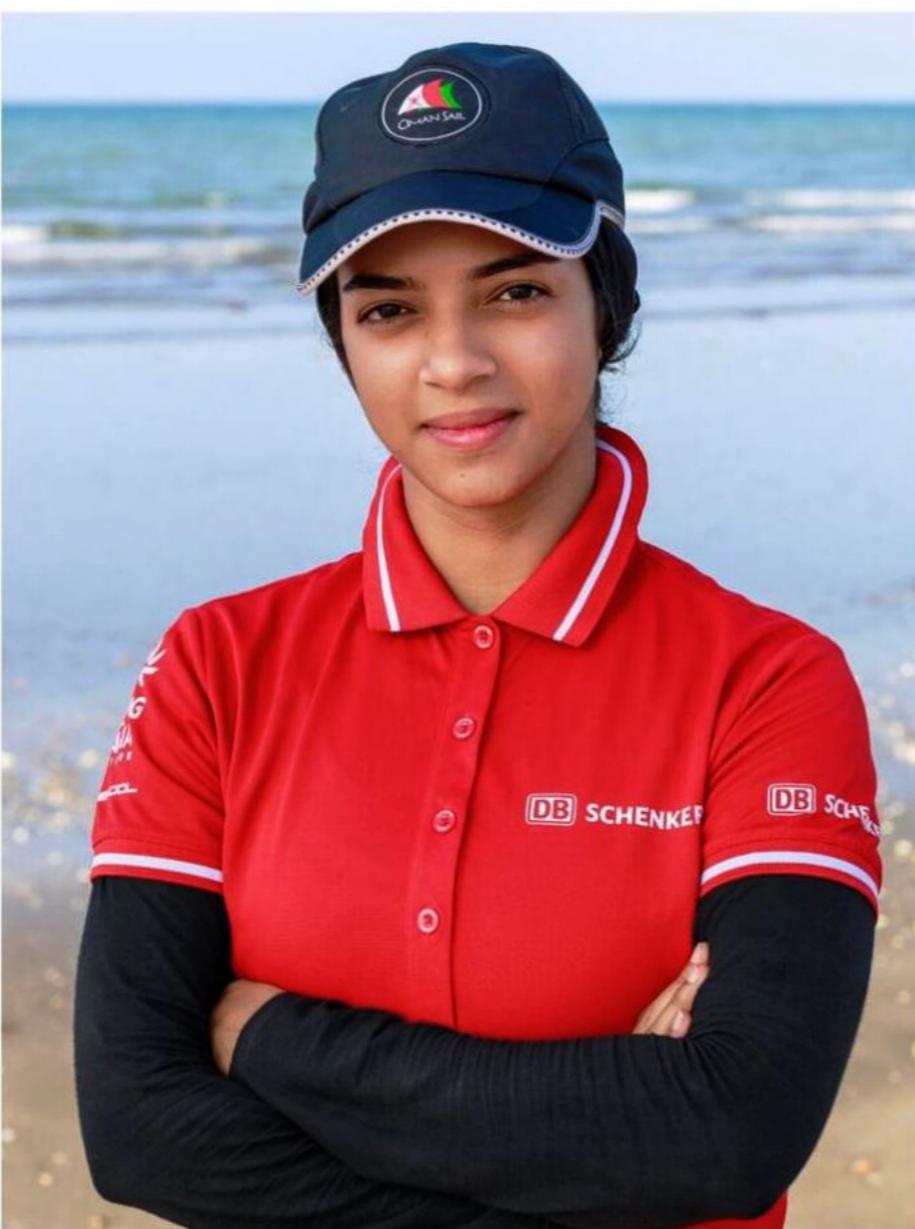
Derniers à construire ces voiliers en bois à la main, les frères Al-Araimi font figure d'irréductibles. «Nous tenons à préserver ce savoir-faire, car il représente une partie de l'identité

omanaise, assure Saleh al-Araimi. C'est une fierté pour Sour, pour Oman et pour tout le Golfe.»

Conscient de la valeur de ce patrimoine, le sultanat mène depuis plusieurs décennies des expéditions pour le faire connaître dans le monde entier. Dans les années 1980, la marine royale a réalisé plusieurs voyages avec un trois-mâts goélette, le *Shabab Oman* («jeunesse d'Oman» en arabe). Amérique du Nord, Europe, Afrique, Océanie, ce navire de cinquante-deux mètres de long doté de quatorze voiles a parcouru le globe. «Le but était d'entraîner les jeunes à la navigation et de faire flotter notre drapeau à travers le monde», témoigne Saleh al-Jabri. Cet ➤



Au large de Musanah, ville qui accueille de nombreux événements nautiques internationaux, les skippeuses professionnelles de l'équipe nationale Oman Sail s'entraînent à bord de leur trimaran, un Diam 24.



Marwa al-Khaifi, 27 ans, et Ibtisam al-Salmi, 30 ans, se considèrent comme des pionnières : elles font partie de l'équipe féminine nationale de voile créée en 2012 à Oman. Une première dans les pays du Golfe.

➤ homme de 52 ans qui s'occupe des événements de voile pour Oman Sail, était encore adolescent lorsque, en 1987, il a embarqué sur le *Shabab Oman* pour six mois de voyage à destination de l'Australie. «Notre mission était de porter un message de paix et d'amitié», explique-t-il. Outil diplomatique, le navire fut remplacé en 2014 par un voilier plus moderne et plus grand, *Shabab Oman II*, trois-mâts aux trente-quatre voiles qui a participé en 2019 à l'Armada de Rouen et à l'Expo 2020 de Dubaï (reportée à novembre 2021). Des voyages qui s'affichent désormais sur Facebook et Instagram. A coup de vidéos sur fond de musiques exaltantes, la mission met en scène la bravoure de ses jeunes navigateurs «amoureux de l'aventure» et s'affiche comme un «modèle des traditions maritimes et de l'authenticité du sultanat».

Au-delà de leurs vertus diplomatiques, ces missions ont aussi une vocation culturelle et scientifique. En 2010, le sultan Qabous lança une expédition pour retracer l'ancienne route maritime de la soie empruntée par le «boutre de Belitung», un voilier arabe datant du IX^e siècle dont l'épave fut retrouvée en 1998 au large de l'île de Belitung, en mer de Java. Afin de reproduire les conditions de navigation d'autrefois, le sultan fit construire le *Jewel of Muscat*, élaboré selon les techniques de l'époque. Saleh al-Jabri fut nommé capitaine de ce navire et de son équipage de dix-sept personnes : «Ce fut l'expérience la plus forte de ma vie, se souvient-il. Tout était difficile : nous n'avions pas de prévisions météo puisque nous imitions les anciens navigateurs. Nous utilisions des *kamal* – un appareil de navigation céleste inventé au IX^e siècle servant à mesurer la hauteur des

astres au-dessus de l'horizon – pour nous orienter. Nous mangions juste du poisson séché et des dattes : malheureusement, les poulets que nous avions embarqués vivants sont tombés à l'eau !» L'équipage a mis plus de cinq mois pour parcourir les 6 630 kilomètres séparant Oman de Singapour. Pour la beauté du geste...

Mais à l'époque du «boutre de Belitung», les enjeux étaient plus prosaïques. Dans l'épave du vieux voilier, les chercheurs ont en effet retrouvé quelque 50 000 objets, dont certains en or ou en argent, mais aussi des porcelaines chinoises et des bols en céramique ornés de calligraphies arabes. «Cette découverte atteste l'existence d'échanges commerciaux entre la péninsule Arabique, l'Inde, l'Indonésie et la Chine à la fin du IX^e siècle, le long de la route maritime de la soie», souligne Agnès Carayon. En 2017, cette historienne française a supervisé l'exposition *Aventuriers des mers*, à

Son journal de bord est désormais exposé au Musée national de Mascate, à côté du célèbre *Livre d'informations utiles sur les principes et les règles de la navigation*, ouvrage d'Ahmed ibn Majid, l'une des figures les plus connues de la navigation arabe. Né entre 1418 et 1432 dans la région de Julphar, ce fils et petit-fils de marin devenu navigateur, cartographe et astronome, s'illustra comme l'un des plus fins connaisseurs de la mer Rouge et de l'océan Indien. Dans ses nombreux écrits, il explique les grands principes de la navigation tout en donnant des détails sur les zones de haut-fond (dangereuses car peu profondes), les récifs, les courants, les étoiles et les phases lunaires. Sa connaissance

En 2010, le *Jewel of Muscat* a parcouru 6 630 kilomètres avec les moyens du IX^e siècle

l'Institut du Monde arabe à Paris, qui retraçait l'histoire de la navigation en Méditerranée et dans l'océan Indien des débuts de l'Islam à l'aube du XVII^e siècle. «Nous voulions montrer qu'il existe une tradition maritime très ancienne dans la péninsule Arabique, poursuit la chercheuse. Dans cette région, Oman est le pays qui a la culture maritime la plus aboutie. L'étude de la marchandise et de la coque permet d'affirmer que le boutre de Belitung était de type omanais : un bateau cousu selon les techniques utilisées sur les chantiers navals du pays.»

En prenant la tête de cette expédition, le capitaine Saleh al-Jabri est entré dans l'histoire maritime omanaise.

de la région est si pointue que certains auteurs affirment qu'il aurait guidé Vasco de Gama entre les côtes africaines et indiennes lors de sa première grande expédition. Aujourd'hui, son parcours continue d'inspirer la nouvelle génération de navigateurs omanais. «Nous sommes ses héritiers, explique le capitaine Saleh al-Jabri. Nous sommes fiers de lui et avons envie de l'imiter. A travers la voile, nous essayons de transmettre cet héritage aux jeunes. J'espère qu'il y aura encore des dizaines de Saleh al-Jabri dans le futur !» En boutre, trois-mâts ou trimaran, c'est l'histoire maritime d'Oman qui continue à s'écrire. ■

NORA SCHWEITZER



Dans les coulisses des courses de dromadaires

EMBLÈMES DE LA TRADITION BÉDOUINE, LES ÉLÉGANTS CAMÉLIDÉS FONT PARTIE INTÉGRANTE DE LA CULTURE OMANAISE. PARTOUT, ILS ENFLAMMENT LES «CAMÉLODROMES» OÙ LES CHAMPIONS RIVALISENT DE VITESSE... PARFOIS CHEVAUCHÉS PAR DES ROBOTS.



D

u trèfle, de l'orge, du miel, des œufs et de la graisse de vache... Shahniya a droit à un régime de championne. Bichonnée par son entraîneur, la chamelle de 3 ans participe, le lendemain, à l'une des premières courses de la saison sur le «camélodrome» d'Al-Bashayer, à deux heures de Mascate, dans la région de Nizwa. En attendant, Shahniya doit économiser ses forces. Elle va se contenter de marcher six kilomètres parmi les dunes et les acacias du désert de Sharqiyah, déjà écrasé de soleil en cette matinée de fin octobre. Non loin de Bidiyah, dans l'écurie en lisière du désert où il élève quinze dromadaires, Abdallah al-Wahibi sent monter la pression : «Aujourd'hui, elle ne court pas, explique-t-il. Elle va dépenser beaucoup d'énergie, donc je la chouchoute.» A 28 ans, Abdallah a fait de sa passion pour les courses de chameaux un métier. Dans le gouvernorat de Sharqiyah du Nord, ils sont nombreux, comme lui, à vivre de cette activité. A la sortie de Bidiyah, les autorités ont aménagé un terrain sur lequel se sont installées des centaines d'écuries, en dur ou faites de bric et de broc.

La région est réputée dans tout le pays pour ses dromadaires de course. Avant l'arrivée des 4 x 4 et de la modernité, cet animal représentait tout pour les tribus du désert : moyen de locomotion, source de nourriture (lait et viande), fournisseur de laine pour les vêtements... Mais aussi un objet de prestige et un emblème culturel : «Un Bédouin sans dromadaire n'est pas un

Bédouin, affirme Ali al-Amri, 37 ans, instituteur à Bidiyah, dont la famille possède vingt-cinq bêtes. Nous avons une relation intime avec l'animal. Il reconnaît son maître, le respecte. C'est un compagnon de vie.» Aux mariages ou pour une naissance, les familles organisent des *âarda*, des courses où les cavaliers montent des chameaux parés de pompons et de tissus chatoyants. «Tout le monde est convié à ces moments de liesse, et il n'y a ni perdant ni gagnant, raconte Ali al-Amri.»

Une tradition reconnue en 2020 par l'Unesco, qui a inscrit la course de dromadaires à Oman et aux Emirats arabes unis sur la liste du patrimoine immatériel. Parallèlement à ces fêtes ont émergé des compétitions de vitesse, championnats qui brassent des dizaines de millions de dollars dans les pays du Golfe. Très pratiqué aux Emirats, au Qatar et en Arabie saoudite depuis les années 1970, ce sport est plus récent à Oman, où des tournois sont

Abdallah encourage sa chamelle en criant dans son talkie-walkie

organisés depuis une vingtaine d'années par le Royal Camel Corps (l'Ecurie royale), la Fédération des courses de dromadaires d'Oman et, depuis trois ans, le champ de courses d'Al-Bashayer, le plus grand du pays. «En 2018, il a été rénové, détaille Abdallah al-Junaybi, son directeur. Un projet mené à l'initiative d'Asaad bin Tariq al-Said, le frère du sultan actuel et vice-premier ministre. Il possède sa propre écurie et veut soutenir ce sport.» Une route goudronnée, un hôtel et des dizaines d'étables ont été construits pour faciliter l'accès des propriétaires et des spectateurs.

A 6 heures du matin, le jour J, le soleil n'est pas encore levé, mais des centaines d'éleveurs se pressent déjà dans

le camélodrome d'Al-Bashayer. Le terrain en forme d'ellipse, assez similaire à celui d'un hippodrome mais composé de plusieurs pistes concentriques de longueurs différentes qui débouchent sur un même corral d'arrivée, est recouvert de sable. Au programme : dix-neuf courses de trois kilomètres et onze de quatre. Les dromadaires sont classés par tranches d'âge, mâles et femelles courant séparément. Ce jour-là, les gradins, qui peuvent accueillir 3 500 personnes, sont vides, car cette course de début de saison sert d'entraînement. Le public n'assistera aux grands tournois qu'en février et en mars. Des courses sans paris, prohibés par la loi islamique, y compris





Michael D'Souza

Les dromadaires, que l'on surnomme ici les vaisseaux du désert, sont essentiellement une affaire d'hommes, dès le plus jeune âge.

en ligne. Coiffés de turbans à carreaux rouges et vêtus de la *dishdasha*, la tunique blanche traditionnelle, les participants tirent par le licol leurs bêtes. Stoïque dans la cohue, Abdallah s'efforce de rester concentré. Il vérifie que son robot à casaque rouge et jaune fonctionne, avant de le fixer sur le dos de sa chamelle. Car nul jockey ne monte plus ces bêtes. Jusqu'au milieu des années 2000, la tâche revenait à des enfants enlevés ou achetés à des familles pauvres au Bangladesh, au Pakistan ou au Soudan. Les accidents étaient fréquents, parfois mortels, et les jockeys pouvaient être volontairement affamés pour garder un poids plume. Puis les pays du Golfe ont dé-

cidé de mettre fin au trafic et d'abolir la pratique. Lors des courses officielles, ce sont de petits androïdes de moins de quatre kilos qui remplacent les cavaliers. A l'aide d'une télécommande, Abdallah al-Wahibi peut ordonner au robot d'actionner sa cravache. Et grâce à un talkie-walkie placé dans une poche de la casaque, il peut encourager la chamelle. Le coup d'envoi donné, une trentaine de dromadaires s'élancent dans un tourbillon de poussière. Le 4 x 4 d'Abdallah démarre en trombe, comme des dizaines d'autres, pour suivre les «coureurs» sur la route qui longe la piste. L'homme crie dans son talkie-walkie. A la radio, un commentateur survolté acclame les ani-

maux en tête. Les tout-terrain se font des queues de poisson dans un vacarme de klaxons. Les dromadaires peuvent dépasser soixante kilomètres par heure – plus que la plupart des chevaux de course. A l'approche de la ligne d'arrivée, les vainqueurs hurlent de joie et tapent sur les portières des voitures en agitant leur turban. La course finie, les animaux sont conduits au contrôle antidopage. Les robots sont eux aussi inspectés, afin de vérifier qu'ils n'étaient pas programmés pour envoyer des décharges électriques, ce que le règlement interdit.

Verdict pour Abdallah : sa chamelle a arraché la quatrième place. «Plutôt bien pour un début, ce n'est que sa ➤

» deuxième course», juge l'éleveur. Il empoche 120 riyals (275 euros), un montant symbolique, loin des récompenses des grandes compétitions, comme la prestigieuse Coupe du sultan Qabous, organisée par le Royal Camel Corps. «Là, on peut gagner des Land Cruiser et même des Lexus à 35 000 riyals [80 000 euros]», précise Abdallah. Surtout, remporter une course permet d'accroître la valeur de l'animal. «Il y a trois ans, après avoir remporté une épreuve lors de la Grande Coupe d'Abu Dhabi, j'ai vendu ma chamelle 80 000 riyals [185 000 euros]», raconte l'éleveur, qui achète, entraîne et revend plusieurs bêtes par an et fait des allers-retours aux Emirats. Pour lui, la chance et l'entraînement sont les clés du succès, avec la lignée. «La première chose que je demande avant d'acheter, c'est le palmarès des parents, précise-t-il. Si la mère et le père sont des gagnants, leur descendance le sera aussi.»

Le dromadaire omanais est particulièrement bien taillé pour la course. «Léger, de taille moyenne, rapide, il obéit très bien à son maître, résume Hmaid Al-Zor'i, le directeur du Royal Camel Corp. Il est intelligent et apprend vite.» Alors que ce sport est en plein essor, les autorités s'efforcent de préserver les lignées d'exception. «Notre mission est de sauvegarder les races Omanaises, comme la Samhat, la Farhat ou la Hadyoyat. Pour cela, nous proposons aux éleveurs de faire féconder leurs chameaux par nos mâles reproducteurs, poursuit le directeur. Ailleurs dans le monde, ce service peut coûter jusqu'à 60 000 dollars. Chez nous, il est gratuit. Chaque éleveur peut accéder à ce service, à condition que la chamelle soit compatible avec le mâle.» Présentés dans un catalogue sur le site Internet de l'écurie, les étalons sont disponibles sur rendez-vous. L'Ecurie royale multiplie les mesures pour protéger les meilleures lignées : lorsqu'un participant remporte la Coupe du sultan Qabous, elle lui achète son champion, tout en lui permettant de continuer à l'entraîner. L'Ecurie royale récupère

David X. Green / Alamy / hemis.fr



Pour mettre fin au trafic d'enfants jockeys, le pouvoir a imposé des cavaliers-robots dans le circuit officiel. Télécommandés, ils peuvent cravacher leur monture.

L'Ecurie royale fait tout pour conserver les bêtes de race dans le pays

aussi les chameaux «retraités» afin d'éviter que ces bêtes de race ne quittent le sultanat.

Conscient de l'enjeu économique, l'Etat a modernisé la filière afin de soutenir les propriétaires. La Fédération des courses de dromadaires (Oman Camel Racing Federation), subventionnée par le gouvernement, a instauré un système de puces électroniques pour répertorier chaque animal et fluidifier les transactions. Une application mobile permet aux éleveurs d'enregistrer leurs champions et de s'inscrire aux tournois. «Les courses ne sont plus seulement une passion, mais un sec-

teur qui génère d'importants revenus, assure Hmaid al-Zor'i. Notre but : développer ce sport grâce au soutien financier des autorités, mais aussi à l'énergie des jeunes générations.» Pour susciter l'intérêt, les courses sont filmées par des drones et des caméras dernier cri et sont diffusées en direct sur Oman Sports TV, la chaîne sportive nationale. La fédération et l'Ecurie royale sont très actives sur les réseaux sociaux. Et Mouzna («l'ondée») et Al-Dhabi («l'antilope»), les dromadaires les plus célèbres, affolent désormais YouTube et Instagram. ■

NORA SCHWEITZER

Oman, mode d'emploi

POUR DORMIR DANS LE DÉSERT, VOIR VERDIR LE DHOFAR PENDANT LA MOUSSON, OBSERVER LES TORTUES MARINES À SOUR... LES CONSEILS DE NOTRE REPORTER ET DE NOS PARTENAIRES.

Quand partir ?

La meilleure saison s'étend de septembre à mai. A l'intérieur des terres, le climat est alors sec et chaud (entre 25 et 30 °C) et plus humide sur le littoral. Pour profiter du Dhofar pendant le *khareef* (la mousson), viser l'été, entre juin et septembre. Vérifier les contraintes sanitaires en vigueur avant le départ.

Où séjourner ?

► **A Mascate** A 5 min de la Grande Mosquée du sultan Qabous, le Ramada Encore est bien situé, entre l'aéroport et la corniche de Mutrah, pour explorer la capitale. wyndhamhotels.com/ramada, puis «Muscat»

Pour les plus gros budgets, l'hôtel Kempinski est l'un des seuls à disposer d'une plage. Une escale les pieds dans l'eau en pleine capitale. kempinski.com, puis «Muscat»

► **A Sour** Stratégiquement situé en bord de mer, le Turtle Beach Resort organise des excursions guidées sur la plage pour voir les tortues vertes. Chambres au calme. tbroman.com



► Dans le désert

Déconnexion garantie au Sama Al Wasil Desert Camp, au pied des dunes de Sharqiyah (anciennement appelées Wahiba Sands) : pas de wifi dans ces 37 bungalows de style bédouin disposés en cercle, formant une petite oasis : juste le silence et une invitation à l'évasion. samaresorts.com

► Dans le Dhofar

A quelques pas du musée de l'encens et du site archéologique d'Al Balid, ancien port d'exportation de la précieuse résine, le Al Baleed Resort a un petit plus appréciable : sa plage (privée) de sable blond sur la mer d'Arabie. anantara.com/en/al-baleed-salalah

► Dans les montagnes

Dans la palmeraie de Misfat Al Abriyeen, vieux village perché du djebel Akhdar à une heure de Nizwa, Misfah Old House propose des chambres rustiques tout confort dans une maison de terre. On y dort sur d'épais matelas à même le sol. misfaholdhouse.com

Ils nous ont aidés pour ce dossier

► Al Maamari Tours

Agence créée en 2014 par Yasser al-Maamari, un «pro» du tourisme à Oman depuis vingt ans, elle cherche à faire découvrir l'esprit authentique du sultanat et propose circuits avec guide francophone, locations de véhicules et expériences sur mesure pour répondre aux envies et à la curiosité de tous. almaamaritours.com

► Office de tourisme d'Oman

Ce site foisonne d'informations sur le sultanat et les activités possibles, camper dans le désert, plonger dans les récifs ou découvrir la culture de l'encens dans le Dhofar. Il aide à préparer son voyage (transport, visa, hébergement) et offre des liens vers différents tour-opérateurs. experienceoman.com



GOMME ARABIQUE L'OR DU SAHEL



ELLE EST PARTOUT, GLACES, BIÈRE, SODAS, PESTICIDES... CETTE RÉSINE, TIRÉE DES ACACIAS D'AFRIQUE SUBSAHARIENNE ET TRÈS RECHERCHÉE PAR L'INDUSTRIE, S'EXPORTE SURTOUT EN FRANCE. UNE FILIÈRE QUE NOS REPORTERS ONT REMONTÉE, DES PLANTATIONS DU KORDOFAN AU SOUDAN, JUSQU'AUX LABOS HIGH-TECH DE NORMANDIE.



Comme cette femme employée au tri dans un entrepôt de la banlieue de la capitale, Khartoum, presque 20 % des Soudanais travaillent dans la filière gomme.

DANS LES MAIGRES ACACIAS BRÛLÉS PAR LE SOLEIL COULE LA SÈVE PRÉCIEUSE

Les paysans incisent l'écorce de l'acacia, comme ici à Kidoa (dans le Sud). La sève apparaît alors et, après quarante jours, forme une boule sèche prête pour la récolte.







SANS ELLE,
LE COCA-COLA
N'EXISTERAIT
PAS. MAIS ICI,
BEAUCOUP
L'IGNORENT

Après la cueillette, les éclats de gomme sont débarrassés des feuilles et brindilles d'acacia. La tâche incombe aux femmes, comme ici à Soba, près de Khartoum.



EN DÉCEMBRE COMMENCE LA RÉCOLTE SI IMPORTANTE DANS LES PAYS DE LA «GUM BELT»

Al'aide d'une longue perche à laquelle est fixé un petit cylindre, Asma Zaikidinne décolle d'un coup sec la bille ambrée collée à l'arbre aux branches grêles hérissées d'épines. «C'est bien, c'est une grosse, les plus grosses sont vendues plus cher», explique-t-elle en souriant. Sa plantation n'a rien à voir avec un verger aligné au cordeau. Les *hashab*, comme on appelle ici, au Soudan, les acacias Sénégal (ou gommiers blancs), surgissent ça et là du sable du désert. La quarantaine, la poigne ferme et le regard dur, Asma, mère de huit enfants, récolte la gomme arabique depuis quinze ans. «Nous avons planté les acacias nous-mêmes», poursuit-elle. Kidoa, où elle vit, se trouve à 500 kilomètres au sud de Khartoum, la capitale. C'est un hameau en pleine savane, au bout d'une piste de sable blanc, essentiellement constitué de petites habitations en bois tressé. La trentaine de familles qui vit là tire une grande partie de ses revenus de la fameuse gomme.

Propriétaire de ses terres, Asma est l'une des seules à posséder une maison en dur. Sur le toit brillent des panneaux solaires. De part et d'autre de la porte d'entrée, deux bougainvillées fleurissent contre les murs couleur menthe à l'eau. C'est de là que, au moment de la récolte, entre décembre et avril, elle et ses compagnons de labeur partent travailler le soleil à peine levé. Accompagné d'un âne qui charrie l'eau et les sacs, le groupe foule le sol sablonneux déjà brûlant, passe devant de gros baobabs à l'ombre desquels les troupeaux de chèvres et de moutons viendront bientôt s'abriter de la chaleur, avant d'atteindre la plantation. Aujourd'hui, ils sont une dizaine à travailler, chaussés de claquettes en plastique. Les femmes sont drapées de grands voiles colorés qui leur recouvrent tout le corps, et les hommes, vêtus de longues djellabas blanches. Certains cueilleurs ont apporté un long bâton



A chaque fois qu'il vient au Soudan, le Français Frédéric Alland, un des plus gros acheteurs de gomme au monde, est attendu par la foule, comme ici à El-Obeid.

fin muni d'une lame grâce à laquelle ils incisent l'écorce, ce qui permet à la sève de s'écouler. Peu à peu, l'exsudat s'agglutinera et formera une bille ambrée translucide. Au bout d'une quarantaine de jours, celle-ci sera sèche et pourra être récupérée, comme Asma vient de le faire.

Le Soudan est le premier producteur de gomme arabique au monde, loin devant les autres pays traversés par la Gum Belt (la «ceinture de la gomme»), cette succession de vastes savanes arides qui traverse l'Afrique subsaharienne d'est en ouest (Sénégal, Mauritanie, Mali, Tchad, Ethiopie...). Pour les Soudanais, cet or du désert est vieux comme leur monde. Au quotidien, ils l'utilisent pour cuisiner, se soigner ou écrire. Un héritage probable de la haute Antiquité, période où le puissant voisin égyptien se servait de la matière ambrée pour peindre



des hiéroglyphes ou emmailloter des momies. Les Européens la découvrirent au XV^e siècle. Mais c'est au XIX^e siècle, avec la révolution industrielle, qu'ils commencèrent à l'importer en masse, en provenance, déjà, de la haute vallée du Nil (l'actuel Soudan), pour en tester les multiples applications, dans le textile ou le papier à cigarettes, par exemple. Aujourd'hui, c'est un additif omniprésent : le E414. Bière, confiseries, alimentation animale... l'agroalimentaire en raffole pour ses propriétés émulsifiantes, stabilisantes ou épaisseuses. C'est notamment grâce à la gomme d'acacia que les sodas gardent une couleur uniforme. Sans elle, pas de Coca-Cola, ce qui lui a valu d'être exemptée de l'embargo sur les produits soudanais décrété par Washington en 1997 pour punir les autorités de Khartoum, jugées à l'époque complaisantes avec des groupes terroristes. Deux décennies plus tard, la gomme du Soudan est toujours aussi stratégique. Pour l'Occident, mais surtout pour ce pays du Sahel, l'un des plus pauvres de la planète – il est

classé 170^e sur 189 pays, selon l'indice du développement humain du Programme des Nations unies pour le développement. Et qui, depuis que nous avons réalisé cette enquête, est entré dans une période d'instabilité suite au coup d'Etat du 25 octobre dernier.

Selon le Gum Arabic Board (l'organisme étatique qui représente la filière), de la collecte à l'exportation, en passant par le transport, le stockage, et même un peu de transformation, le secteur emploie huit millions de personnes sur les quarante-trois millions de Soudanais. En 2020, il a exporté 79 000 tonnes de gomme, soit trois fois et demi fois plus qu'il y a vingt ans. Après l'or, le bétail, le pétrole ou l'arachide, cette matière première est une des principales sources de devises. Les paysans soudanais, eux, n'ont pas toujours conscience de ces enjeux. Quand on leur apprend que la gomme est un ingrédient du Coca, la plupart écarquillent les yeux. ➤

UN INGRÉDIENT OMNIPRÉSENT

Les industries occidentales en raffolent. D'origine naturelle, sans goût, sans couleur, très faible en calories, la gomme arabique présente surtout d'excellentes propriétés liantes. Une fois transformée (généralement en poudre), son champ d'application est infini.

BOISSONS

- ✓ Elle assure la bonne tenue des différents ingrédients des boissons gazeuses sucrées, empêchant la formation d'amas disgracieux.
- ✓ Elle stabilise la mousse des bières et crée un effet «dentelle» sur la paroi du verre.
- ✓ Elle opacifie les jus de fruits pour imiter la pulpe.
- ✓ Elle améliore la rondeur d'un vin, la sensation en bouche.

CONFISERIES

- ✓ Elle empêche la cristallisation du sucre dans les bonbons et la formation d'une pellicule grasse en surface (les durs contiennent jusqu'à 55 % de gomme, les mous, 35 %)
- ✓ Elle sert d'agent de gonflement dans les guimauves, les nougats et les meringues.

SURGELÉS

- ✓ Elle empêche la formation de cristaux dans les sorbets.

ÉPICERIE

- ✓ Elle assure l'adhérence des glaçages sur les céréales du petit déjeuner et les produits de boulangerie.
- ✓ Elle empêche l'oxydation et l'évaporation des éléments aromatiques dans les soupes déshydratées et les préparations pour pâtisserie.
- ✓ Elle épaisse les sauces et les gélatines.

PHARMACIE

- ✓ Elle sert à contrôler la viscosité des sirops et à lier les composés des comprimés.
- ✓ Elle masque le goût des substances âcres.

COSMÉTIQUE

- ✓ Elle épaisse les mascaras et les rouges à lèvres.
- ✓ Elle stabilise les crèmes et les lotions.

AUTRES INDUSTRIES

- ✓ On la retrouve dans certains bétons, feux d'artifice, explosifs, cirages, encres, autocollants, aliments pour animaux de compagnie, pesticides...





Dans une *khalwa* (école coranique) de Khartoum, un enfant recopie des passages du Coran. L'encre qu'il utilise est fabriquée à base de gomme mixée avec du charbon de bois.



» Chaque lundi, Asma Zaiki-dinne écoule sa récolte au marché local à 200 livres soudaines le kilo (soit 0,40 €). «Le prix n'a jamais été aussi haut», dit-elle en riant. Dix fois plus qu'il y a dix ans. La coopérative à laquelle elle appartient vend une trentaine de sacs de cinquante kilos par semaine. Une source de revenus non négligeable : chaque membre touche environ 260 € pour quatre mois de travail dans un pays où, selon la dernière étude de la Banque mondiale, 16 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, soit avec moins de 50 € par mois. «Al-Hamdlillah – Dieu merci –, on est chanceux d'avoir de la gomme !» dit Asma. C'est bien plus rentable que les haricots ou les pastèques. Je gagne de mieux en mieux ma vie, même si ce ne sont pas non plus des grosses sommes.» La gomme d'Asma est ensuite revendue par des négociants à une trentaine

Les billes de sève sont décrochées des arbres à l'aide d'un outil creux (ci-dessus et à droite). Plus elles sont grosses, plus elles sont vendues cher.

ENTURBANNÉS ET VÊTUS DE BLANC, LES HOMMES RÉCITENT LA PRIÈRE AVANT DE LANCER LES ENCHÈRES



de kilomètres, à El-Obeid, ancienne halte caravanière. Cette ville aux maisons basses colorées, poudrées par la poussière du va-et-vient des camions chargés de la marchandise, est la capitale du Kordofan du Nord, principale région de culture du gommier au Soudan.

Dans la salle des ventes aux enchères attenante au marché de gros, sur une estrade, le commissaire-priseur, Malik Issa Mohamed, 44 ans, entame une prière, suivi par l'assemblée masculine, tout de blanc vêtue et enturbannée. Malik Issa se rassied et annonce : «Gomme hashab. Provenance : El Nahud. Nom du producteur : Ibrahim Abdil.» Tour à tour, les acheteurs se lèvent pour crier leurs enchères, jusqu'au coup de marteau. L'an dernier, sur ce marché, le prix du *kantar* (unité de poids équivalant à 45 kilos) était de 7 000 livres soudanaises (13,80 €). Aujourd'hui, les enchères sont montées à 17 000 livres (33,40 €), soit 0,70 € le kilo. «La hausse

A l'instar de cet habitant de Kidoa, les Soudanais sucent souvent de la gomme, réputée combattre les douleurs articulaires, les troubles digestifs...

des prix entraîne un cercle vertueux, se réjouit Malik Issa. Les jeunes peuvent commencer à envisager un avenir dans nos campagnes. Planter des gommiers aide aussi à la reforestation du pays.» Les longues

racines très ramifiées de l'acacia lui permettent en effet d'aller puiser l'eau profondément, et cet arbre fixe dans le sol l'azote, nutriment nécessaire à de nombreux végétaux. Certains Soudanais l'utilisent donc dans la lutte contre la progression du désert, comme dans la réserve d'Al Jabalain, dans l'Etat du Nil Blanc, où une campagne de reboisement a démarré l'année dernière, avec un million d'acacias plantés.

Une dizaine de véhicules tout-terrain blancs climatisés sillonne El-Obeid et ses environs. A bord de l'un d'eux, un homme en veste de lin et pantalon beige : le Français Frédéric Alland, le patron d'Alland & Robert, ➤

[CE MONDE QUI CHANGE]





À PART LE TRANSPORT, EN CAMION, TOUT LE TRAVAIL EST ACCOMPLI À LA MAIN

Conditionnée en sacs de 100 kilos déchar-gés à dos d'homme, une grande partie de la gomme est stockée par des négociants établis à Port-Soudan (ici, la société Gezira).

► société basée à Paris, fondée au XIX^e siècle par son arrière-arrière-grand-père. Sa spécialité : l'atomisation de la gomme arabique, technique de déshydratation qui permet de transformer la résine en poudre. «Ce qui m'a attiré, ce n'est pas le fait de reprendre l'entreprise, c'est le produit, souligne l'homme d'affaires. Il est beau. Il est extrêmement intéressant par ses diverses applications. Une fois qu'on est dedans, on n'en sort pas, ça colle !» Comme chaque année, Frédéric Alland est invité par son plus gros fournisseur soudanais. Au programme : un tour par les plantations, la salle des enchères, la faculté du Kordofan (dont un département entier est consacré à la gomme)... A 64 ans, il en est à son vingt-sixième voyage au Soudan. Après avoir longtemps slalomé entre les gommiers, les 4 x 4 s'arrêtent dans une plantation. Frédéric Alland descend, chapeau de paille sur la tête, et la presse nationale se précipite vers lui. Il prend la pose, une boule de gomme ambrée à la main. L'interview est rapide, mais le message est clair : «Un bel avenir s'écrit pour la gomme en ce moment, déclare-t-il en anglais. Le gouvernement français a décidé d'aider le Soudan en octroyant dix millions d'euros pour les paysans du secteur.» Avec sa concurrente, Nexira, une entreprise française elle aussi, Alland & Robert réalise 65 % des exportations mondiales de gomme transformée. Une hégémonie qui s'explique par les liens privilégiés que la France a longtemps entretenus avec les pays du Sahel (dont certains sont d'anciennes colonies) et le fait que les Français ont cru avant leurs concurrents dans le potentiel de ce marché, investissant massivement en recherche et développement.

A la sortie d'El-Obeid, des camions chargés à bloc se mettent en route pour Port-Soudan. Un trajet de 1 200 kilomètres, régulièrement perturbé par des troupeaux de dromadaires, de chèvres ou de vaches. Seize heures plus tard, la ville portuaire apparaît, encadrée de petites montagnes ocre parsemées d'arbustes chétifs. A l'horizon, la mer Rouge et ses lagons bleu turquoise. Le centre-ville a conservé des traces de l'architecture coloniale britannique, avec ses vastes villas blanches aux imposantes colonnades. A 18 heures, la corniche s'anime, des groupes de jeunes déambulent, les amoureux se donnent la main, des familles mangent une glace. La voix du muez-

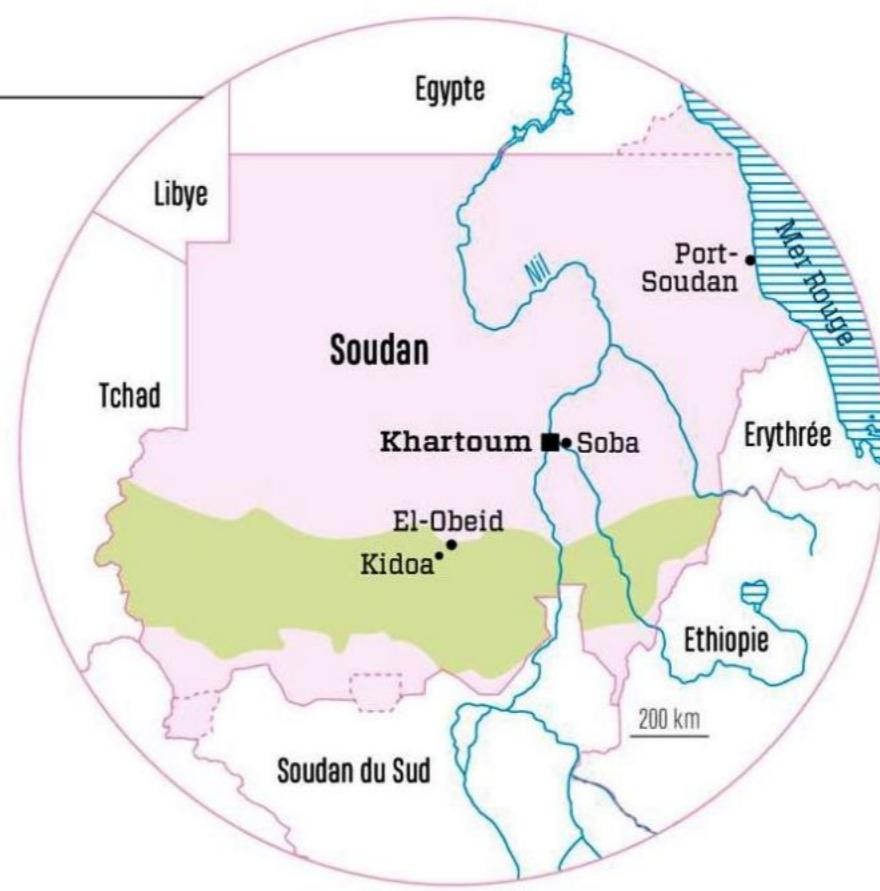
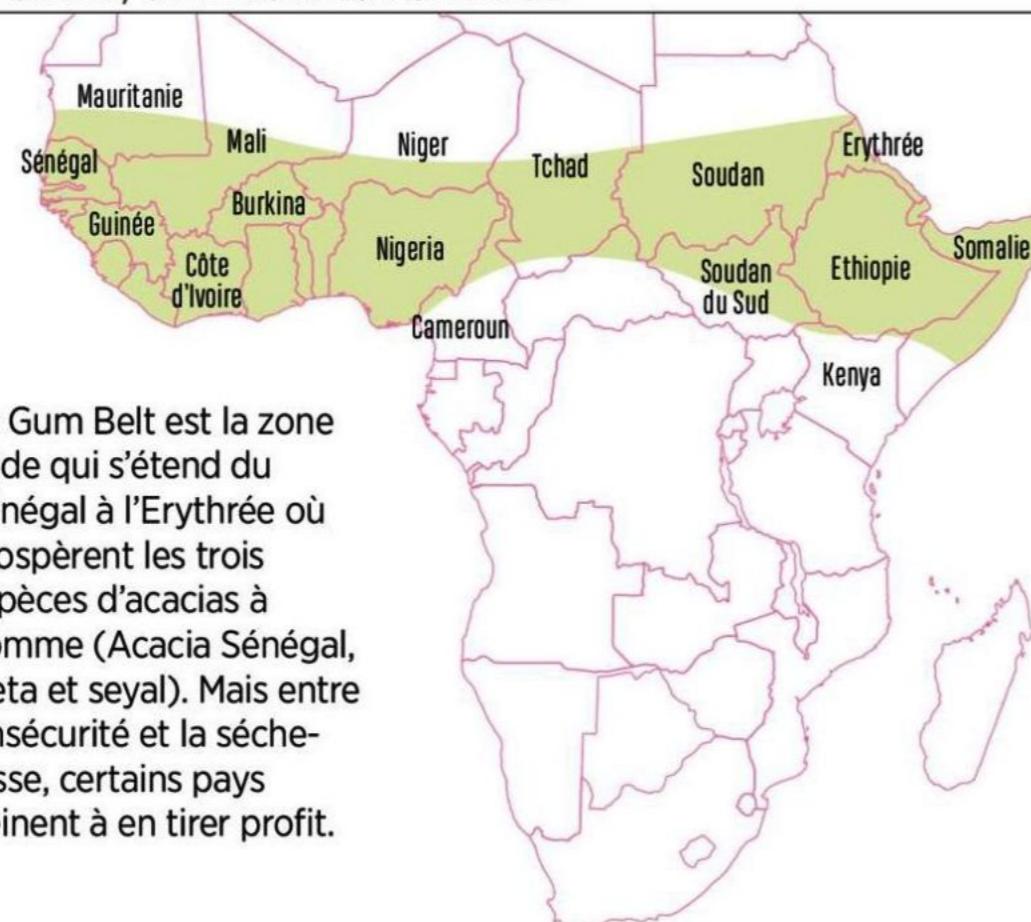


zin s'élève dans l'atmosphère moite et, tandis que les billards disposés sur la promenade sont pris d'assaut par les adolescents, les hommes s'agenouillent dans le sable, priant devant le port, d'où part l'essentiel des exportations de gomme. Dans la foule, Frédéric Alland est accompagné de son fils, Charles, 29 ans, qui lui succédera dans deux ans. Les deux Français s'arrêtent devant chaque vendeur ambulant de gomme. «Celle-là est fraîche, elle est toute molle», constate le père en saisissant une bille. «C'est de la seyal ?», demande le fils, qui fait référence à la gomme extraite d'un acacia de qualité inférieure à celle de l'acacia Sénégal, et vendue trois fois moins cher. «Non, c'est de la Sénégal, mais elle est moche !» rétorque le père.

Frédéric et Charles Alland sont venus à Port-Soudan inspecter la qualité des produits. Mais ce n'est pas sur ce modeste marché que tout se joue. Le cœur de ce négoce bat à quelques kilomètres du centre-ville, dans un gigantesque quartier de hangars, animé par les arrivées et départs incessants de gros camions. En ce mois de mars, au pic de la récolte, des quantités monumentales de gomme affluent chaque jour ici. L'entreprise Gezira en a stocké 500 tonnes depuis le début de la saison. Son jeune directeur, Mahmoud Abdelraouf, accueille les deux Français. «D'ordinaire, nous employons 200 personnes mais, à la haute saison, on est à 1 500, explique-t-il. Nous achetons environ 5 000 tonnes de gomme par an, dont nous assurons le tri, le stockage à sec et le dédouanement. Puis nous vendons le tout à l'étranger : 30 % en France, 30 % en Irlande, le reste en Allemagne.» ➤

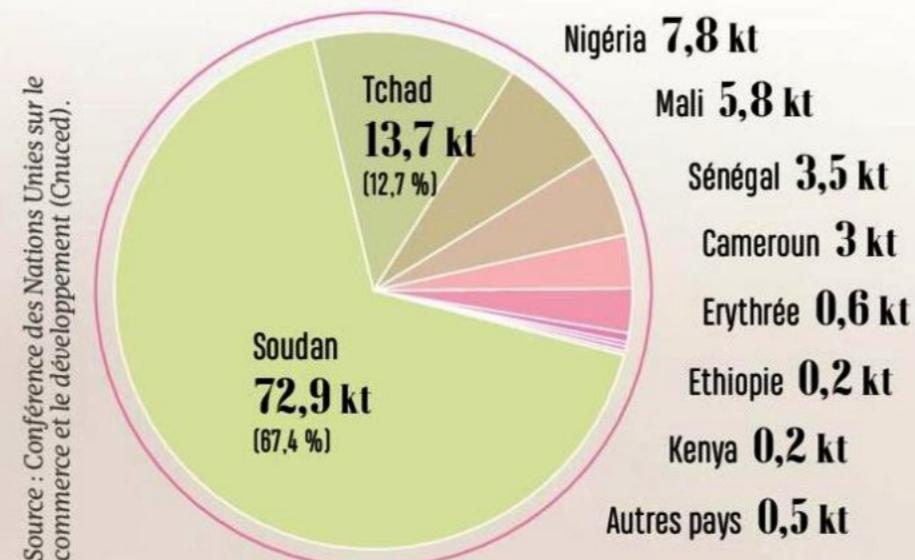
LE TRÉSOR DES SABLES À LA CONQUÊTE DU MONDE

LE SAHEL, UN ELDORADO POTENTIEL



EXPORTATIONS : UN LEADER INCONTESTÉ

Le Soudan, qui stimule activement ce secteur (avec, par exemple, des prêts et des logements à bas prix pour les récoltants), représente les deux tiers des exportations de gomme brute. La moitié de sa production part vers la France.



Quantité de gomme brute exportée (en milliers de tonnes), en 2016 (derniers chiffres connus).

UN MARCHÉ QUI EXPLOSE

Entre 1992 et 2016, les quantités de gomme brute vendues dans le monde ont plus que triplé. Raison : la demande toujours plus forte des pays occidentaux pour ce produit multi-usage et dans l'air du temps (naturel, peu calorique...).



Evolution des exportations mondiales de gomme brute entre 1992 et 2016 (en milliers de tonnes).



DANS UN LABO FLAMBANT NEUF DE L'EURE, LA CHERCHEUSE PRÉPARE... DES COOKIES

► Pour l'heure, dans l'un des entrepôts de Gezira, des hommes déchargent des sacs en jute de 100 kilos et les empilent. Ils ont protégé leurs têtes et leurs épaules avec des sacs vides pour atténuer la douleur du frottement sur la peau. Soudain, ils entonnent un chant pour s'encourager. La chaleur est écrasante. Chaque geste est accompagné de poussière aveuglante, qui enveloppe les corps maigres pliés en deux. Puis vient l'heure de la pause. Des âniers arrivent avec leurs bêtes, chargées de cuves d'eau en métal afin que les ouvriers se désaltèrent et rincent les résidus de gomme dont leur corps est constellé.

Dans le même hangar, à quelques mètres, un bruit régulier, rythmé comme celui des maracas, résonne fortement, accompagné de puissants effluves rappelant l'odeur d'une céréale. Debout, une centaine de femmes en blouse bleu ciel, cheveux enturbannés, secouent des tamis remplis de billes de gomme pour en faire tomber la poussière. D'autres, assises par terre, trient les billes translucides en fonction de leur taille. Aïcha Ibrahim a 76 ans. Il y a dix ans, son mari a quitté le Soudan, la laissant seule avec ses six enfants, dont trois sont encore à sa charge. Elle est payée 0,20 € par sac trié. Le petit déjeuner est fourni. «C'est un métier épaisant, mais je n'ai pas le choix, dit-elle. Le plus dur, c'est pour les poumons, à cause de cette poussière ! Et puis ces mouvements répétitifs des bras. En fonction de ma forme, je traite entre deux et dix sacs par jour.» Des conditions de travail très difficiles selon les standards européens, mais que les Soudanais trouvent correctes. Ici, les ouvriers ont droit à des pauses régulières et sont payés rubis sur l'ongle chaque fin de journée, alors qu'ailleurs ils ne le sont parfois qu'en fin de mois ou, pire, en fin de saison. C'est l'un des critères des Alland, père et fils, lorsqu'ils choisissent leurs partenaires locaux. «Il n'y a pas que les prix qui nous intéressent, affirme Charles Alland. Nous devons résoudre une équation prenant en compte traçabilité, qualité, conditions de travail et éthique.» Pas question pour lui de révéler combien il achète sa gomme. Mais une estimation, à partir des statistiques du Gum Arabic Board, donne un prix moyen à l'export de 2,40 € le kilo, quelles que soient la qualité et la saison.

Mahmoud Abdelraouf, le patron de Gezira, explique qu'il s'agit pour lui de bien plus qu'un business. «Au Soudan, on vit avec la gomme. Or, moi, je suis carrément né dedans et j'ai repris l'entreprise familiale, dit-il. Mais

au-delà, ce produit représente une de nos spécificités nationales, une tradition qu'il faut perpétuer.» Tout en parlant, il sucre un morceau de gomme qu'il fait rouler dans sa bouche. Une pratique courante ici. Les Soudanais en consomment régulièrement, pour soulager les maux de ventre, par exemple (des études scientifiques sont en cours pour vérifier si elle améliore le transit intestinal). Ils utilisent aussi la gomme pour fixer la teinture sur les tissus et leur conférer une certaine brillance. Enfin, elle est encore en vogue dans certaines *khalwa* (écoles coraniques), comme celle de la mosquée de Sheikh El-Sayem Deem, en banlieue de Khartoum, qui accueille une vingtaine de jeunes garçons. Assis sur des tapis posés dans la courette de la mosquée, ils écrivent des versets du Coran sur des tablettes en bois, après avoir trempé un bâtonnet dans une pâte faite de poudre de gomme d'acacia et de charbon pilé. «Nous fabriquons notre encre ainsi depuis que l'éducation existe !, note le professeur, Ahmed Suliman. Elle s'efface à l'eau et au sable. C'est pratique et économique.»

Le Gum Arabic Board, lui, espère trouver d'autres débouchés locaux. «Moins de 5 % de la gomme du Soudan est utilisée dans le pays», déplore son secrétaire général, Tarig Elsheikh Mahmoud. Auteur d'une thèse de doctorat sur l'économie de la sève d'acacia, l'homme jure «penser gomme le jour, en rêver la nuit». Et il voudrait prouver que la précieuse sève peut être employée pour traiter des maladies. Il attend beaucoup d'une étude en cours de l'université de Cardiff sur les potentiels effets bénéfiques de la gomme sur les pathologies rénales. Autre objectif : faire en sorte que les firmes soudanaises atomisent la gomme elle-même. «Nous voudrions que, d'ici dix ans, toute la transformation soit faite dans le pays», conclut-il. Pour l'heure, une seule usine de ce type a vu le jour, en 2018 : celle du groupe agroalimentaire soudanais DAL, qui produit depuis 2 000 tonnes par an de gomme en poudre. «Le processus de fabrication est simple, mais les standards de qualité sont élevés, parce



que c'est un additif alimentaire, explique Ronnie Shaoul, responsable innovation et qualité chez DAL. La plupart des entrepreneurs d'ici ne maîtrisent pas suffisamment ces contraintes pour répondre aux exigences de la clientèle internationale. Et les étrangers, qui font énormément de profit en achetant de la matière brute à bas prix au Soudan, n'ont aucun intérêt à ce que les activités de transformation se développent ici.»

Pour comprendre la différence avec les critères occidentaux, il faut changer de décor. Direction la Normandie, à 7 000 kilomètres du Soudan. A Port-Mort et Saint-Aubin-sur-Gaillon, dans l'Eure, 20 000 tonnes de gomme par an sont atomisées dans les usines Alland & Robert. Presque tout est ensuite exporté, à des prix très fluctuants, variant de 1,60 à 4,60 € le kilo, en fonction des cours mondiaux et de la qualité. «Cela n'a jamais aussi bien marché, annonce Frédéric Alland. En deux ans, nous avons créé vingt-cinq postes, portant le total des salariés à 105. Nos trois tours de séchage ne suffisent plus à la demande. Nous en construisons une quatrième pour 2022. Notre projet, c'est de faire en sorte que la gomme soit utilisée partout !»

C'est à Isabelle Jaouen, responsable de la recherche et du développement, qu'incombe le rôle d'imaginer de nouvelles utilisations pour le produit miracle. Aujourd'hui,



Mission pour le service recherche et développement d'Alland & Robert, à Saint-Aubin-sur-Gaillon (Normandie) : trouver de nouvelles applications à la précieuse sève.

sur un immense plan de travail vert pomme, dans le labo flambant neuf de l'entreprise, cette ingénierie en agroalimentaire et chimie cuisine... des cookies. Ajouter de la gomme à la recette les rend moins friables et améliore leur durée de conservation. «Cet adjuvant multi-usage, d'origine naturelle et très peu calorique, remporte les faveurs des consommateurs occidentaux qui se défient de plus en plus des additifs de synthèse, dit-elle. Il est en adéquation parfaite avec les tendances actuelles de la diététique. Il permet d'ajouter des fibres, de diminuer la quantité de sucre. Et il est adapté aux régimes végétariens et végan.» Le champ d'expérimentation semble infini. Et pas seulement dans l'alimentaire. Les recherches s'orientent de plus en plus vers la cosmétique, mais aussi l'industrie pharmaceutique – notamment en raison de potentiels effets dans le renforcement du système immunitaire. La soif pour l'or ambré du désert n'est pas près de s'éteindre. ■

CONSTANCE DE BONNAVENTURE

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +

ESCAPE GAME - TRAINS MYTHIQUES

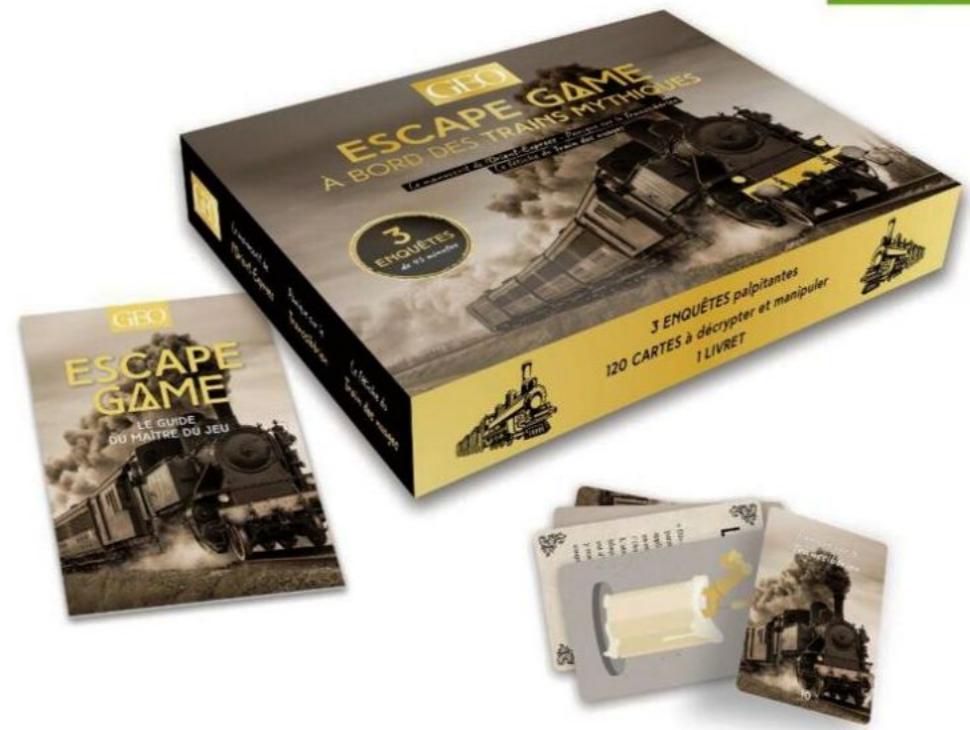
Vivre des moments uniques !

Cette nouvelle boîte de jeux GEO vous propose 3 escape games inédits à bord de trains de légende : l'Orient-Express, le Transsibérien, et le « Train des Nuages » qui parcourt la cordillère des Andes. Chaque enquête fonctionne à l'aide de 40 cartes présentant différentes énigmes à résoudre pour réussir à arriver à bon port. Votre voyage sera sans doute rythmé d'imprévus, de péripéties, et de rebondissements... Il ne tient qu'à vous de faire preuve d'ingéniosité et de sang froid pour déjouer tous les pièges se dressant sur votre parcours !

Contenu de la boîte :

- 1 livre de 32 pages avec la résolution guidée de chaque énigme pour le maître du jeu
- 120 cartes pour 3 enquêtes

Prix
16,95€



Prix
16,95€

ESCAPE GAME - LE PETIT PRINCE

Partez à l'aventure !

Cette nouvelle boîte de jeux GEO vous propose trois escape games insolites directement inspirés de l'œuvre poétique du Petit Prince. Partez au cœur du Sahara ou voyagez de planète en planète pour vivre des aventures palpitantes, aux côtés de personnages hauts en couleur. Chaque enquête fonctionne à l'aide de 40 cartes présentant différentes énigmes à résoudre pour explorer l'univers du petit garçon aux cheveux d'or. Il vous faudra faire preuve d'audace, de logique et d'imagination pour ne pas vous perdre en chemin...

Contenu de la boîte :

- 1 livre de 32 pages avec la résolution guidée de chaque énigme pour le maître du jeu
- 120 cartes pour 3 enquêtes

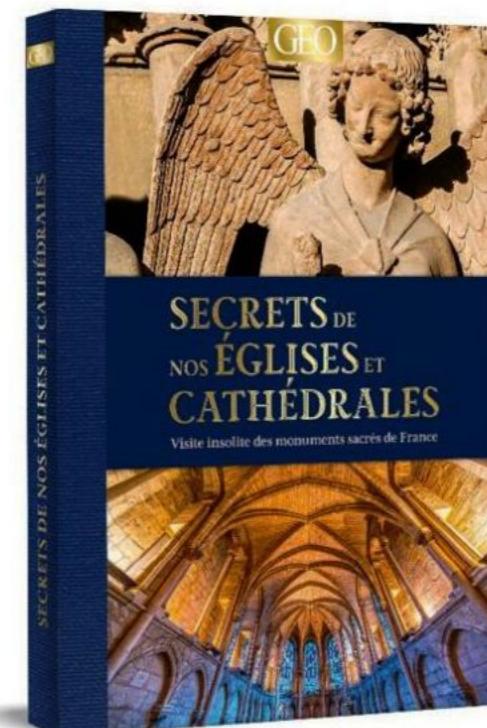
SECRETS DE NOS ÉGLISES ET CATHÉDRALES

Visite insolite des monuments sacrés de France

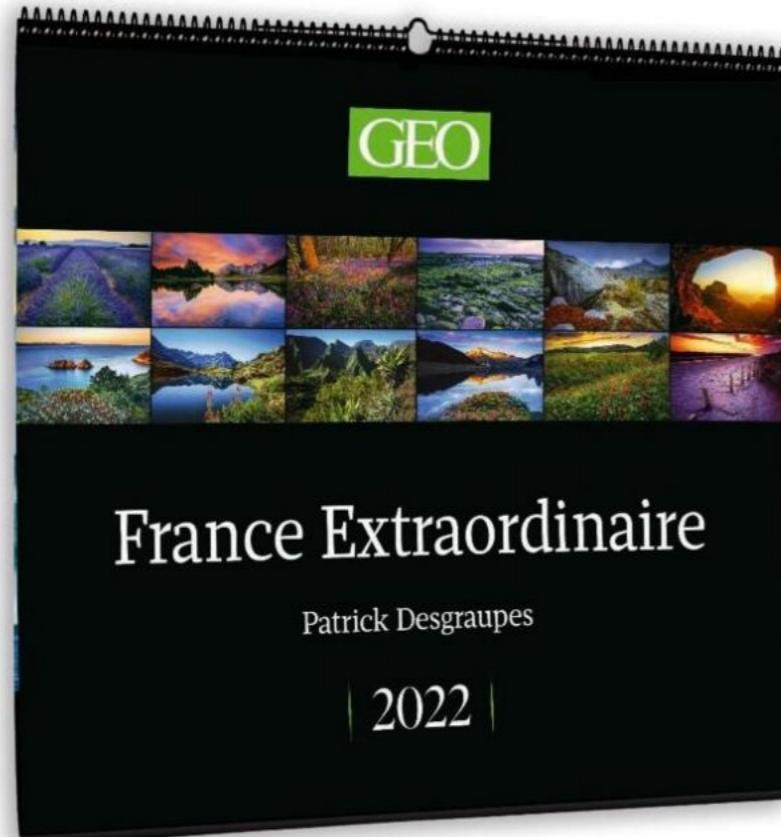
De la basilique Saint-Denis à la cathédrale Saint-Front de Périgueux, en passant par les chemins de Compostelle et de petites églises méconnues, ce livre embarque le lecteur dans nos régions de France. Ce beau livre richement illustré est découpé en 5 parties, dont chacune dévoile les richesses patrimoniales religieuses d'une grande région de France métropolitaine. Chaque région présente des monuments emblématiques et des lieux plus confidentiels, qui se distinguent par une anecdote insolite ou un mystère particulièrement étonnant.

Format : 24,5 x 31,5 cm
Nombre de pages : 224 pages

Prix
29,95€



NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !



GRAND CALENDRIER GEO 2022

Introuvable
dans le commerce

France Extraordinaire

GEO vous invite à faire un tour de France photographique, à la rencontre de magnifiques décors. Bien plus qu'un simple calendrier, cet objet de décoration vous présente 12 paysages éblouissants et magnifiés par un format géant. La palette de couleur que dévoilent ces photographies immortalisées par Patrick Desgraupes sublime incontestablement la France. Flânez dans les champs de coquelicots ou de lavande de la Provence, admirez le coucher de soleil au pied du lac d'Aumar dans les Pyrénées, échappez-vous dans la forêt de Rambouillet, ou encore voyagez en outremer au cœur du cirque de Mafate à La Réunion.

Format : géant : 60 x 55 cm

Prix

42,70€

au lieu de 44,90€



POUR COMMANDER, C'EST FACILE !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO515V

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal*

_____ Ville* _____

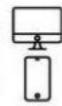
E-mail*

Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

2 Je clique sur Clé Prismashop



Situé en haut à droite de la page sur ordinateur



Situé en bas du menu sur mobile

3 Je sais la clé Prismashop

GEO515

Voir l'offre

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 01/06/2022. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Média au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Média, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.

COMMENT S'ABONNER AU MAGAZINE GEO ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de **78€** (1 an -12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Escape Game - Trains mythiques	14010	16,95€
Escape Game - Le Petit Prince	14028	16,95€
Secrets de nos églises et cathédrales	14004	29,95€
Grand Calendrier GEO 2022	13845	42,70€ au lieu de 44,90€

Participation aux frais d'envoi

+ 5,50 €

Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 69 €



Total général
en € :

.....

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.

UNE PLANÈTE À PROTÉGER

TEXTE ET PHOTOS : LOUISE JOHNS

LE RETOUR *du bison*

C'EST UN PUSSANT SYMBOLE POUR LES PEUPLES PREMIERS D'AMÉRIQUE DU NORD : APRÈS AVOIR FRÔLÉ L'EXTINCTION, LEUR ANIMAL TOTEM REPEUPLE PEU À PEU LES GRANDES PLAINES, POUR LEUR BIEN ET CELUI DE L'ÉCOSYSTÈME. MAIS CETTE RENAISSANCE NE FAIT PAS L'UNANIMITÉ.

Ce colosse pouvant peser une tonne et mesurer deux mètres au garrot était sacré pour les Amérindiens du Far West. Et essentiel pour leur subsistance.





Martelées par ces sabots vigoureux, les prairies reviennent à la vie

La tribu des Blackfeet, dans le Montana, a été pionnière : elle a réintroduit un premier troupeau sur ses terres dès 1974. Considéré comme une espèce «clé de voûte», l'imposant herbivore façonne le paysage, aide à la régénération des sols et participe à l'épanouissement de la biodiversité.



Dans les réserves, les enfants sont initiés aux secrets des «buffalos»

La communauté Blackfeet tâche d'enseigner aux plus jeunes l'importance culturelle, spirituelle et écologique du bison. Des festivités sont organisées chaque printemps, au cours desquelles les petits se défient lors d'une course de relais rituelle, avec la peau de l'animal en guise de témoin.



[UNE PLANÈTE À PROTÉGER]



C'est un après-midi d'octobre venteux dans le ranch de bisons de Wolfcrow, au Canada. Dan Fox et son employé, Man Blackplume, tentent d'ériger une clôture sous des rafales à cent kilomètres heure. Demain, pour le jour du sevrage, la barrière devra être d'une solidité à toute épreuve afin qu'ils réussissent à garder séparés les petits de leur mère. Dan et Man appartiennent à la Première Nation Kainai, aussi appelée tribu des Blood ou Gens-du-Sang, l'un des quatre groupes de la confédération amérindienne des Blackfeet (Pieds-Noirs), avec les Siksikas et les Pikunis du Canada, et les Blackfeet du Montana, aux Etats-Unis. Les voilà qui appuient de tout leur poids sur des planches de trois mètres de haut pour les clouer aux poteaux, mais les panneaux se mettent à flotter dans le vent qui les soulève comme des drapeaux de bois géants. A l'autre bout du pré, trente bovins attendent agglutinés, sans se soucier de cette agitation. Ils font partie du premier troupeau de bisons depuis cent cinquante ans à fréquenter la réserve indienne de Blood, dans le sud de la province de l'Alberta, précise le patron du ranch.

En 2014, grande première, 13 tribus nord-américaines signaient le *Buffalo Treaty*, en faveur de la restauration du bison. Depuis, 18 autres ont paraphé le texte (ici, en 2019).

Dan Fox a 63 ans, et il s'est mis en tête que cet animal a pu contribuer à prolonger son existence. Il y a une vingtaine d'années, il a eu peur d'avoir un cancer et, sur les conseils d'un guérisseur et naturopathe Blackfeet, il a remplacé les aliments transformés par du bison et d'autres denrées ancestrales (baies, racines...). Sa santé s'est améliorée, et Dan prétend ne s'être jamais senti aussi bien. Au point d'être convaincu que sa famille et sa communauté ne pourront que tirer profit du retour du *buffalo* (mot utilisé par la plupart des peuples amérindiens) sur leurs terres et dans leur vie. Plus important encore, dit-il, ces bisons lui permettent de renouer avec sa culture et lui enseignent ce que signifie d'être vraiment un Blackfeet : «Les anciens l'avaient prévu. Le seul moyen pour les autochtones de regagner du terrain, de retrouver leur mode de vie, c'est le retour des bisons.»

D'après les historiens, trente à soixante millions de bisons peuplaient l'Amérique du Nord au XVI^e siècle [voir carte]. Quatre cents ans plus tard, il n'en restait plus qu'un millier environ – résultat des politiques gouvernementales encourageant leur abattage, en grande partie dans le but de vaincre les *Native Americans* en les affamant, puis de les forcer à vivre dans des réserves. Pour leur subsistance, les ancêtres de Dan Fox et

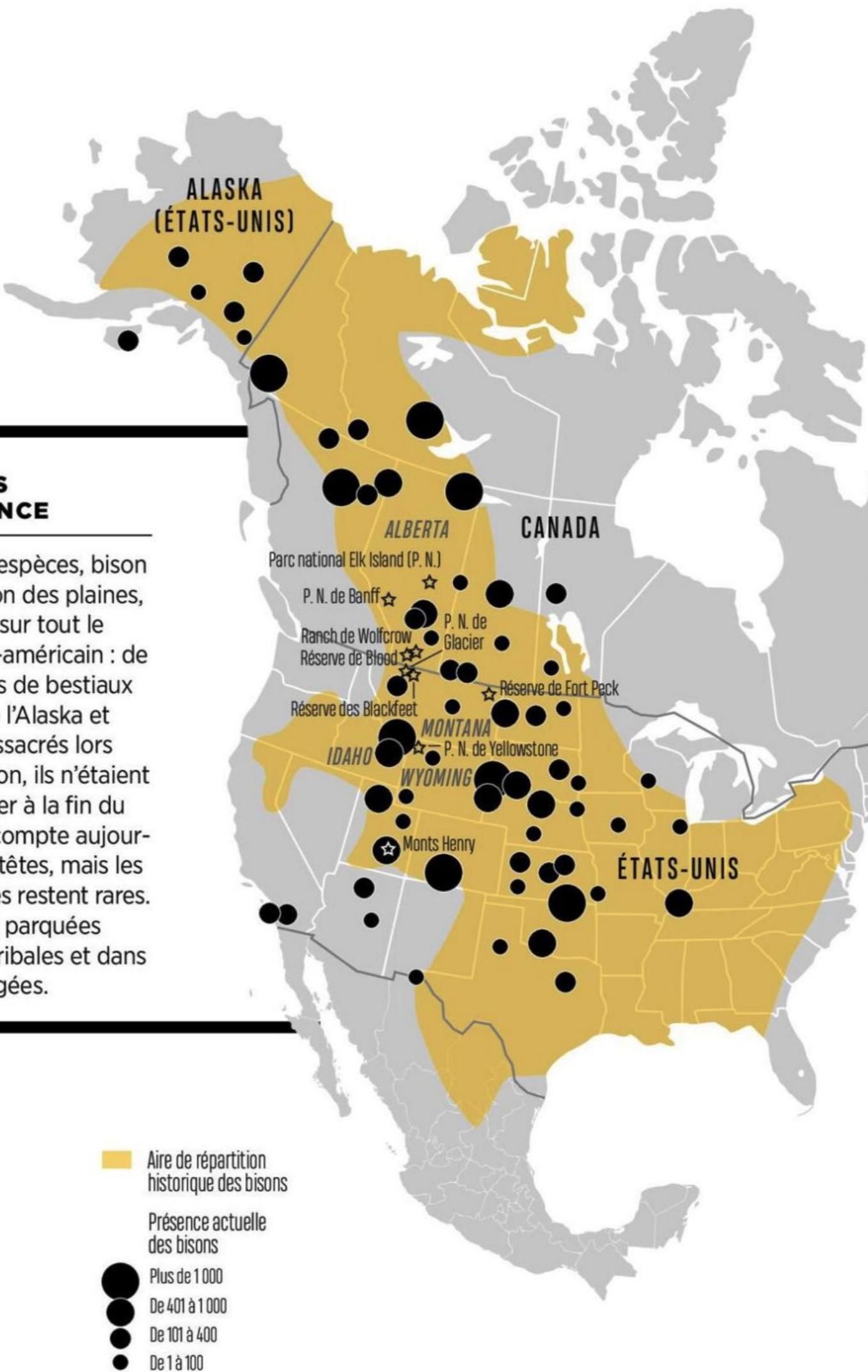


Enfin protégés, ils sont un demi-million, mais souvent parqués derrière des clôtures

Man Blackplume ne dépendaient pas seulement du bison, mais aussi de l'écosystème des Grandes Plaines d'Amérique du Nord tout entier. Aujourd'hui, ce dernier est l'un des plus menacés au monde : selon des estimations publiées en 2020 par l'université du Wisconsin à Madison, depuis la colonisation, environ la moitié de ces prairies ont été converties en champs cultivés ou zones bétonnées, et ce n'est pas terminé. Dès lors, la biodiversité a diminué et les habitats naturels ont été morcelés, ce qui a rendu ces terres moins aptes à résister ou à s'adapter, par exemple, au dérèglement climatique.

C'est au début des années 2000 que Dan Fox a transformé un ancien ranch en élevage de bisons. Son choix s'inscrivait dans un mouvement qui a commencé à toucher l'ouest de l'Amérique du Nord il y a trois décennies, et qui vise à réintroduire l'espèce dans certaines portions de son aire de répartition historique pour le bien-être collectif de diverses Premières Nations du Canada et des Etats-Unis. Plusieurs tribus ont ainsi constitué leurs propres troupeaux, souvent sur des parcelles utilisées auparavant pour le pâturage de bovins domestiques. Leur objectif final : rétablir les hardes paissant en liberté sur des terres tribales et publiques, là où les bisons migraient autrefois et, ce faisant, protéger les dernières prairies existantes. Or la concrétisation de ce projet est depuis longtemps freinée par des obstacles sociaux et politiques.

Grâce aux efforts de conservation déployés au cours du siècle dernier, on compte aujourd'hui environ 500 000 bisons en Amérique du Nord. Mais ils occupent moins de 1 % de leur territoire originel. Toutes les hardes, sauf exceptions comme celles de Yellowstone (Wyoming, Montana et Idaho), des monts Henry (Utah) ou du parc national de Banff (Alberta), vivent derrière des clôtures. Et les troupeaux dits sauvages, largement minoritaires, ne sont pas les bienvenus en dehors des parcs et des zones protégées. Surtout parce que de nombreux éleveurs de vaches ne veulent pas de cette concurrence pour l'espace et l'herbe, et s'inquiètent aussi de la propagation de la brucellose, une maladie infectieuse qui peut provoquer des avortements chez les bovins, les cerfs, les élans et autres animaux sauvages.



► A Yellowstone, les Amérindiens détenteurs de droits issus de traités signés avec les autorités – notamment les Blackfeet du Montana, mais aussi d'autres peuples – sont autorisés à chasser les bisons lorsqu'ils franchissent les limites du parc national. Un bon moyen de gérer la population de l'aire protégée. Jusqu'à récemment, les animaux jugés en surnombre étaient envoyés à l'abattoir. Mais les Premières Nations et l'InterTribal Buffalo Council – une organisation fédérale qui représente soixante-neuf tribus – tentent de changer la donne. Ils proposent que les animaux «superflus» ne soient plus abattus mais restitués aux réserves amérindiennes qui souhaitent constituer leurs troupeaux ou compléter les hardes déjà existantes. Les Assiniboines et les Sioux, deux autres tribus des plaines, ont ainsi lancé un programme de récupération des indésirables de Yellowstone : les bisons sont transportés par camion jusqu'à un site de la réserve de Fort Peck (Montana), où ils sont mis en quarantaine le temps de subir des tests de dépistage de la brucellose – ce qui peut prendre deux ans.

Dans le comté de Glacier, où se trouve la réserve des Blackfeet, l'élevage est le moteur de l'économie. Beaucoup d'agriculteurs, Native ou non, possèdent des bœufs mais, au cours de la dernière décennie, de nombreuses études ont montré que les bisons représentaient un choix plus avantageux sur le plan écologique. «Certaines petites différences entre les deux espèces ont de grandes conséquences», explique Keith Aune, un biologiste spécialiste du bison, ancien membre de l'ONG de protection de la vie sauvage Wildlife Conservation Society. En particulier, le fait que les bœufs, issus

Le mastodonte est capable de survivre à tout, aux hivers rigoureux comme aux sécheresses

pour la plupart de races européennes habituées aux espaces confinés et humides, ont tendance à rester près des sources d'eau et à moins se déplacer que les bisons. «Tout dépend de ce que vous souhaitez obtenir, insiste Keith Aune. Si vous voulez créer une monoculture très productive en herbe, il faut miser sur les bovins. Mais si vous recherchez des écosystèmes complexes et résilients, aptes à survivre au changement climatique, vous n'avez pas intérêt à y faire paître du bétail classique, ou en tout cas pas uniquement.» Autre avantage des bisons sur les vaches : leur capacité à ajuster leur métabolisme aux conditions environnementales. En hiver, ils effectuent le même parcours qu'en été, mais en consommant moins de calories. En cas de sécheresse, ils arrivent à subsister bien qu'il y ait beaucoup moins de fourrage ►



Les hardes ne peuvent plus se déplacer librement sur de vastes étendues, comme autrefois. Ces cavaliers Blackfeet escortent 800 bisons, propriété de leur tribu, vers leur pâturage de printemps.



► que d'habitude... «Le retour des bisons est une très belle idée», reconnaît Colleen Gustafson, membre de la Blackfeet Nation Stock Growers Association, qui veille aux intérêts de l'industrie du bétail. Mais cette éleveuse de vaches du nord-ouest du Montana s'inquiète du voisinage des bisons avec certains ranches, dont ils franchissent les clôtures, au risque de se mélanger avec le bétail.

Le *buffalo* reste toutefois un puissant symbole pour les tribus des Grandes Plaines, et certains autochtones en ont assez que d'autres leur disent ce qui est approprié ou autorisé de faire sur leurs terres ancestrales. «Cet animal était tellement libre autrefois !» remarque Helen Augare Carlson, une Blackfeet du Montana. Les vaches attendent d'être nourries. Et nous, les Amérindiens, qui avons été enfermés si longtemps, nous sommes devenus comme elles : à une époque, nous n'allions plus chasser, nous dépendions des autorités pour nous nourrir. Nous attendions nos rations. Et c'est ce qui nous a tués...» Helen Augare Carlson fait notamment référence au *Starvation Winter*, l'*«hiver de la famine»*, de 1883 à 1884, quand des tempêtes glaciales balayèrent les plaines du Montana. Les bisons avaient alors déjà été presque totalement décimés, et le gouvernement américain ne put subvenir comme il l'aurait fallu aux besoins du peuple Blackfeet. Quelque 600 hommes, femmes et enfants – plus d'un sixième de la population de la tribu – sont alors morts de faim.

Un crâne de bison peint décore un mur de la maison d'Helen Augare Carlson, à Browning, dans la réserve des Blackfeet. En regardant par la fenêtre, elle se remémore les histoires de son arrière-arrière-grand-père, qui a participé à la dernière chasse au bison de son peuple, à la fin des années 1800. Un sourire aux lèvres, elle raconte le fameux jour où, en 2016, quatre-vingt-huit bisons sont arrivés dans la réserve. Ces bêtes, originaires du parc national Elk Island, dans l'Alberta, côté canadien, descendent des mêmes hardes que celles traquées jadis par son aïeul. «Ils sont comme une famille que nous avions perdue de vue, dit Helen. Ce troupeau, c'est la vie, et la reconnaissance de notre appartenance à tous à la même terre.» Pour l'instant, ces bisons sont cantonnés dans un ancien ranch d'élevage de bétail sous la gestion du Blackfeet Nation Buffalo Program, qui dépend du département de la tribu consacré à l'agriculture. Mais ils font partie d'un projet de plus grande envergure, mené notamment par le peuple Kainai, pour reconstituer une harde en liberté dans l'est du parc national de Glacier. L'objectif : laisser ce troupeau se déplacer à sa guise sur les terres tribales et publiques et faire des allers-retours entre les Etats-Unis et le Canada. Mais aussi autoriser les Amérindiens à chasser les *buf-falos*, ce qui permettrait de contrôler leur population et de rétablir la relation traditionnelle entre l'animal et le chasseur, au cœur de la spiritualité des Blackfeet.

Tout est bon dans le bison

Pas de gaspillage chez les chasseurs des Grandes Plaines, qui ont toujours respecté leurs proies. Le bison permettait bien sûr aux autochtones de se nourrir, mais leur fournissait aussi des matières premières pour se loger, se vêtir ou fabriquer armes et outils.





Dans la réserve des Blackfeet, lors de cérémonies, les anciens bénissent et sacrifient quelques bisons. Ce sont les femmes de la tribu qui maîtrisent cet art permettant d'exploiter toutes les parties de l'animal, comme ici le cœur, ou la peau, transformée en tambour.



«Le bison, c'est la pierre angulaire de notre culture, insiste Leroy Little Bear, un «ancien» de la Première Nation Kainai et professeur émérite d'études amérindiennes à l'université de Lethbridge (Alberta). Nos cérémonies, nos chants, nos histoires et, bien sûr, notre subsistance même, sont étroitement liés à cet animal.» Une avancée décisive en faveur de l'existence d'un troupeau transfrontalier eut lieu en 2014, lorsque des Amérindiens vivant de part et d'autre de la frontière se sont réunis dans la réserve des Blackfeet du Montana pour parapher le *Buffalo Treaty*, le «traité du bison».

C'était la première fois depuis cent cinquante ans que des tribus signaient un accord entre elles. Fruit des efforts déployés pendant des décennies par Leroy Little Bear, les Blackfeet et l'ONG Wildlife Conservation Society, entre autres, le texte reconnaît l'importance spirituelle, culturelle et écologique de l'espèce, et affirme la volonté de rétablir sa population, d'abord dans des réserves, puis sur de plus grandes étendues de terres appartenant aux Etats. «Autrefois, les prairies ont été gravement endommagées par les colons, qui les ont confisquées aux peuples autochtones, les ont plantées d'espèces européennes et bardées de clôtures, et qui ont décimé les bisons», analyse Cristina Eisenberg, une écologiste autochtone qui participe aux efforts de la Première Nation Kainai pour reconstituer un troupeau se déplaçant librement. «Grâce aux bouses qu'ils laissent ça et là, les buffalos augmentent la biodiversité des prairies ; or la biodiversité est une assurance contre le changement climatique», insiste-t-elle.

Cristina Eisenberg, qui consacre sa carrière à l'étude des loups et des bisons, s'appuie sur la science «occidentale» et le savoir écologique traditionnel. Les connaissances indigènes sont particulièrement pertinentes pour la restauration du bison, dit-elle, étant donné que les *Plains Indians* (les «Indiens des Plaines», formule utilisée pour décrire les peuples autochtones qui vivaient dans les Grandes Plaines des Etats-Unis et du ➤



► Canada) ont compté sur l'animal et son habitat pendant des milliers d'années. «Le bison se déplaçait dans ce paysage en fonction du climat, des incendies, de la présence de prédateurs ou de *Native Americans*», renchérit le biologiste Kyran Kunkel. Ce professeur à l'université du Montana et chercheur associé à la Smithsonian Institution collabore aussi avec l'American Prairie Reserve, un organisme à but non lucratif qui vise à rétablir les bisons, à supprimer les clôtures et à rassembler des parcelles de terrains privés et publics pour restaurer l'écosystème des prairies. «Les migrations de bisons avaient un impact sur l'herbe et créaient un paysage d'une grande hétérogénéité, avec une variété d'oiseaux, de petits et grands mammifères, et d'insectes, ajoute le biologiste. La situation actuelle est due à la perte des buffalos, mais aussi à notre action sur d'autres espèces – dont notre lutte contre les prédateurs – et sur les pâturages, avec la pose de clôtures ou la culture du foin.»

Curtis Freese, biologiste qui a collaboré avec le WWF et l'American Prairie Reserve, l'affirme, on ne pourra mesurer le véritable impact du bison sur les prairies qu'une fois les clôtures et les sources d'eau artificielles retirées. Mais aussi quand les troupeaux pourront à nouveau interagir avec cet élément naturel essentiel qui accélère la décomposition du sol et lui permet de se gorger de nutriments : le feu. Avant l'arrivée des Européens, les autochtones incendaient la prairie, sachant qu'une fois brûlée l'herbe repousserait plus vigoureuse

en quelques semaines, au bénéfice des bisons qui reviendraient la brouter. «L'écosystème fonctionne bien quand l'animal dominant peut paître comme il le faisait historiquement, créant ainsi un habitat hétérogène crucial pour l'évolution, celle des oiseaux de prairie en particulier», explique Curtis Freese. Le bison est aussi une source précieuse de protéines pour tous les carnivores, depuis les tribus amérindiennes souhaitant réintégrer sa viande dans leur régime alimentaire jusqu'aux animaux sauvages – renards, grizzlis, loups ou aigles royaux, mais aussi coléoptères et vers – qui se repaissent de sa carcasse. «Sans compter qu'une dépouille de bison gisant par terre agit comme un sac d'engrais qu'on aurait déversé sur le sol», ajoute le biologiste.

Les Premières Nations ne sont pas seules à mener ce combat. Aux Etats-Unis, des associations de protection de l'environnement, tels la American Bison Society, le Boone and Crockett Club et la New York Zoological Society, se battent depuis longtemps pour réintroduire les bisons dans certaines parties de leur territoire d'origine. L'un des programmes les plus prometteurs, mené par l'American Prairie Reserve dans le centre du Montana, s'est déjà procuré des terres où faire paître un troupeau de 800 têtes et se heurte aux nombreux éleveurs qui considèrent cette initiative comme une menace pour leur activité. Certes, certains tentent de

Laisser l'animal migrer, libre, par-delà la frontière ? Un rêve

Rodéos, courses hippiques, *pow-wow* ou parades à cheval (ci-contre, un bison est peint sur le torse du cavalier)... L'été, à Browning (Etats-Unis), quatre jours durant, les North American Indian Days célèbrent la fierté recouvrée des Premières Nations.



régénérer la terre en modifiant leurs méthodes de pâturage, autrement dit, en imitant avec leur bétail la manière dont les bisons broutaient et se déplaçaient jadis. Mais Book St. Goddard, un Blackfeet issu de la cinquième génération d'une famille d'éleveurs et vice-président de la Blackfeet Nation Stock Growers Association, n'en démord pas. «Les bisons sont une plaie, ils détruisent les clôtures», tranche-t-il en se lamentant du coût du remplacement des enclos. Membre de la même association, Kristen Kipp Preble est moins catégorique. Elle admet l'influence positive du bison pour le maintien de la culture de son peuple. Mais craint aussi que l'introduction de hardes en liberté n'ait un impact considérable sur la vie des éleveurs de bétail, qui vont devoir lutter pour la terre et les ressources naturelles dans l'une des

régions les plus froides de l'Ouest américain. L'installation de clôtures dans les pâturages à bisons pourrait atténuer certaines tensions, mais, redoute Kristen Kipp Preble, cela risque d'affecter les voies migratoires d'autres espèces sauvages, comme l'élan, que de nombreux membres de la tribu chassent pour nourrir leur famille. Elle en conclut que la réintroduction du bison «doit se faire de manière à ce que tout le monde soit pris en considération». Ce qui implique que le Blackfeet Nation Buffalo Program soit plus clair quant à ses intentions, et garantisse aux éleveurs de bétail qu'ils ne seront pas contraints de déplacer leurs exploitations à cause des bisons. Or la réunion entre les pro-bisons de la tribu et la Stock Growers Association, prévue depuis des années pour débattre de ces préoccupations, se fait attendre.

«Il faut de la transparence : ils doivent dire aux gens ce qu'ils prévoient de faire», souligne Book St. Goddard.

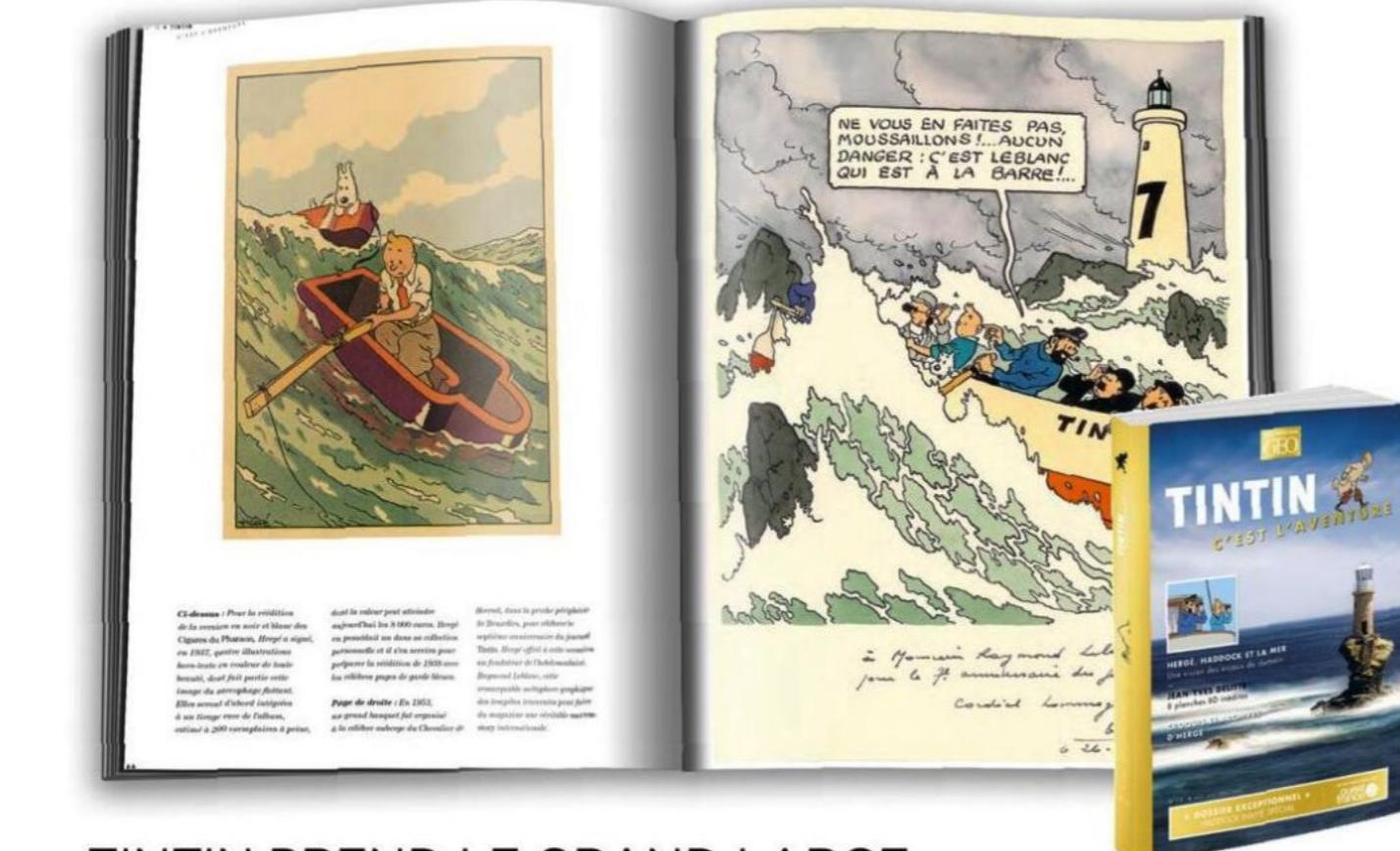
Retour au Canada. Dans la réserve de Blood, Dan Fox, l'éleveur de bisons kainai, organise, chaque mois d'octobre depuis bientôt vingt ans, une cérémonie où trois bêtes sont abattues pour nourrir des familles dans le besoin. Les aînés viennent donner leur bénédiction et enseignent aux plus jeunes comment dépecer l'animal pour en utiliser tous les morceaux, pour la consommation ou à d'autres fins, cérémonielles ou culturelles [voir illustration]. «Si vous savez d'où vous venez et que vous perpétuez ce lien, cela vous rend fier, insiste Amanda Weaselfat, qui, à 39 ans, est une fidèle participante aux rituels de Dan Fox. Quand on pense que les bisons étaient très nombreux ici et qu'ils nous permettaient à tous de subsister ! Ils étaient notre force vitale.» Pour Cristina Eisenberg, l'écolo-giste spécialiste des loups et des bisons, la protection de l'animal ne sera une

réussite que si les autochtones y contribuent et que l'on prend en compte leurs savoirs écologiques traditionnels : «Ainsi on donne du pouvoir à ces communautés, on les honore et on les aide à se remettre de certains torts qui leur ont été causés – le génocide et toutes ces choses.» Vers la fin de la journée de sevrage, debout dans le corral, Dan Fox observe les petits séparés de leur mère : «Au fond, avec cette réhabilitation, la dimension spirituelle du bison s'est imposée, remarque-t-il. Ces animaux ont été réintroduits pour restaurer un élément clé de notre écosystème mais, à terme, c'est un pari doublement gagnant, pour l'environnement et pour les hommes.» ■

LOUISE JOHNS

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +

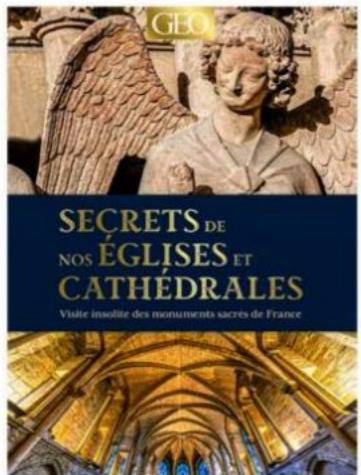
En librairie et en kiosque



TINTIN PREND LE GRAND LARGE

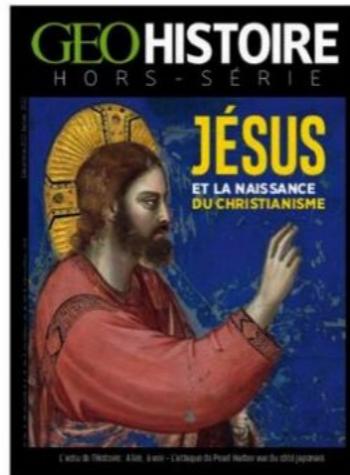
Mille millions de mille sabords ! Le capitaine Haddock, qui fête ses 80 ans cette année, endosse le rôle de rédacteur en chef du dixième opus de *Tintin, c'est l'aventure*, consacré à la mer et ses enjeux. La mer qui occupe une place importante dans l'œuvre d'Hergé et figure en couverture de cinq albums des aventures du petit reporter. Ce numéro exceptionnel propose un embarquement pour Brest, dans la cité du Ponant, haut lieu de la recherche, afin d'y découvrir le Service hydrographique et océanographique. Mais aussi un entretien avec Jean Le Cam, Haddock des temps modernes, qui dévoile ses exploits de marin, une rencontre avec des chasseurs d'épaves, et huit planches inédites de Jean-Yves Delitte, auteur de BD et peintre maritime. Sans compter, comme toujours, une immersion dans les esquisses d'Hergé, à la découverte cette fois de ses plus beaux dessins sur la mer et ses merveilles. Un numéro réalisé avec la précieuse participation du quotidien *Ouest-France*.

Tintin, c'est l'aventure, n° 10, éd. GEO, 16,99 €. En exclusivité chez les marchands de journaux, une offre incluant la revue + le livre *Les Mystères du Lotus bleu* est disponible pour 19,98 €.



UNE VISITE INSOLITE DES MONUMENTS SACRÉS DE FRANCE

La basilique Saint-Denis, la cathédrale Saint-Front de Périgueux, les chemins de Compostelle mais aussi les petites églises méconnues : cet ouvrage en cinq parties, joliment illustré, dévoile les richesses et la beauté des édifices religieux des régions de France. Retrouvez les monuments sacrés les plus emblématiques, avec leurs anecdotes insolites, les légendes locales qui les entourent, leurs secrets bien gardés et leurs trésors cachés. Une invitation, pour les passionnés d'histoire, à redécouvrir notre patrimoine.



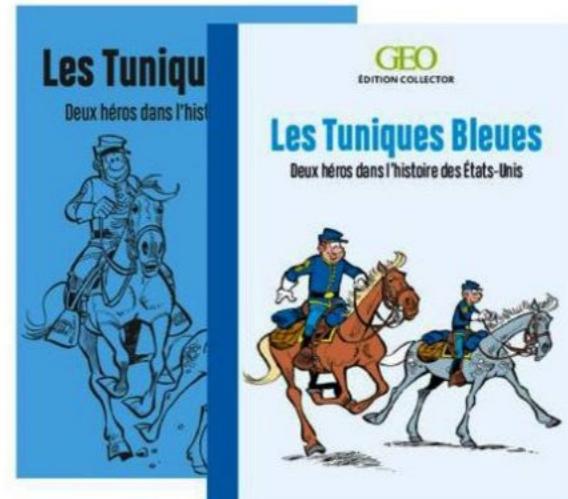
JÉSUS, DU CHRIST AU CHRISTIANISME

Quels furent les lieux de la Passion ? Qui était vraiment le Christ ? Et comment s'est diffusée cette religion qui, il y a deux mille ans, ouvrit de nouvelles perspectives à l'homme ? Autant de questions abordées dans ce superbe numéro de *GEO Histoire*, qui se penche sur la naissance du christianisme avec le théologien Daniel Marguerat, les scènes de l'Evangile sous le pinceau de Giotto, le Temple de Jérusalem en 3D, le travail des archéologues dans le Sinaï, l'importance de l'araméen, la langue du Christ, ou le rôle du Romain Ponce Pilate par qui tout arriva.

DEUX SOLDATS AU CŒUR DE LA GUERRE DE SÉCESSION

GEO propose une édition collector, composée du livre *Les Tuniques bleues* et de dix posters inédits, autour de la guerre de Sécession (1861-1865). Illustré d'extraits de la BD culte et de documents d'archives, l'ouvrage s'appuie sur deux personnages emblématiques, le caporal Blutch et le sergent Cornélius Chesterfield, pour évoquer les batailles, l'esclavage ou les conflits économiques entre le nord et le sud des Etats-Unis. Une façon ludique et passionnante de mieux connaître cette page importante de l'histoire américaine.

GEO Les Tuniques bleues, édition collector, éd. Prisma, 49,95 €. En librairie et sur prismashop.fr



A la télé

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le samedi

1^{er} janvier, 8 h 50. Le petit chasseur de l'Arctique (52'). Rediffusion. Dans le désert de glace de l'extrême nord-ouest du Groenland, de nombreux Inuits vivent encore de la chasse au phoque et à l'ours blanc. Les pères enseignent à leurs fils les rituels à respecter pour ne pas revenir bredouilles. Un parcours initiatique.

8 janvier, 7 h 40. L'Andalousie au son des guitares et du flamenco (52'). Rediffusion. Devenir danseur, musicien ou luthier, c'est le rêve de nombreux jeunes Andalous, imprégnés de la culture du flamenco. A elle seule, Grenade compte une quarantaine de fabricants d'instruments à cordes.

15 janvier, 17 h 40. Los Angeles, les reines du lowriding (32'). Inédit. Equipées de suspensions hydrauliques, ces vieilles berlines américaines, avec caisse au ras du sol, font des bonds spectaculaires ou roulent sur trois roues. Le *lowriding* a longtemps été l'apanage des hommes, mais de plus en plus de femmes se mettent au volant.



22 janvier, 17 h 40. Le tapir, jardinier des forêts tropicales (32'). Inédit. Le tapir a joué un rôle majeur dans les écosystèmes du continent américain. Or ce mammifère au museau allongé et à sa courte trompe est désormais menacé d'extinction.

29 janvier, 17 h 40. Caucase, chevauchée vers le mont Elbrouz (32'). Inédit. Dans le sud de la Russie, les chevaux de selle Karachai sont capables de survivre dans des zones montagneuses inhospitalières. Il y a un demi-siècle, ils ont failli disparaître, mais les éleveurs se sont engagés pour leur survie.

Sur Internet

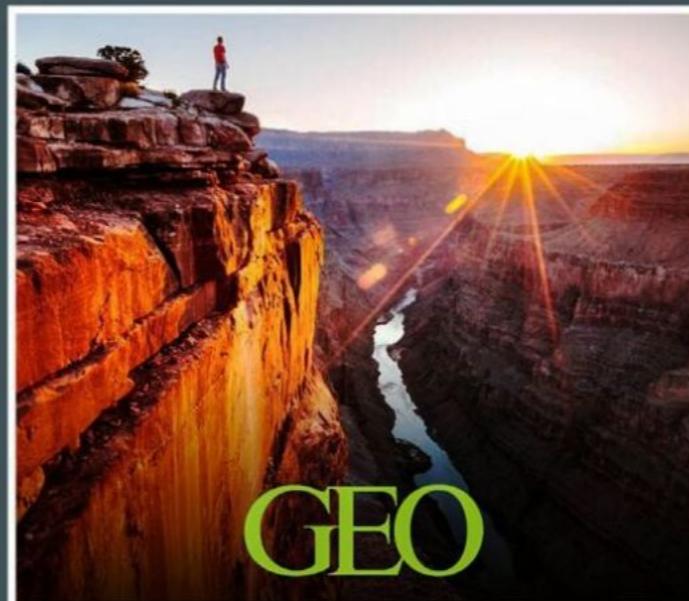


Rendez-vous
dans la rubrique GEO +
pour découvrir
des contenus exclusifs

Le saviez-vous ? Les reportages que vous lisez dans votre magazine GEO se prolongent sur le web, rubrique GEO + ! Diaporamas, vidéos tournées par nos journalistes en reportage et leurs témoignages dans le podcast *Retour de terrain* viennent compléter votre lecture du mois à la rencontre du monde...
Ce mois-ci, retrouvez GEO + ici : geo.fr/tag/geo-515

GEO DÉCOUVERTE SUR SNAPCHAT

Découvrez le programme vidéo de GEO consacré aux endroits les plus insolites et étonnantes de la planète. Connaissez-vous le Dallol, un volcan aux couleurs flamboyantes mais pas sans danger dans le désert du Danakil, en Ethiopie ? Le Grand Trou bleu, un cenote profond de 124 mètres au large du Belize ? La Porte de l'Enfer, un champ de gaz au Turkménistan ? Une immersion complète et informative dans ces lieux hors norme.
Rendez-vous sur la chaîne GEO Découverte, sur Snapchat, ou flashez ce Snapcode après avoir téléchargé l'appli Snapchat.



UNE NOUVELLE RUBRIQUE SUR GEO.FR

GEO.fr s'enrichit d'une rubrique «Géopolitique» : des articles et vidéos pour mieux comprendre l'état du monde. Pourquoi la tension grandit-elle entre Pékin et Taïwan ? Que faut-il attendre de l'élection présidentielle en Libye ? Quelle est la situation en Afghanistan après le retour des talibans ? Autant de thèmes décryptés par la rédaction pour expliquer les enjeux qui mobilisent les différents Etats.

Dans le numéro de février

EN VENTE LE 26 JANVIER 2022



Franck Guizou / hemis.fr

Les nouveaux chemins de Compostelle

Les usages se transforment. A vélo ou en bateau, depuis le Portugal ou le Piémont, de festivals en sentiers voués au land art, pèlerins et voyageurs expérimentent d'autres façons de parcourir la route jusqu'à la Galice et la mythique cathédrale de Saint-Jacques.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO
Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO,
62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).
L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club
Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo
Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 5555 7809 - e-mail : abo-service@gui.de

ARPP
autorité de régulation professionnelle de la publicité et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin -75008 Paris



RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Dounia Hadri (**6061**)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**)
Chefs de service : Anne Cantin (**4617**), Cyril Guinet (**6055**), Aline Maume-Petrović (**6070**), Nadège Monschau (**4713**), Mathilde Saljougui (**6089**)
geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, responsable éditoriale (**5365**) ; Thibault Cealic (**5027**), responsable vidéo ; Emeline Férand (**5306**)
Chloé Gurdjian (**4930**) et Léia Santacroce (**4738**), rédactrices ; Elodie Montréal, cadreuse-monteur (**6536**) ; Marianne Cousseran, social media manager (**4594**) ; Claire Brossillon, community manager (**6079**)
Service photo : Nataly Bideau, chef de rubrique (**6062**), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)
Maquette : Thibaut Deschamps (**4795**), Béatrice Gaulier (**6059**), Christelle Martin (**6059**), chefs de studio ; Patricia Lavaquerie, première maquettiste (**4740**)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**)
Comptabilité : Carole Clément (**4531**)
Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (**6340**), Mélanie Moitié, chef de fabrication (**4759**), Jeanne Mercadante, photogravure (**4962**)
Ont collaboré à ce numéro : Valérie Doux, Sandrine Lucas, Roxane Merlot, Camille Moreau, Hugues Piolet, Miriam Rousseau, Boris Thiolay.

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost. Son associé unique est : la société d'investissements et de gestion 123 - SIG 123 SAS.

Directrice de la publication : Claire Léost
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis
Directrice Marketing et Business Développement : Dorothée Fluckiger
Global marketing manager : Hélène Coin **Brand manager** : Noémie Robyns
Directrice des Événements et Licences : Julie Le Floch-Dordain

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (**5188**)
Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Lubot (**6448**)
Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (**6449**)
Brand solutions director : Arnaud Maillard (**4981**)
Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (**4528**)
Equipe commerciale : Florence Pirault (**6463**) ; Evelyne Allain Tholy (**6424**) ; Sylvie Culier Breton (**6422**) ; Pauline Garrigues (**4944**) ; Charles Rateau (**4551**)

Trading managers : Gwenaëlle Creff (**4890**), Virginie Viot (**4529**)
Planning managers : Laurence Biez (**6492**), Sandra Missie (**6479**)
Assistante commerciale : Catherine Pintus (**6461**)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (**5110**)
Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (**4679**)
Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (**5328**)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen (**5338**)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**)
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada
Direction des ventes : Bruno Recurt (**5676**). Secrétariat : (**5674**)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.

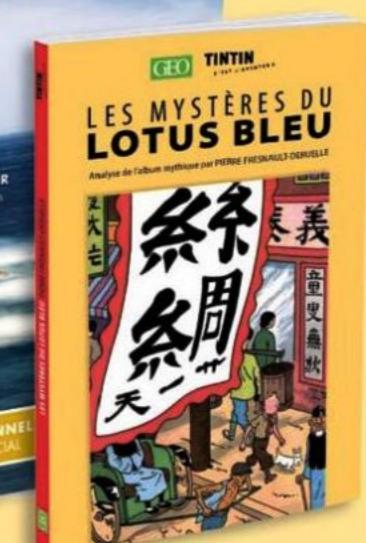
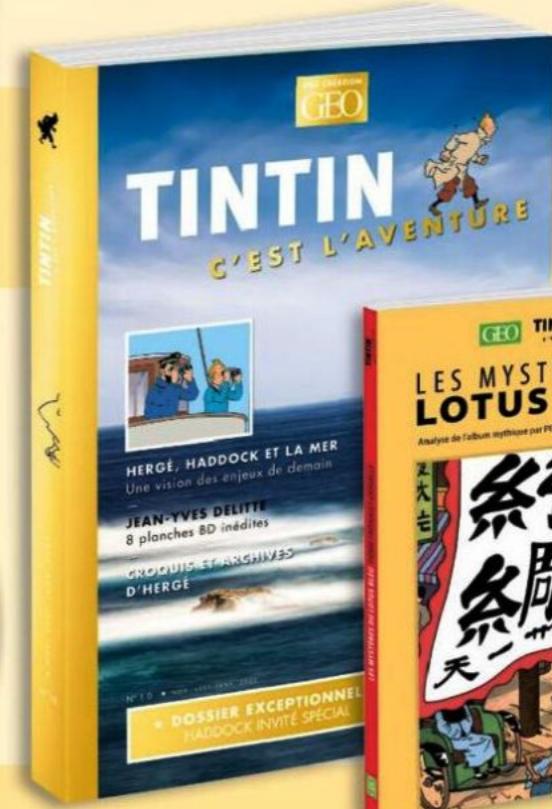
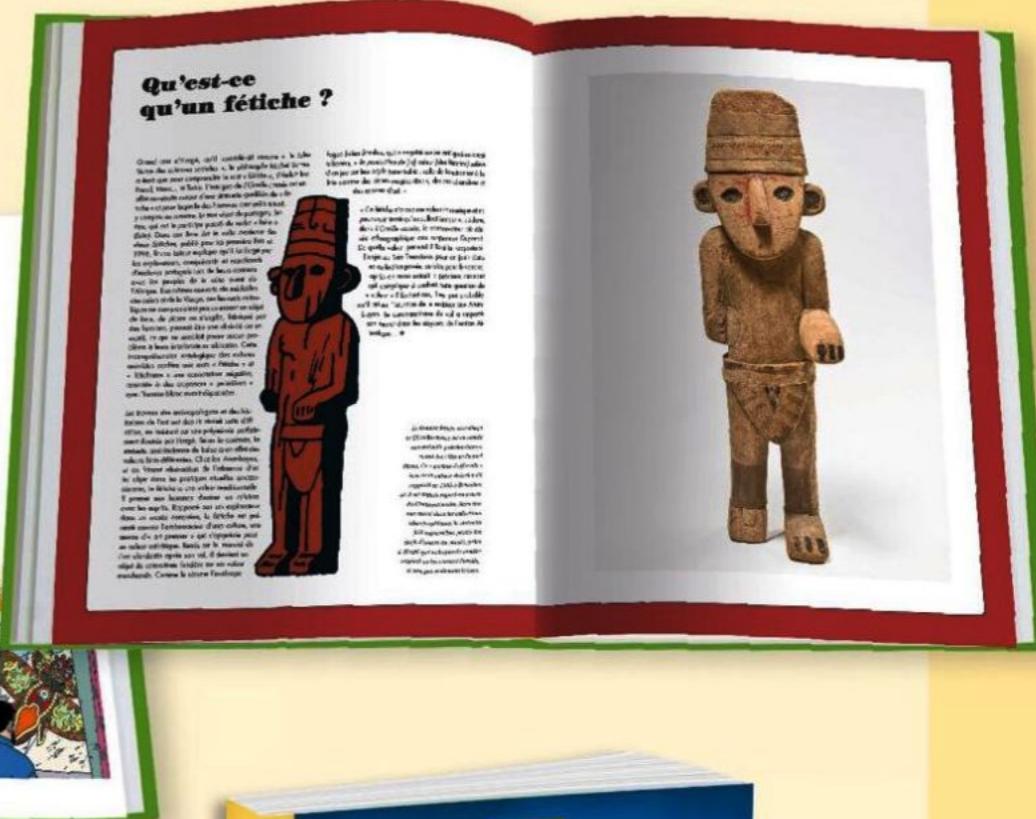
Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0%, Eutrophisation : Ptot 0,004 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2021. Dépôt légal décembre 2021, ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0923 K 83550

Un voyage fascinant dans l'œuvre d'Hergé,
aux frontières de l'art et de l'imaginaire...



Un ouvrage inédit qui interroge
les rapports d'Hergé et de Tintin
avec l'art en revisitant notamment
l'exposition exceptionnelle de 1979.



Le n°10 de la revue trimestrielle disponible
chez votre marchand de presse, en librairies
et sur www.prismashop.fr

Cliquez sur Clé Prismashop et saisissez le code

TINTINHS pour le hors-série

ABOTIN pour ce numéro 10

En supplément :
un livre inédit
disponible
exclusivement
en kiosque

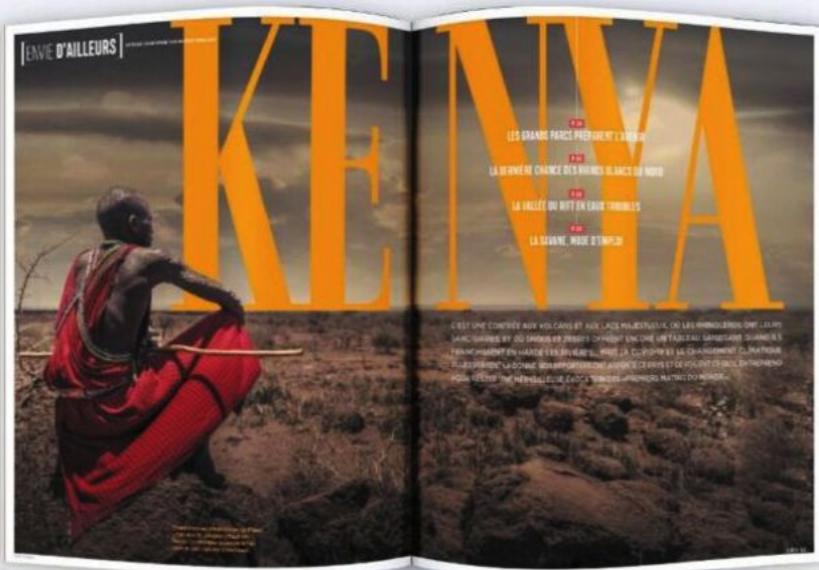
NOUVELLE formule

GEO

À la rencontre du monde

Découvrez sans plus attendre de nouvelles rubriques

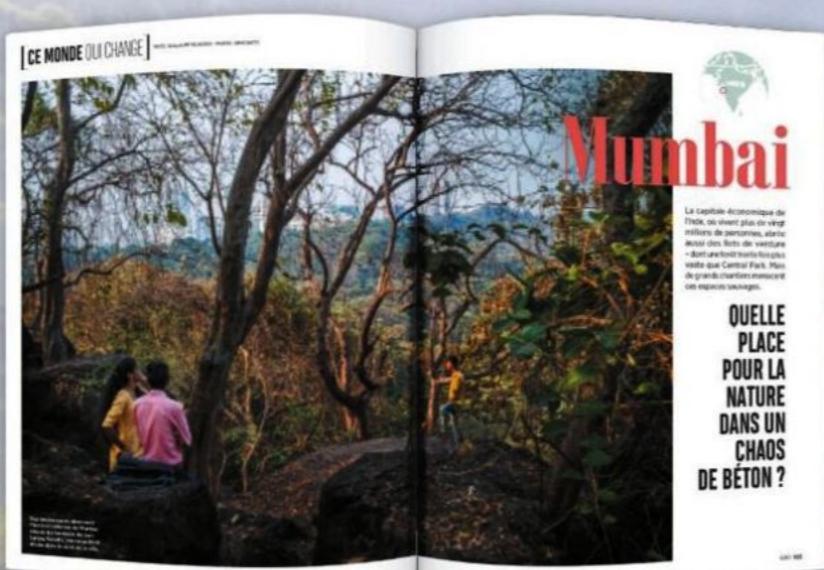
[ENVIE D'AILLEURS]



[L'ŒIL DU PHOTOGRAPHE]



[CE MONDE QUI CHANGE]



24%
de réduction
en vous
abonnant
en ligne

12 NUMÉROS/AN



AVANTAGES

QUELS SONT LES AVANTAGES DE L'ABONNEMENT EN LIGNE ?

En vous abonnant sur Prismashop.fr, vous bénéficiez de :



5%
de réduction
supplémentaire



Version numérique +
Archives numériques offertes



Paiement immédiat et sécurisé



Votre magazine plus rapidement chez vous



Arrêt à tout moment avec l'offre sans engagement !

Chaque mois, **GEO vous invite à vous évader** à la découverte de lieux inattendus, inédits, originaux ; à partir à la rencontre de celles et ceux qui façonnent ces lieux et notre monde. Une découverte à travers des reportages de terrain et **des photographies exceptionnelles, riches en émotions.**



Emportez votre magazine **partout !**
La version numérique est **offerte** en vous abonnant en ligne.

BON D'ABONNEMENT RÉSERVÉ AUX LECTEURS DE **GEO**

① Je choisis mon offre :

OFFRE SANS ENGAGEMENT
12 numéros par an
5,20€ par mois⁽¹⁾
au lieu de 6,50€/mois *

20%
de réduction

OFFRE ANNUELLE
12 numéros par an
69€⁽²⁾
au lieu de 78€*

11%
de réduction

② Je choisis mon mode de souscription :

► @ EN LIGNE SUR PRISMASHOP

-5% supplémentaires !

① Je me rends sur www.prismashop.fr



② Je clique sur Clé Prismashop

* en haut à droite de la page sur ordinateur

* en bas du menu sur mobile

③ Je saisis ma clé Prismashop ci-dessous :

GEODN515

Voir l'offre

►✉ PAR COURRIER

① Je coche l'offre choisie

② Je renseigne mes coordonnées ** M^{me} M.

Nom ** :

Prénom ** :

Adresse ** :

CP ** :

Ville ** :

③ À renvoyer sous enveloppe affranchie à :

GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9

Pour l'offre sans engagement : une facture vous sera envoyée pour payer votre abonnement.

Pour l'offre annuelle : je joins mon chèque à l'ordre de GEO

►📞 PAR TÉLÉPHONE

0 826 963 964

Service 0,20 € / min
+ prix appel

*Par rapport au prix de vente au numéro. **Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Offre sans engagement : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. (2) Offre à Durée Déterminée : engagement pour une durée fermée après enregistrement de mon règlement. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Photos non contractuelles. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. Abonnement annuel automatiquement reconduit à date anniversaire. Le Client a la possibilité de ne pas reconduire l'abonnement à chaque échéance contractuelle anniversaire. Pour ce faire, le Groupe PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance contractuelle, de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis déterminé par le Groupe PRISMA MEDIA avant la date de renouvellement tacite de l'abonnement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé tacitement pour une durée identique à celle de l'abonnement souscrit. Le prix des abonnements est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier l'abonnement. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation ou de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Media au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.





Usages du monde

CHAQUE MOIS, UNE PLONGÉE DANS CES PETITS RIENS QUI RENDENT L'AILLEURS SI FASCINANT.

LA SIESTE GIVRÉE DES BÉBÉS NORDIQUES

C'est une vieille histoire plus ou moins avérée que les Danois adorent se raconter au coin du feu... Celle de cette mère new-yorkaise native de Copenhague qui se retrouva un jour au poste de police, inculpée de tentative d'infanticide. Ses voisins l'avaient dénoncée. Son crime ? Une affaire de bébé congelé, si l'on peut dire : au cœur d'un hiver quasi polaire, la mère indigne avait placé sur le balcon de son appartement un landau avec son nouveau-né dedans. La défense de l'accusée ? «C'était l'heure de la sieste du petit !» La légende veut que ce soit l'ambassadeur du Danemark en personne qui sauva la marâtre de l'incarcération, certifiant sur l'honneur que la jeune maman n'était pas givrée. Pas plus que l'ensemble des parents de sa contrée d'origine.

Dans les pays nordiques, laisser reposer sa progéniture en plein air, même quand il fait très froid, est une preuve de bonne parentalité. Du Groenland à la Finlande, mais aussi dans les pays baltes et en Russie, honte aux frileux qui oseraient faire dormir bébé près d'un radiateur ! Le monde boréal a en effet conservé en mémoire que les igloos d'autan étaient des espaces sombres et insalubres,

empestant le poisson fumé et le feu de bois. Bref, le genre de réduits tout indiqués pour favoriser la mort subite du nourrisson. De là l'intuition bien ancrée que passer du temps dehors fortifie. «Il s'agit d'une idée qu'on ne discute même plus, témoigne le Franco-Danois Frederik Gernigon, 30 ans, qui vit à Copenhague. Cela allait de soi pour nos parents quand nous étions enfants, et rien n'a changé.» Selon lui, cette pratique qui semble remonter à l'âge de glace témoigne d'une certaine qualité de vie des pays scandinaves, où même les grandes villes sont encore à taille humaine et bien plus tranquilles que Paris, Londres ou New York : «L'habitude de laisser son enfant dans un landau devant le café où l'on se trouve ou paisiblement dans un jardin est une façon de réaffirmer le degré de sécurité de la société», analyse-t-il.

Pas question toutefois de jouer à Hibernatus avec les petits : l'emmaillotage est la norme, avec plusieurs couches de lainage, bonnet, moufles, surpyjama et combinaison molletonnée, sans oublier la couverture en peau de mouton ou de renne. Mais il a fallu attendre 2011 pour que le chercheur finlandais Marjo Tourula, de l'université d'Oulu, confirme que tout cela n'était

pas dénué de bon sens sanitaire. Pour améliorer les défenses immunitaires, mais aussi la qualité du sommeil de ces chères têtes blondes, la température ambiante idéale oscillerait, d'après son étude, autour de... -5 °C ! «De génération en génération, on se dit que cette façon de faire permet à nos enfants d'être armés contre les rudesses de l'hiver, et symboliquement contre celles de la vie», s'amuse Tore Keller, journaliste danois correspondant à Paris. En somme, elle est une manière toute viking de n'avoir jamais froid aux yeux. ■

SÉBASTIEN DESURMONT



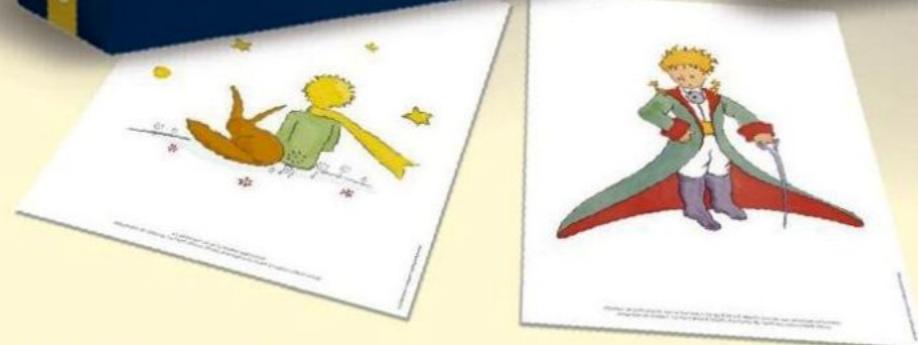
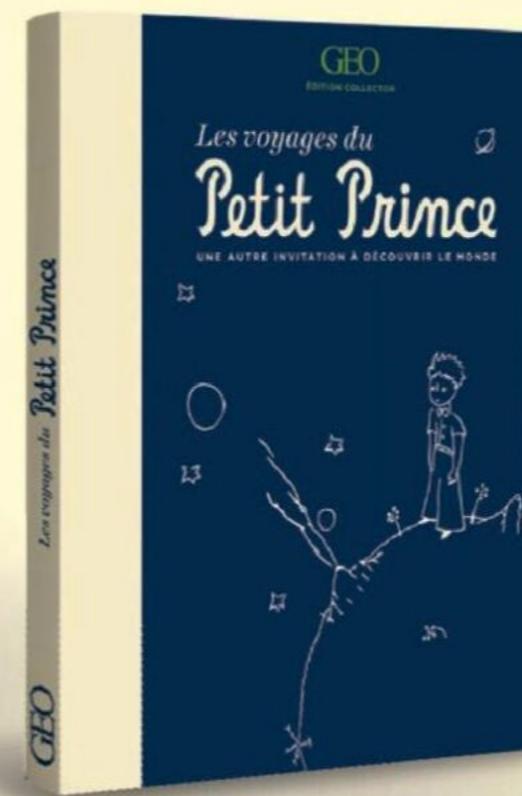
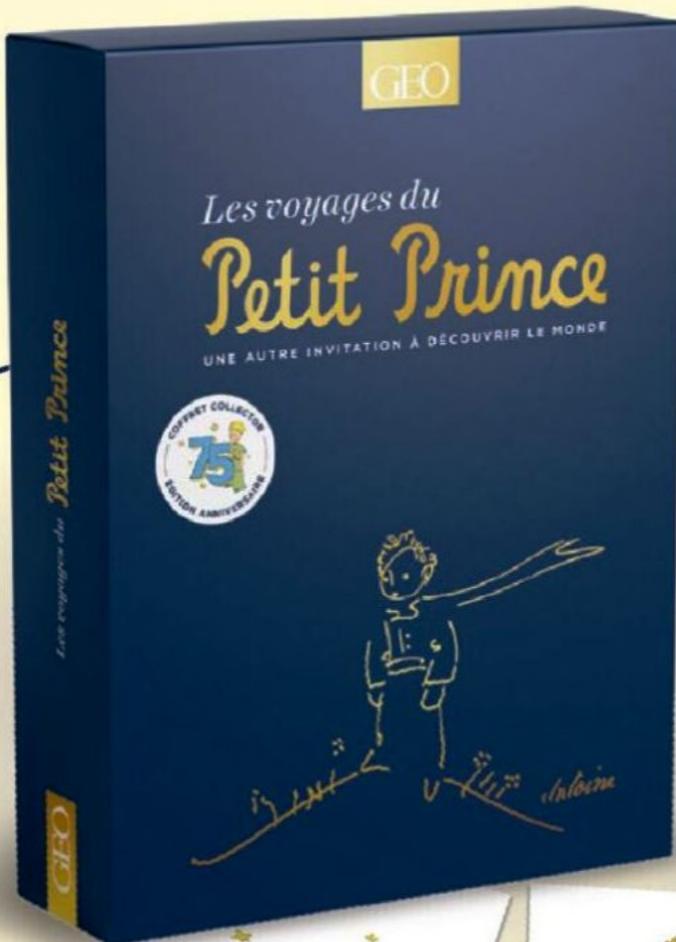
Alamy / hemis.fr

Dans les pays du Nord, on sait garder la tête froide. Et cela, dès le plus jeune âge.

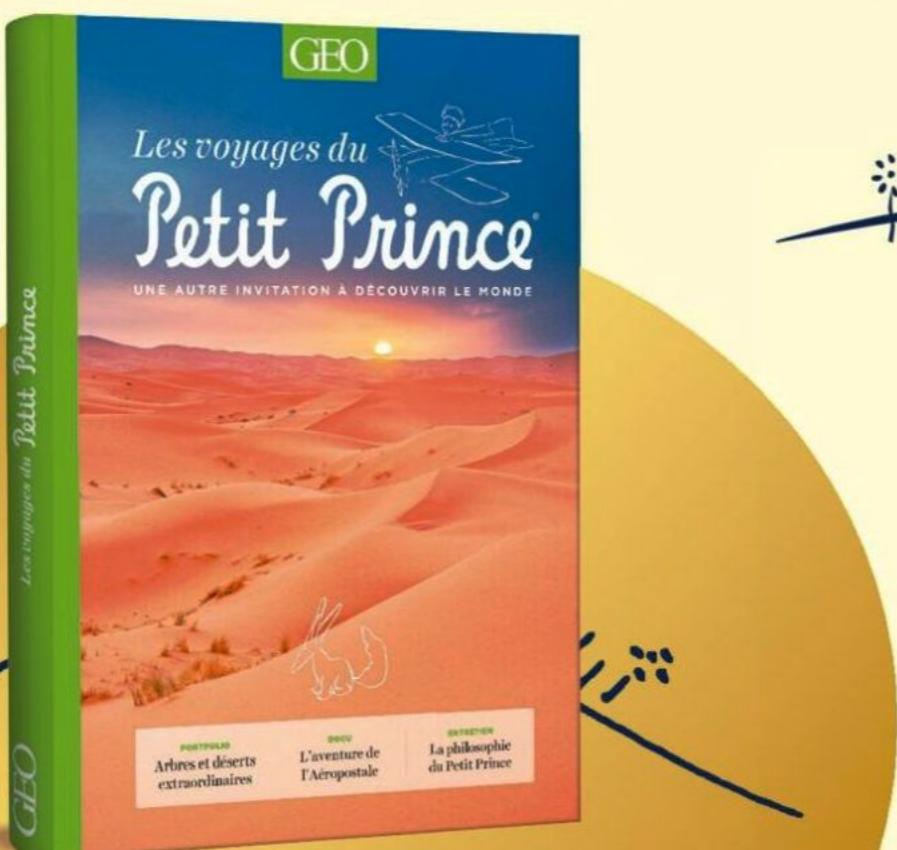


GEO

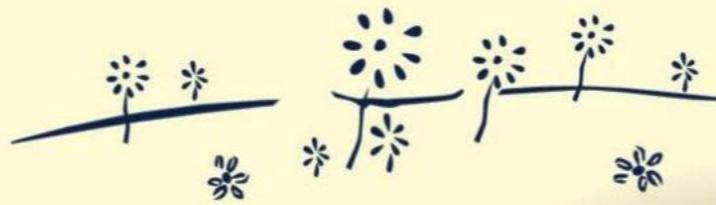
vous invite à revisiter
l'œuvre de Saint-Exupéry



Le livre + 10 posters inédits



Le livre *Les voyages du Petit Prince* est également disponible chez votre marchand de presse



Trois énigmes palpitantes pour vivre des aventures inédites en famille !



Le coffret et l'escape game sont disponibles en librairies et sur [Prismashop.fr](https://www.prismashop.fr)

Cliquez sur Clé Prismashop et saisissez le code **PRINCE**

GRAND PALAIS
ÉPHÉMÈRE

JUMPING
INTERNATIONAL CSI 5*

18, 19, 20
MARS 2022




HERMÈS
PARIS

#SAUTHERMÈS
SAUTHERMÈS.COM

